HISTOMAG'44

N° 75 - JANVIER/FEVRIER 2012



Premier bimestriel historique gratuit

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

DOSSIER SPECIAL : BRETAGNE 1940 - 1944

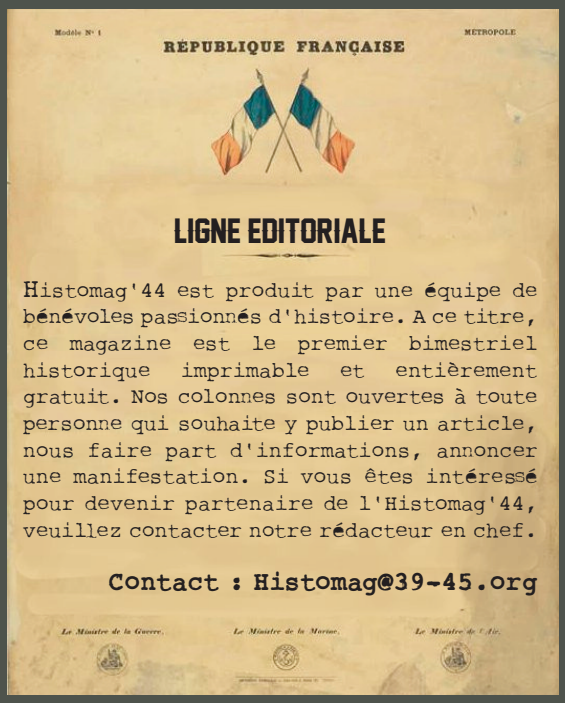


Avec la participation de :

Roger LENEVETTE, Krisztian BENE...

HISTOMAG'44

LE MONDE EN GUERRE
LE FORUM DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
www.39-45.org


Modèle N° 1 MÉTROPOLE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

Contact : Histomag@39-45.org

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine. Le Ministre de l'Air.



REDACTION

Rédacteur en chef :
Daniel Laurent

Conseillers de rédaction :
Prosper Vandenbroucke et Vincent Dupont

Responsables qualité :
Danielle Lelard, Nathalie Mousnier, Germaine Stéphan et Laurent Liégeois

Responsable mise en page :
Alexandre Prétot

Responsables rubriques :
Jean Cotrez, Philippe Massé et Michel Wilhelme

Responsables informatique :
Frédéric Bonnus et Pierre Chaput

AUTEURS

Krisztian Bene
Jean Cotrez
Vincent Dupont
Marie-Thérèse Duranteau
Daniel Laurent
Roger Lenevette
Yvon Martin
Philippe Massé
Antoine Merlin
Théophile Monnier
Alexandre Prétot
Xavier Riaud
Michel Wilhelme



SOMMAIRE N°75

L'édito 3
Dossier : La Bretagne dans la guerre
- Le front des oubliés 4
- L' affaire Martin 23
- Le Bezen Perrot 26
- Il faut redonner le moral aux français 29
- La Batterie de Plounez 30
- Le coin lecteur 33
- Livre : *Résistance en pays nantais* 36
- La base sous-marine de Lorient 37
L'identification médico-légale du Dr Mengele et de Martin Bormann 45
Le magazine Axes & Allié 48
Site partenaire : *Sturmovik* 51
BTP : Le mûr de l'Atlantique en Bretagne 52
1er Salon du roman historique 61
Modelisme - Le U-1023 62

Editorial

Par Daniel Laurent

Chères lectrices, chers lecteurs,

Votre Histomag'44 continue ses voyages et s'est déplacé pour ce numéro 75 en Bretagne.

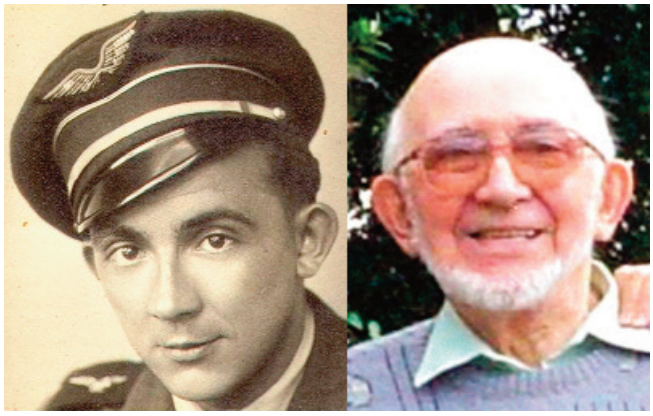
Bien évidemment Philippe Massé est de la partie ainsi qu'une émérite Bretonne, Germaine, qui s'est déchaînée en corrections. Nous accueillons également deux nouveaux contributeurs bretons dans ce numéro, Marie-Thérèse Duranteau et l'Association GERFAUT de Yannig Kerhousse. Même la rubrique BTP et le coin des lecteurs s'y sont mis et, depuis Bangkok, j'ai senti l'odeur saline des embruns de la Pointe du Raz et ai constaté qu'il pleuvait moins en Bretagne que cette année en Thaïlande.

Comme d'habitude puis-je dire, notre fidèle contributeur Xavier Riaud est également au sommaire pour la partie non bretonne ainsi que Théophile Monnier qui a eu l'amabilité de nous accorder une interview exclusive.

Cependant, c'est avec un peu de tristesse que votre serviteur a travaillé sur ce numéro : Je ne pouvais pas parler de la Bretagne en guerre sans évoquer mon regretté camarade et ami Roger Lenevette qui nous a quittés en mars 2011.

C'est sa plume que vous lirez dans l'article au sujet du « Front des oubliés », article que j'avais eu le plaisir et l'honneur de co-écrire avec lui.

Tu vois Roger, je te l'avais dit quand tu me parlais de tes soucis de santé : ta mémoire te survivra longtemps et je m'y emploierai. L'Histomag'44 n'a pas fini d'entendre parler de toi car, au-delà de l'Histoire, tu restes un exemple pour tous nos lecteurs et en particulier les jeunes.





Mais assez de tristesse, la saison est plutôt aux fêtes et aux abus de bonnes choses en tous genres. L'équipe de rédaction vous souhaite à tous, chères lectrices, chers lecteurs, d'avoir passé un excellent Noël et vous présente ses meilleurs vœux pour l'année 2012.

Noël ! Certes, la fête de la Nativité est un symbole chrétien très fort mais a, au fil du temps, pris une valeur universelle, fête des enfants, fête de la vie, fête de la Paix.

Il est donc logique que l'Histomag'44 associe à cette fête tous ceux qui se sont battus pour nos Libertés et continuent à le faire de nos jours quelle que soit leur religion ou absence d'icelle.

Et que ceux qui sont morts au champ d'honneur pour nous reposent en paix et soient assurés que l'Histomag'44, tout comme notre forum, veillera à entretenir leur mémoire.

Je rappelle que l'Histomag'44, tout en étant très fier de bénéficier de l'aide d'historiens professionnels, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain.

Une idée, un projet, contactez la rédaction !

À bientôt.

Daniel Laurent



Le front des oubliés

Par Roger Lenevette et Daniel Laurent



Roger Lenevette

Mon cher et regretté ami Roger Lenevette, ex-FTP et membre de la 25ème D.I. devant Saint Nazaire, nous a quittés début 2011. C'est donc à titre posthume qu'il est cité ici comme coauteur.

Daniel Laurent

Au début du mois d'août 1944, la Bretagne est libérée… enfin, presque. Les Allemands ont réussi à faire replier des troupes sur Lorient et sur Saint-Nazaire, les 2 plus importants ports bretons après Brest. Près de 70.000 hommes de la Heer, de la Kriegsmarine et quelques éléments de la Luftwaffe y resteront jusqu'en mai 1945.

Encerclés et gardés de près comme il se doit. Pas par les forces américaines ou très peu. Essentiellement par les ex-Forces Françaises de l'Intérieur, des résistants devenus soldats d'unités de la « régulière ».

Et quelles forces ! L'un d'entre eux dira plus tard : « *On peut dire que ces poches allemandes ont été gardées par une armée de jeunes en haillons, crevant de faim et de froid derrière des talus ou dans des marais, mais avec un moral d'acier qui a permis de tenir jusqu'au bout dans un hiver glacial et sans statut militaire, ce qui veut dire que si nous étions pris par les Allemands, nous risquions d'être traités comme terroristes, et donc d'être torturés ou fusillés aussitôt.* »

1 - LA FORMATION DES « POCHES » DE LORIENT ET SAINT-NAZAIRE :

Les Forces Américaines, en arrivant en Bretagne durant l'été 1944, se méfient un peu de la Résistance Bretonne, d'autant plus que le C.O.M.A.C.* en a confié le commandement régional à des officiers F.T.P.F.**

Le général Omar Bradley, qui a remplacé Montgomery le 29 juillet à la direction générale des opérations, craint que les F.T.P.F ne déclenchent une guerre civile, et ne veut pas leur laisser le soin de nettoyer seuls la péninsule.

Au début de juillet, le général Koenig a dû promettre que l'insurrection serait contrôlée, et a, dans ce but, le 4 juillet à Londres, confié au colonel Eon le commandement des FFI des cinq départements bretons (avec la Loire Inférieure) en lui donnant pour adjoint le colonel Passy et en lui remettant un document signé « Bigot ».



Le colonel Joseph Eon

Le plan « Bigot » prévoyait l'envoi de neuf nouvelles missions Jedburgh et un très important programme de parachutage d'armes et de munitions avant que le colonel Eon lui-même n'arrive sur place avec son état-major (Mission Aloès).

Le 27 juillet, il a été décidé que toutes les unités françaises de Bretagne, y compris le bataillon de Bourgoin, seraient placées sous les ordres du colonel Eon, et celui-ci obtient le 31 que quatre équipes Jedburgh soient envoyées auprès des quatre commandants départementaux des FFI pour assurer la liaison entre eux et lui.

Le 2 août, la compagnie de choc « Bretagne » du capitaine Dampierre est parachutée à Guern où elle prend immédiatement contact avec le maquis de Déplante.

Dans la nuit du 4 au 5, la mission Aloès est parachutée sur le terrain Bonaparte à 15 km au sud de Guingamp, prés de Kérien. Trente officiers en tout.

Le 5 août, vers 18h00, le major Broussard, de l'état-major de Patton, se présente à Kérien au colonel Eon, et devient auprès de celui-ci l'officier de liaison de l'armée américaine. Rassuré sur l'encadrement et la combativité des résistants, Patton laisse maintenant aux formations des maquis la tâche de nettoyer la Bretagne, avec le soutien de trois divisions de son armée, et il se porte vers l'Est.

Conformément à des instructions antérieures de l'OKW*, les Allemands se replient sur les trois ports de Brest, Lorient et Saint-Nazaire.

** Comité d'Action Militaire, organe créé par le Comité Central des Mouvements de Résistance, le 1er février 1944 pour diriger les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) où tous les groupes de résistance se fondaient.*

*** Franc Tireurs et Partisans Français, réseaux de résistance souvent dirigés par des communistes. Ils combattront en liaison étroite avec les autres groupes mais veilleront à se distinguer des FFI bien qu'en en faisant organiquement partie.*

** L'Oberkommando der Wehrmacht est le commandement suprême de la Wehrmacht (équivalent à l'État-major des armées).*

Le 3 août après midi, commence un mouvement de repli général : tandis que les troupes de la base aérienne de Meucon, le 708ème bataillon de Osttruppen* stationné à Surzur et le bataillon de parachutistes de Josselin se mettent en route vers Saint-Nazaire, les autres unités du Morbihan ainsi qu'un certain nombre venant des Côtes du Nord, du Sud Finistère et même de Carhaix, essaient de gagner aux abords de la «Forteresse de Lorient», la ligne de sécurité Quimperlé, Arzano, Plouay, Baud.

Du jour au lendemain, les rôles se renversent et les Allemands passent sur la défensive. Le 2 août, alors que l'on se bat aux abords de Rennes, les Allemands qui viennent de rafler la veille plus de soixante containers d'armes, attaquent encore à Moréac la 2ème Compagnie du 4ème bataillon FTPF, mais cette fois les Résistants les obligent à décrocher.

Les Résistants abattent ici et là des arbres en travers des routes, sectionnent des câbles téléphoniques, sabotent des pylônes électriques. A Malansac, l'attaque du dépôt de carburant, dont les quatre gardiens sont tués, permet l'enlèvement de 25.000 litres d'essence. A Pont-Kerlo en Plouay, un groupe de FFI attaque un convoi et tue deux Allemands, deux autres périssent dans l'attaque d'un véhicule isolé sur la route de Josselin à Pontivy, deux autres encore sont faits prisonniers à la Trinité-Surzur par la compagnie Ferré du bataillon de Vannes.

L'aviation alliée déploie une intense activité qui surexcite les esprits. A Pontivy elle attaque des camions chargés de munitions et en fait sauter un, mais un avion est abattu et son pilote tué.

« *Dans la fébrilité des veilles de combat, plusieurs collaborateurs notoires sont exécutés à Cléguérec, Silfiac, Sérent, Pleucadeuc. Certains nostalgiques, sous couvert d'articles concernant «l'épuration sauvage» cherchent à les ériger en martyrs. Ceux-là ne l'étaient pas. La justice populaire, durant ces événements tragiques, a sans doute été expéditive, probablement illégale, mais n'a pas toujours été injuste* » dira plus tard l'un de ces résistants, Roger Lenevette.

Traqués depuis des semaines, les maquisards dont la plupart ne reçoivent pas de solde, et qui doivent souvent se contenter d'une maigre nourriture, qui éprouvent de plus en plus de peine à se cacher maintenant que les blés sont coupés et même craignent dans certains secteurs de ne plus pouvoir tenir bien longtemps, contiennent mal leur impatience de se battre.

Ils ne disposent pourtant que d'un armement bien insuffisant, et les parachutages se poursuivent dans la nuit du 2 au 3 août, notamment à la Chapelle-Neuve et à Kergroix en Landévant où les FFI de Mendon accueillent en outre cinq parachutistes.

Les Allemands, eux aussi, savent que les blindés ne tarderont guère, ils ne croient plus à la victoire, redoutent la vengeance de la Résistance, et se demandent s'ils pourront se rendre aux Américains, pour bénéficier de leur protection.

Le 3 août, les mouvements des troupes déclenchent un peu partout l'action offensive des FFI.

** Osttruppen : (troupes de l'Est) des Russes, Ukrainiens, Polonais et autres Slaves intégrés dans la Wehrmacht, souvent de force.*

Le même jour, à 18h00, la B.B.C. lance la phrase «Le Chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros Guirec ? ». Le message n'est généralement pas compris. Les parachutistes qui assurent la liaison radio avec Londres pour la plupart des unités en ignorent la signification et attendent vainement une autre phrase : « Le manchot n'est pas mort ».

Cette négligence du haut commandement empêche que soit entreprise la réalisation méthodique du plan de sabotage qui a été préparé et facilite le repli des Allemands, l'opposition que ceux-ci rencontrent n'étant pas coordonnée.



«...les mouvements des troupes déclenchent un peu partout l'action offensive des FFI...»

Le colonel « Morice » envoie certes aux douze bataillons de la Résistance Morbihannaise l'ordre de gêner les déplacements des Allemands en évitant les accrochages trop importants. Le 1er bataillon reçoit la mission d'encercler Vannes et de s'opposer à toute tentative allemande de destruction. Avant même que ces ordres ne soient lancés, nombre de sections et de compagnies se sont rassemblées un peu partout, pour ainsi dire spontanément, et ont pris position.

Les FFI de Pontivy et une compagnie du 4ème FTPF se portent au devant des convois qui arrivent des Côtes du Nord. A la tête d'une centaine d'hommes, le capitaine Le Berre s'empare de deux camions et de deux voitures du côté de Mûr-de-Bretagne.

A Saint-Caradec, la destruction d'une automobile blindée cause la mort de quatre Allemands. Les combats du Pont-Rouge en Saint-Gonnery et de Saint-Maudan et l'attaque d'un camion ennemi aux environs de Marronnière en Crédin, témoignent de la pugnacité des Résistants de la région Pontivyenne.

Les 50 Allemands qui minaient le Pont-Rouge ripostent avec énergie à leurs assaillants et malgré leurs pertes tiennent bon jusqu'à ce que l'arrivée de renforts leur permette de rester maîtres du terrain. Par contre, près de Noyal-Pontivy, une section de la compagnie Bacon tue un officier et fait trente-trois prisonniers. A 150 Allemands qui viennent d'évacuer Guémené, une section de « La Marseillaise », pendant trois heures de fusillade, barre la route de Lorient à Kerliono en Lignol. Non loin de là, à Poulprio en Persquen, c'est la section locale des FFI qui arrête un convoi, s'empare d'une camionnette et de plusieurs armes automatiques.

Dans la région de Lorient, les accrochages se multiplient sur les routes qui convergent vers la ville. A trois kms de Plouay, sur la route de Caudan, un camion est mis hors service et ses trois occupants tués. Prés de Pont-Scorff, un détachement de Résistants attaque une colonne de trois cents hommes et ne se retire qu'après une vingtaine de minutes de combat.

Entre Landévant et Brandérion, au lieu-dit « Fouille-Poche », c'est un convoi de charrettes réquisitionnées que les FFI bousculent. Le capitaine Jacques de Beaufort veut intercepter dans la nuit du 3 au 4 août, des convois qui venant de Bubry se dirigent soit vers Hennebont soit vers Lorient.

La section de Bubry, qu'il avait l'intention de poster en embuscade prés de Poul-ar-Groëz, sur la route de Plouay, ne peut aller chercher ses armes dans leur cachette en raison de la surveillance qu'exercent les Allemands. Il décide donc de recruter quelques hommes et d'aller lui-même avec eux à l'endroit prévu. Un groupe de cyclistes allemands passe à proximité, se dirigeant vers Plouay. Le capitaine de Beaufort est debout dans la clarté de la pleine lune. Une grenade l'abat, ses compagnons s'enfuient.

Un convoi survenant, les Allemands le chargent sur un camion et s'acharnent sur lui. On retrouvera le lendemain matin son cadavre affreusement ensanglanté à Kerchopine sur la route de Plouay à Lorient.

Le Nord-Est du Morbihan vit déjà les heures à la fois sanglantes et exaltantes de la Libération. Vers 13h00, une colonne américaine se présente à l'entrée du bourg de Mauron sur la route de Gaël. Le feu violent qui l'accueille tue trois soldats et un jeune Parisien de dix sept ans, grimpés sur un char par enthousiasme. Les Allemands ne décrochent que trois heures et demie plus tard, après avoir eu 11 tués.

Au cours de la soirée, les FFI qui les poursuivent dans leur retraite capturent trente-trois prisonniers. A Concoret, les Américains occupent le château de Comper, évacué le matin. Plus à l'Est, la compagnie locale du capitaine Le Tallec, forte de 140



Préparation avant l'attaque

hommes qui se sont groupés au village de Pengrain, libère, au prix d'un tué et six blessés, le secteur de Coëtquidan et occupe le camp, causant aux Allemands des pertes sérieuses et faisant six cents prisonniers. Un commandant est notamment arrêté alors qu'il s'apprêtait à mettre le feu au magasin de literie. Les Américains arrivés vers 18 h, laissent les Résistants nettoyer les environs et poursuivent leur avance, dépassant Guer puis Carentoir en direction de Redon.

A la veille de leur départ, le 3 août, les Allemands perpétuent de nouvelles exécutions : Le FTPF Henri Jegat, de Bignan, est extrait de la prison de Locminé et fusillé à Trébimoël en Colpo. Avant de quitter Josselin, les Allemands abattent dans la cour de la clinique Saint-Martin les sept prisonniers qui leur restaient. A Peillac, un Français, en tentant de s'emparer d'une motocyclette, rend furieux des soldats qui partaient. Ils tirent et abattent cinq personnes, dont un cantonnier qui fauchait l'herbe sur le bord de la route. A Quily, vers 23 h, les Allemands surprennent deux résistants, Antoine Guillard et Théophile Geffroy qui partent armés de fusils, pour se rendre à un parachutage. Ils les abattent sur place et en arrêtent deux autres qui ne portent pas d'armes. Ceux-ci conduits le lendemain sur la Lande de Meslan, y sont contraints de creuser leur tombe avec trois autres Résistants. Un bombardement aérien leur sauvera la vie en leur permettant de fuir.

Le 4 août, les mouvements de troupes s'amplifient. Pontivy est évacué. Vers trois ou quatre heures du matin, les portes sont ouvertes aux détenus de l'Ecole Supérieure. Toute la matinée, on entend des explosions. Celles de la poudrière de Kerjalotte allument d'immenses brasiers. Les quatre ponts du Blavet sautent ainsi que celui du chemin de fer.

Dans l'après-midi, les FTPF du capitaine «Alexandre» arrivant par la route de Malguénac, occupent la butte de Kerjalotte et déclenchent une vive fusillade pour réduire les éléments retranchés dans le faubourg de Verdun et route du Sourn. Les Alliés envoient des avions qui, en plusieurs piqués, nettoient rapidement les nids de résistance allemands.

La 18ème compagnie des FFI (capitaine Bacon) entre alors dans la ville, précédant de peu les blindés de l'armée américaine. L'intense activité de guérilla se traduit par de très nombreux accrochages. On s'empare d'un camion allemand sur la route de Gourin en Plouray.

Les sections de FFI de Lignol et Guémené bloquent un convoi à Ploërdut, s'emparent de deux camions et d'un canon antichar. Dans l'après-midi, prés de Pont-Tanguy en Meslan, les FFI du Faouët attaquent un convoi d'une cinquantaine de véhicules.

Les Allemands tirent de tous côtés, et après dix minutes de combat, les Résistants, qui ont détruit deux camions, se replient, tandis que leurs adversaires mettent le feu à une maison avant de reprendre la route.

Plusieurs sections du 7ème bataillon attaquent des colonnes qui descendent sur Lorient et font quelques prisonniers.

Dans la région de Pontivy, les FFI du capitaine Le Berre livrent de brefs combats à Kerbigot en Saint-Connec (Côtes du Nord) et au Poteau en Kergrist pour s'emparer de véhicules allemands et d'armes.

Au Roduel en Neulliac, la même compagnie attaque et disperse un autre convoi. Une section de la compagnie de Locminé, postée au carrefour de Sainte-Brigitte en Naizin échange des coups de feu avec une colonne hippomobile de l'importance d'une compagnie qui se replie de Rohan sur Lorient. Des éléments de la 2ème compagnie du 4ème FTPF détruisent des camions sur la route de Pontivy à Josselin et capturent plusieurs allemands.

Prés de l'étang de Kervinien en Rubry, un groupe du 1er FTPF attaque une voiture allemande et tue trois de ses occupants.

D'autres convois sont également attaqués dans la région de Questembert, sur la route de Vannes à Redon, et sur les petites routes adjacentes. La compagnie de Guer harcèle les Allemands qui se retirent vers Marzan

et les accrochera le 5 à Péaule. De nombreux avions mitraillent en outre les troupes ennemies qui, de diverses provenances, se dirigent vers la Roche Bernard, donc vers la future « Poche de Saint-Nazaire ».

Les Allemands ont reçu l'ordre de procéder à des destructions étendues. Ceux de Josselin mettent le feu aux réserves de munitions, incendient un de leur cantonnement, et font sauter une arche du pont de Sainte-Croix. Dans la soirée, une escadrille intervient sur les landes de Meslan et transforme leur retraite en déroute. A Rohan, ils mettent le feu à la féculerie.

A Peillac, ils détruisent le pont métallique sur l'Oust et tous les ponts à Malestroit. Dans la presqu'île de Ruys, ils font sauter tous les forts de la côte et incendient l'école de Penvins. A Elven, ils mettent le feu à un de leurs camions-citernes, tombé en panne, incendiant aussi deux immeubles.

Parfois, comme à Locminé ou au Faouët, ils n'ont pas le temps de détruire quoi que ce soit. Quelques petites unités décident de mettre bas les armes. Les 200 Géorgiens laissés en arrière-garde dans la presqu'île de Ruys tuent leurs gradés allemands pour se rendre. A la Gacilly, un officier capitule avec ses hommes sans combat et livre à la compagnie du capitaine Montfort un important matériel intact.

Le 3 août, les Allemands brûlent leurs archives et commencent à évacuer Vannes vers 20h00 pour se diriger vers La Roche-Bernard avec un cortège invraisemblable de véhicules les plus divers (dont une roulotte de nomade).

Le 4 août, à 3 h du matin, le Feldkommandant quitte Vannes. A l'aube les dernières troupes allemandes incendient divers immeubles, les casernes, l'arsenal, l'usine Douaud et un peu plus tard les baraquements du parc du château de Meudon ainsi que le grand séminaire. A 10 heures, l'évacuation est terminée.

Ce même 4 août, le commandant Hervé a reçu l'ordre de Bourgoin, qui dirige les opérations militaires du Morbihan de « marcher sur Vannes ». Comme son bataillon n'est soutenu, ni sur sa gauche, où, militairement parlant, c'est le vide, ni sur la droite où le bataillon d'Auray n'est pas encore armé convenablement ni entièrement rassemblé, Hervé décide de rentrer en ville et de se battre sur les lisières extérieures. Ses ordres sont diffusés vers 15h00.

La compagnie de commandement du capitaine Le Frapper, venant de Locmiquel s'avancera par la route de Plescop; le capitaine Gougaud qui tient la région d'Elven avec la 1ère compagnie arrivera par la route de Rennes et la 2ème compagnie du capitaine Ferré, concentrée prés de Kerbiquet, à 2 km au sud de la Trinité-Surzur, gagnera le chef-lieu par la R.N. 165. Quant à la 3ème compagnie, que commande le capitaine L'Hermier, aux alentours de Pluvigner, elle devra, en couverture, prendre position à l'ouest de Grand-Champ.

Une colonne allemande, forte d'environ cent cinquante hommes, venant de Monterblanc et se dirigeant vers Redon tente de forcer le passage d'Elven alors même que la section locale s'y rassemble. Après quatre heures de combats, les Allemands sont dispersés par le feu de deux avions alliés et refluent sur le bois voisin de Kerlo en emportant une dizaine de morts.

Au début de la nuit, deux autres colonnes allemandes groupant cette fois 1.100 hommes, tentent à leur tour de traverser Elven. Une section de la 1ère compagnie les harcèle mais ne peut les arrêter. Elles passent et se dirigent vers Redon, non sans avoir tué deux civils.

Pendant ce temps, la 3ème compagnie prend position, la 2ème se regroupe vers le château de Meudon, non loin de Bohalgo. Son mouvement est terminé le 5 vers 7h00.

A 8h00, le commandant Hervé place deux groupes de combat sur les routes d'Auray et de Saint-Anne, puis entre dans la ville à la tête de son état-major et de la compagnie de commandement, drapeau déployé, puis se rend près du nouveau préfet, Onfroy. Il a donné rendez-vous à 10h00 aux deux autres compagnies au Collège Jules Simon, mais il apprend qu'elles sont engagées vers Saint-Avé et le Polygone, et qu'une forte colonne de camions allemands descend de Plescop sur Vannes. La compagnie de commandement va prendre position à la sortie de la ville pour barrer les routes de Sainte-Anne et d'Auray.

A Saint-Avé, la 1ère compagnie a attaqué vers 8h00 des détachements motorisés qui voulaient rejoindre la route de Redon (La Poche de Saint-Nazaire) sans passer par Vannes. Elle les arrête pendant trois quarts d'heure au prix d'un seul blessé. Elle met une dizaine d'hommes hors de combat et s'empare d'un camion. Les derniers Allemands qui traversent le bourg abattent au passage trois civils. Déjà, la 1ère compagnie se porte vers le Polygone où elle disperse une colonne légère, et la 2ème compagnie accourt à la rescousse, tuant cinq Allemands et en capturant quelques autres. Les Allemands essaient de déborder vers Le Bondon. Des civils se présentent pour prêter main forte. On en arme une trentaine avec des fusils fournis par la gendarmerie, et ils vont sur la route de Sainte Anne renforcer la compagnie de commandement qui se bat maintenant au pont de Kerluherne et au Bondon.

Les 5 ou 6.000 Allemands qui ont rôdé toute la matinée autour de Vannes, cherchant à reprendre la ville pour rétablir la liaison entre les troupes de la région de Saint-Nazaire et celles de la région Lorientaise, diminuent leur pression en début d'après midi, mais tout danger n'est pas écarté.

« Hervé » répartit son bataillon aux diverses portes de la ville. Vers 19h00, alors que se termine la première séance du Comité Départemental de Libération, une douzaine de chars Shermann font leur apparition dans Vannes en liesse, puis se replient à mi-chemin d'Elven. Cependant des Américains patrouilleront en ville avec des FFI jusqu'au matin. Une mission de liaison interalliée constituée quelques jours plus tôt prend contact à la préfecture et étudie la situation locale. Un fort détachement allemand pourvu d'artillerie a été signalé à l'est d'Auray.

Le 6 août au matin, à 6h00, les Allemands attaquent à nouveau la compagnie de commandement. Le colonel allemand Borst a reçu l'ordre de reprendre Vannes. Il dispose de deux bataillons. Cette fois les Allemands mettent des canons de campagne et des canons antichars en position à l'angle des routes d'Auray et d'Arradon et tentent de déborder les FFI vers le sud.

A 8h00 « Hervé » demande le secours des blindés américains.

Ceux-ci, 17 Sherman, entrent en action vers midi sur la route d'Auray tandis que dix-sept autres vont sur-

veiller la route de Meucon où une autre formation ennemie a été signalée.

A 15h30, le combat s'achève : 75 camions, autocars, et autres véhicules allemands ainsi que de nombreux canons ont été détruits. Selon les rapports de la Wehrmacht, l'un des deux bataillons allemands a été pratiquement anéanti. Seulement quatre officiers et une trentaine d'hommes auraient réussi à rejoindre Lorient. L'autre bataillon a perdu 4 officiers, un médecin et environ 350 sous-officiers et hommes de troupes. D'autres rescapés se cacheront dans les bois et se rendront dans les jours suivants aux patrouilles FFI.



Défilé des FFI à la libération de Vannes

Pour assurer à Vannes une double protection en cas de nouvelle menace, le général US Wood placera des blindés dès le lendemain sur une ligne Baden-Plescop-Meucon, tandis que le 1er bataillon s'installera tout autour de la ville. L'Est sera couvert par la 5ème compagnie qui tient la presqu'île de Ruys, la section de Muzillac et la section d'Arradon.

A 20 h, le général Wood fait appeler « Hervé » à la préfecture. Il lui demande un guide pour marcher sur Lorient le lendemain matin. « Hervé » se propose lui-même, dans l'espoir d'être le premier FFI à y entrer.

Les villes de l'Est du Département connaissent, en même temps que Vannes, les joies et les craintes d'une Libération qu'endeuillent ici et là les crimes d'unités allemandes ou d'Osttruppen. Plusieurs points de passage des unités qui se replient vers les futures « poches » sont le théâtre d'événements sanglants. La volonté allemande de tenter le rétablissement d'une liaison permanente entre Lorient et Saint-Nazaire les conduit à maintenir ouverte la traversée d'Auray.

Le 4 août, des Allemands mettent un canon en batterie sur la Place de la République. A 14 h 30 les habitants d'Auray, constatant que les Allemands ont disparu, pavoisent et manifestent leur joie. Vers 22h00, deux colonnes fortes de 30 à 40 camions chacune y reviennent avec canons antichars, mitrailleuses, grenades. Tout autour, dans la région, ce ne sera que viols, pillages, crimes, incendies, prises d'otages, tels les sanglants événements de Sainte-Anne-d'Auray. De nombreux accrochages avec les FFI auront lieu, jusqu'au passage de la colonne US qui se dirige vers Lorient et que guide « Hervé » le 7 août 1944. La colonne est bloquée à Hennebont par des ponts détruits et un tir de barrage d'artillerie ennemi.

C'est à l'automne 1942 que les Allemands ont commencé la construction d'une ligne de fortifications autour de Lorient sur une longueur de 24 km. Sur 600 ouvrages projetés, 400 étaient achevés (auxquels il faut ajouter une centaine de petits ouvrages pour canons et armes de toutes sortes) lorsqu'ils cessèrent les travaux en mai 1944.

Les éléments allemands qui se replient éprouvent beaucoup de difficultés à atteindre la forteresse, lorsqu'ils sont trop peu nombreux pour résister aux attaques surprises des FFI. Tandis que diverses unités se replient vers Lorient, le commandement allemand redistribue les troupes sur les positions qu'il se propose de tenir.

Le 6 août, la « Poche de Lorient » reste encore assez mal délimitée. Ce dimanche 6 août, le commandant Mailloux tente d'obtenir de l'amiral Matthiac la reddition de Lorient. A 11h00, il obtient comme réponse que c'est le général Fahrmbacher qui commande désormais à Lorient. Il en informe immédiatement le général Wood qui intervient aussitôt en rédigeant une lettre reprenant les mêmes arguments mais sous une forme plus sèche. Réponse des Allemands : «Nous avons reçu l'ordre de résister».

A 19h50, vingt-cinq « Liberators » attaquent la base de Kéroman sur laquelle ils lâchent des bombes de six tonnes.

Le 7 août, la colonne américaine apprenant à Hennebont par les FFI que les Allemands viennent de faire sauter les ponts qui sont devant eux, il est décidé de passer par Lochrist. Deux adolescents se proposent pour montrer la route. Un civil indique les emplacements de six canons allemands que le colonel américain veut aussitôt détruire. A ce moment, il est à peu prés 10h00, tombent sur la place de l'église les premiers obus tirés de Lorient et par les 203 de Groix. Brusquement s'abat sur le centre de la ville une pluie d'obus percutants, fusants et incendiaires qui ne cessera qu'après 16h00. Une vingtaine d'habitants tués, 180 blessés. Les sinistrés se réfugieront dans les communes voisines.

Quand à 16h00 «Hervé» dit adieu au colonel américain pour rentrer à Vannes, Hennebont est en flammes. En outre plus d'une centaine de projectiles ont fait 5 morts et 15 blessés sur Languidic, 6 morts sur Branderion.

De Lochrist le «Combat Command A » du colonel Bruce C. Clarke se dirige d'abord vers Hennebont rive droite où l'artillerie l'empêche de s'établir, puis vers Caudan qu'il traverse à 18h30 se dirigeant vers Lanester. Il sera bloqué par un intense tir de barrage qui va se prolonger toute la nuit et frapper également la population, rassemblée après avoir fêté les Américains.

Le «Combat Command B» venu de Ploërmel par Baud et Languidic arrive à Pont-Scorff au matin du 7 août et s'engage sur la route de Lorient. Des FFI de la compagnie locale œuvrant sous la couverture de deux chars vont ouvrir le feu sur certaines maisons, d'où s'échappent des Allemands. Quelques-uns sont tués à coup de fusils, une trentaine sont faits prisonniers. Les FFI du capitaine Reglain (3ème compagnie, 7ème bataillon) fouillent les bois de la rive droite du Scorff.

Vers midi deux volontaires se présentent pour conduire des Américains en reconnaissance sur la route d'Hennebont. Louis Rémond conduit la voiture et l'Espagnol Garcia, portière ouverte est prêt à sauter en cas d'alerte. Les Américains suivent à quelque dis-

tance. En face de l'étang de Kersalo, un Allemand lève les bras.

La voiture s'arrête, Garcia descend et le désarme. A ce moment surgissent environ 200 Allemands qui criblent la voiture de balles. Rémond est tué. Garcia plonge dans l'étang, passe sous le pont pour échapper aux balles et reste deux heures caché sans que les Allemands qui ont jeté des grenades au jugé dans l'étang l'aient repéré. Ensuite les Allemands font sauter leur dépôt de munitions de Kersalo et se replient sur Lorient. Garcia peut alors sortir et rentrer à Pont-Scorff à pied.

Les véhicules de «Combat Command B» viennent d'entrer dans deux champs à droite de la route, près de l'endroit où le petit train traverse celle-ci, lorsque les premiers obus sifflent.



Insigne 51ème DI US

Pendant deux heures, l'état-major et l'infanterie du 51ème R.I. sont cloués sur place par le tir très précis d'une batterie allemande en position à Loustoir-Plam, prés de Lann-Bihoué. Le tir est réglé par un officier et un sergent du haut d'un observatoire installé au château de Bivière qu'on finit par découvrir, et ils sont tués prés de leur téléphone.

Vingt hommes de la 4ème D.B. sont morts et 85 sont blessés. 5 half-tracks, 6 Jeeps, 2 camions et 2 voitures blindées sont détruits. La voiture radio ayant été mise hors d'usage, la liaison avec le général Patton (alors à Rennes) est coupée pour deux jours. Impossible d'obtenir l'aide de l'aviation.

Pour le capitaine Kenneth Koyen de la 4ème D.B US : *« La preuve était faite que Lorient était bien défendue et bien garnie d'hommes. L'armée allemande et les forces navales étaient supérieures en nombre aux hommes des blindés dans la proportion de 5 à 1. Des fossés antichars, des champs de mines, la Flak, les défenses côtières, les pièces de marine protégeaient la ville d'un cercle d'acier. On estimait que 500 pièces de campagne garnissaient la base de sous-marins, et d'énormes réserves de munitions leur permettaient de résister pendant des mois ».*

Quelques chars cependant ont traversé Quéven et s'avancent vers Lorient. Vers 17 h 30 ils sont à Beg-Runio en Quéven, à 200 mètres de la voie ferrée lorsque survient un train. Un obus bloque la locomotive, des balles incendiaires mettent le feu à un wagon. Or dans ce wagon sont enfermés 33 otages arrêtés lors de l'attaque de la Kommandantur de Rosporden. Avec beaucoup de difficultés, ils arrivent à faire sauter le cadenas et s'enfuient. Les Allemands du train tirent sur les fuyards et sur les Américains. Neuf otages sont tués et sept blessés, les 17 autres ont gagné la liberté.

Les chars reprennent leur marche et approchent du «Perroquet Vert». Devant Kerlétu, le feu d'une unité de D.C.A. les arrête et détruit trois chars dont les carcasses rouilleront sur place pendant plusieurs années.

Les autres font demi-tour. Impressionné par une puissance de feu qui s'est montrée d'une efficacité redoutable, le général Draggers évacue Quéven et se replie sur une ligne solide, le ruisseau de Kerrusseaux.

Le lendemain matin 8 août, des blindés du «Combat Command A» guidés par des FFI paraissent tenter une progression vers Lanester. Venant des abords de Caudan, ils se dirigent vers le Scorff et anéantissent à Manéhullec la batterie de DCA « Hambourg » de 128 mm, une des plus puissantes de la forteresse de Lorient. Mais bientôt ils essuient un tir d'artillerie qui met un char hors d'usage. Ils restent sur place.

Le 9, ils se retireront après un bref combat et à 18 h, un officier américain informe le commandant Mailloux que les troupes alliées se replient au nord de Caudan.

Après l'avance rapide et déployée en éventail de la 4ème D.B., le général Wood ne souhaite pas immobiliser ou même perdre devant Lorient les précieux chars qui doivent lui permettre de reprendre sans tarder l'offensive vers le Centre de la France. Dés le 10 août, ayant reçu du carburant, il ne garde que le C.C. B sur le front de la « Poche » et envoie le C.C. A sur Nantes.

Le 12, interrogé par Branges de Civria, il déclare qu'il ne dispose que d'engins blindés, et que les chars ne sont pas faits pour prendre les villes. Le 14 il quitte Vannes pour installer son PC en Anjou à une douzaine de km de Pouancé. Il a définitivement confié aux FFI le soin de contenir les Allemands dans les poches de Lorient et de Saint-Nazaire.

Au cours des journées des 7 et 8 août, la population d'Hennebont a manifesté son enthousiasme et sa joie à l'arrivée des Américains, et leur a volontiers apporté son aide. Furieux, les Allemands recourent une fois de plus aux exactions et laissent des soldats ivres piller, incendier, massacrer des civils sans défense. La partie d'Hennebont non libérée vit des heures affreuses. Durant trois jours (les 7, 8 et 9), des éléments de la Wehrmacht tuent des civils. La plupart des soldats portent des lunettes noires et sont armés de mitraillettes. Ils arrêtent les habitants, les font mettre en rang, et les abattent. Ils jettent des grenades dans les abris. Ils mettent le feu aux récoltes. Ils iront même jusqu'à détrousser leurs victimes.

31 civils seront assassinés dans la partie d'Hennebont restée aux mains des Allemands sans compter les autres meurtres parmi les habitants de Lanester, Caudan, Quéven et Guidel. A ceux-là, s'ajoutent de nombreux autres commis sans témoins.

A l'autre bout du département, à Marzan, les troupes qui se replient sur ce qui va devenir la « Poche de Saint-Nazaire » se livrent à de pareilles exactions. Ils assassinent, pillent et incendient sans explications.

Le 6 août, les éléments avancés franco-américains, venant de Muzillac ont atteint la contrée avoisinant la Vilaine, mais n'étant pas en nombre suffisant, ces éléments se sont retirés à une dizaine de km.

Constatant ce fait, les Allemands établissent une solide tête de pont, sur la rive droite de la rivière, au pont de la Roche-Bernard même: occupation de fortins ainsi que de nombreuses tranchées et installation de mitrailleuses.

Le lendemain matin, Américains et Allemands se battent aux abords du bourg de Marzan. Les Allemands se précipitent dans les villages et tirent sur toutes les

personnes qui bougent sans motif. Après avoir évacué Pénestin, les Allemands y sont revenus le 5 et ils tiennent toute la rive gauche de la Vilaine. Dans la nuit du 11 au 12, une de leurs patrouilles pénètre dans Muzillac jusqu'à la Place de la Mairie.

Pendant une semaine, ils pillent et saccagent tout dans la région. Dans la matinée du 15 août, au cours d'un violent orage, la foudre met à feu les mines du pont de la Roche-Bernard. Celui-ci s'effondre.

Après la destruction du pont de la Roche-Bernard, le détachement Allemand qui tenait la tête de pont de Marzan et d'Arzal se retire sur la rive gauche. Désormais limitée au Nord par la Vilaine, la « Poche de Saint-Nazaire » s'étend sur prés de 2.000 km². Solidement établis d'un côté de la Loire, les Allemands interdisent aux Alliés l'usage du port libéré de Nantes comme du port de Saint-Nazaire resté entre leurs mains.

A partir du 3 août, un certain nombre d'unités allemandes en retraite convergent vers Saint-Nazaire. Parmi elles figurent un bataillon de parachutistes stationné à Josselin, des unités de DCA de Rennes et de Vannes, la garnison de Rennes, un bataillon de Géorgiens et l'état-major de la 265 ID.

Le 5 août, ce regroupement est achevé. Les Allemands s'organisent, de manière à empêcher aux Alliés l'usage de l'estuaire de la Loire et des ports de Nantes et de Saint-Nazaire.

Le 10 août, le général Wood lance son CCA vers Nantes. Les chars parcourent sans encombre les 155 km séparant Hennebont de Nantes, se contentant de longer le canal de Nantes à Brest sans se préoccuper de la côte.

Le 11 août, les chars arrivent dans la banlieue de Nantes, où ils relèvent un bataillon de la 5ème D.I. US. Puis le 12 août, la ville, en partie occupée par les FFI tombe sans combat. Comme dans les environs de Lorient, la progression est ensuite stoppée.

Les Allemands tiennent une zone limitée au nord par la Vilaine jusqu'à Rieux, à l'ouest par le canal de Brest à Nantes puis par une ligne Bouvron-Marville-Cordemais, rive droite de la Loire et sur la rive gauche de la Loire par une ligne Frossay-Chaivé-Le Clion-Pornic.

Tout autour de cette poche contre laquelle les forces américaines ne tentent rien, des bataillons de F.F.I. prennent place. Ce sont eux qui vont mener un siège qui, comme à Lorient durera neuf mois…

Si les Américains réussissent le tour de force de conquérir la Bretagne en une dizaine de jours (contre les 25 prévus dans les plans initiaux), les Allemands de leur côté remplissent les objectifs qu'ils s'étaient fixés.

Les unités du XXV. AK, hormis la 266 ID pratiquement entièrement capturée, sont parvenues à se retirer vers les forteresses en bon ordre et en évitant toujours le contact avec les avant-gardes américaines.

Mettant à profit les hésitations du commandement américain, et le retard pris par le général Wood avec ses troupes de la 4ème DB, les chefs allemands ont réussi à créer dans la péninsule bretonne 2 abcès de fixation : Lorient et Saint-Nazaire.



Insigne 4ème DB US

En effet, contrairement aux instructions qui lui ordonnaient de faire route vers le sud-ouest, avec pour objectif Quiberon, le général Wood donne l'ordre à ses deux Combats Commands de contourner Rennes par l'ouest, afin de positionner sa division au sud de Rennes de manière à ce qu'elle puisse s'élancer vers l'est en direction de Châteaubriant, Angers, Chartres, c'est à dire à l'opposé des plans prévus.

Le 3 août, dans la soirée, le C.C. A est à Bain de Bretagne (32 km au sud de Rennes) et le C.C. B est à Derval (53 km au sud de Rennes). Dans la soirée, le général Wood qui ne doute de rien, demande qu'on lui donne comme objectif Angers !

Cette initiative est peu goûtée à l'état-major de la 3ème armée qui le rappelle à l'ordre le 4 août par un télégramme incisif signé du général Gaffey, chef d'état major de Patton. Il lui est ordonné de faire demi-tour immédiatement et de reprendre ses objectifs initiaux.

La division, à court d'essence ne peut repartir aussitôt. Le 5 août, le C.C. A finit par quitter Bain de Bretagne vers 14h00 pour arriver à 21h00 à Vannes en partie libérée par les FFI. Elle doit faire face en soirée à une contre-offensive allemande dont l'objectif est la reprise de Vannes. Après l'échec de son ultimatum à l'amiral Matthiae demandant la reddition de Lorient, Wood reprend sa progression, s'empare d'Auray, puis se dirige vers Hennebont où il est bloqué par les défenseurs de Lorient.

Pendant ce temps, le C.C. B quitte Châteaubriant où il est arrivé le 4 août, et reprend sa marche en faisant un large crochet au nord ouest de Redon suivant un axe Ploërmel-Baud via Malestroit. Le 7 août au matin, les éléments de tête de la C.C. B arrivent aux lisières de la forteresse de Lorient. A 19 h 30 ses chars sont à Pont-Scorff et à Caudan où ils sont immédiatement pris à partie par les canons de Lorient.

Plus de 24 heures ont donc été perdues. Pendant ce temps, profitant de cette aubaine, les unités allemandes ont pu se replier sur Saint-Nazaire et sur Lorient et organiser rapidement la défense de ces deux forteresses, dont ils resteront maîtres pendant encore neuf mois.

Au 1er octobre 1944, subsistent donc derrière les grandes unités en marche vers les Pays-Bas et l'Allemagne, des réduits négligés par le SHAEF*.

Ce sont six forteresses dans lesquelles les Allemands solidement retranchés sont bien décidés «à tenir jusqu'au bout». Tels sont, du reste, les termes de la directive de Hitler du 17 août 1944, qui ordonne après la retraite de l'été, que les secteurs de défense des

**Supreme Headquarter of the Allied Expeditionnary Forces, Grand Quartier Général des Forces Expéditionnaires Alliées.*

côtes ouest et sud de la France soient tenus jusqu'au dernier homme. En effet, d'autres poches sont formées hors de la Bretagne : Dunkerque, la Pointe de Grave, La Rochelle et Royan.

L'état-major considère qu'il est inutile de distraire quelques divisions engagées dans l'assaut final pour s'emparer d'installations portuaires hors d'usage ou inutiles.

La prise d'Anvers intacte place Dunkerque, Lorient, Saint-Nazaire, La Pallice et Royan au rang d'échardes (le mot est du général Montgomery). En revanche, comment expliquer la tactique allemande ?

Pourquoi se sont-ils enfermés dans ces poches côtières ? Pour Lorient et Saint-Nazaire, la réponse paraît évidente. Le général Fahrmbacher et l'amiral Matthiae à Lorient, le général Junck et l'amiral Mirow pour Saint-Nazaire n'avaient plus que deux solutions : la résistance sur place ou la reddition depuis que la prise de Nantes le 12 août 1944 leur a coupé toute possibilité de repli.

Pour les Allemands, la première solution a le mérite d'obéir à l'ordre du Führer parvenu le 17 août au moment où Paris et Marseille vont être libérés : « Les forteresses et les secteurs de défense des côtes Ouest et Sud de la France seront défendues jusqu'au dernier homme »

En réalité, à l'exception de Royan, point d'appui du «Mur de l'Atlantique», la défense des autres forteresses relève de l'improvisation.

Lâchée par la Heer qui jouait une partie décisive, la Kriegsmarine, coupée de la mer, ne peut songer à une retraite de vive force au travers du maquis français. Ce serait du suicide. Pour les Allemands, il est donc logique de faire front en position de force aux «Terroristes».

D'abord, la survivance des poches pourrait se révéler payante si la situation se redressait, ensuite, elles restent un refuge pour les sous-marins.

Ce fut le cas pour un U-Boot en provenance d'Allemagne qui réussit à effectuer une liaison à la fin du mois de novembre et apporta des munitions et du courrier. Un autre arriva d'Extrême Orient le 24 avril 1945.

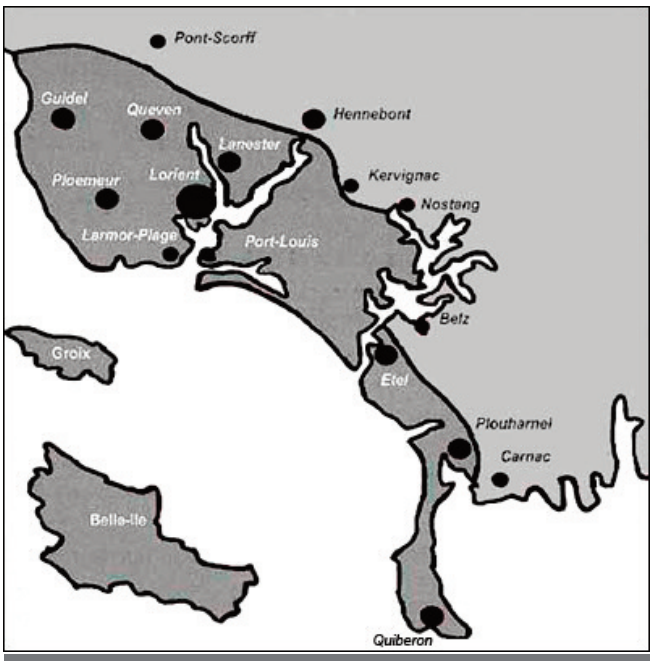
Il faut attendre le 29 octobre 1944 pour que le quotidien « Ouest-France » fasse une discrète mention au secteur « Loire Inférieure » FFI et emploie le mot « Poche » le 6 novembre.

2 - LA POCHE DE LORIENT :

Durant les 277 jours que dure la « Poche de Lorient », environ 70.000 combattants Allemands, Américains et Français se firent face.

Pour les forces américaines, les effectifs étaient très réduits dans la mesure où seule la 94ème Division d'Infanterie US reste en Bretagne, partagée entre Lorient et Saint-Nazaire, toutes les autres unités américaines ayant fait demi-tour et s'étant ruées vers l'Est. Environ 4.000 hommes de la 94ème étaient à Lorient, les forces d'encerclement étant essentiellement composées des ex-FFI/FTPF de la 19ème Division d'Infanterie.

De part et d'autre, le bilan fut lourd, les pertes et les dommages importants.



Poche de Lorient

http://www.cheminsdememoire.gouv.fr

Mais dés 1943, Lorient avait connu de dures épreuves au moment des bombardements qui détruisirent la ville aux trois quarts et contraignirent la population à l'exode. Des milliers de réfugiés durent attendre la fin des hostilités loin de leurs maisons, de leurs bureaux ou de leurs usines, et dont ils ne retrouvèrent à leur retour que des ruines.

Et c'est aussi dés 1943, que l'on songea à reconstruire la cité. Quelques architectes imaginèrent avec audace de reconstruire une ville nouvelle sur le front de mer, vers Larmor et Lorient-Plage. Ils ne furent pas écoutés. La reconstruction, plus ou moins réussie, prit du temps. En attendant, des cités entières de baraques, le plus souvent américaines, surgirent de terre intra-muros et à la périphérie. Il fallut plus de vingt ans pour les remplacer.

La 19ème Division d'infanterie :

Tout d'abord sa composition divisionnaire :

QG : Général Borgnis-Desbordes

- 41ème RI (Lt col Duranthon puis Le Bideau)

- 71ème RI (Lt col Languillaire)

- 118ème RI (Lt col Faucher puis Jouteau)

- 10ème RAD (Lt col Vermeil de Conchard)

- 119ème groupe de FTA (Chef esc. Cassagnou puis Thébault)

- 19ème Dragons (Col Adol puis Lt col d'Ornant)

- 81ème Bataillon du génie (chef Bn Pagès)

- 81ème Cie mixte de transmissions (Cap Joubaud)

- Train divisionnaire : 89ème Cie de QG, Cies de transport 189 et 289, groupe de transport 551 (devenu 619) (chef esc. Bossard)

- 19ème bataillon médical (Médecin Cdt Maheo puis Lacombe)

- 119ème Cie de réparations divisionnaire (Cap Re-

nous puis Lt Manach)

- 19ème groupe d'exploitation (S-lt Dufour)

En septembre 1944, à Rennes, le général Borgnis-Desbordes commence à rassembler les formations qui entreront dans cette division. Les unités FFI alors en plein combat dans la poche de Lorient sont successivement regroupées pour former, dans l'ordre temporel, les 71ème RI, 118ème RI, 19ème Dragons, 41ème RI, 10ème RAD et 8ème BG.

En dehors des unités FFI composantes que nous verrons ci-dessous, il est à noter que d'autres vinrent renforcer la division par la suite, comme le corps franc de l'air Valin de la Vaissiere (ex 1er Rgt. aéroporté du Loir et Cher) et le 4ème régiment de fusiliers marins.

Ces Unités FFI sont à l'origine de la division :

Côtes du Nord :

1er, 2ème, 3ème, 4ème, 6ème, 7ème, 8ème, 9ème, 13ème, 15ème, 16ème bataillons FFI.

Finistère :

1er rangers FFI, 1er et 17ème bataillons FFI, batterie FFI du Finistère.

Ille-et-Vilaine :

1er Bn FTP, 2ème et 3ème Bataillons FFI.

Morbihan :

1er, 3ème, 8ème, 9ème, 10ème, 11ème, 12ème bataillons FFI, 5ème, 11ème Bn FTP, 2ème batterie FFI du Morbihan, Cie de génie - transmissions FFI du Morbihan.

Mais, vu le manque d'armes, de matériel et de formation, ces hommes n'eurent bien souvent que leur courage à opposer aux forces allemandes.

Maurice Uzel :

Ajusteur à l'arsenal de Lorient, après un passage en Allemagne pour le compte du STO*, s'engage dans la Résistance, et participe à la libération de sa ville en mai 1945.

Octobre 1942, le Service du Travail Obligatoire (STO) est institué en France occupée. A l'arsenal de Lorient, la pression sur les familles des ouvriers est pesante. Devant la menace Maurice Uzel cède et se retrouve à Wesermünde, dans un arsenal allemand, affecté à la construction de machines à vapeur. « *Les conditions de travail n'étaient pas mauvaises, précise-t-il. Le chef d'atelier était même assez sympathique, et dans l'ensemble, je n'avais pas de problèmes avec les civils allemands. De là à travailler pour leur industrie de guerre, il y a un pas* »

Maurice Uzel envisage très vite de s'échapper. Les lourds bombardements de Lorient en 1943, lui en donne l'occasion.

« *Un ami dont les parents ont disparu sous les bombes, s'est vu accorder une permission. J'ai donc profité de l'occasion, pour faire « disparaître» mes parents par l'intermédiaire d'un courrier m'annonçant la triste nouvelle. J'ai obtenu mon passeport et 10 jours de permission. Dans mon esprit, il était hors de question de revenir* »

En rentrant, il change plusieurs fois de train pour que l'on perde sa trace. Arrivé à Lorient mi-mars, il lui faut changer d'identité.

« *Je suis allé à la mairie de Languidic, j'ai dit que j'avais perdu mes papiers, et ils m'en ont refait sous le nom de Roland Maurice en me vieillissant suffisamment pour échapper au STO* » Ses parents deviennent alors officiellement son oncle et sa tante.



C'est à cette époque qu'il prend contact avec des Résistants à Lochrist. Il n'aura pourtant pas le temps d'intégrer le réseau. Un milicien qui travaillait avec lui à l'arsenal le reconnaît et l'appelle en public par son vrai nom. Sans être vraiment inquiété, il prend peur et fuit le Morbihan pour rejoindre sa fiancée en Touraine.

« *Je me suis fait embaucher à la ferme du cirque Pinder, en sympathisant avec le fils. Un jour, les gendarmes sont venus m'arrêter, et m'ont ramené sur Lorient. Là, j'ai décidé de reprendre contact avec la Résistance. Je fais la connaissance du 7ème bataillon FFI du maquis de Kéralan, dans lequel j'étais prêt à m'engager, quand ma fiancée m'a appris qu'elle était enceinte. Je me suis marié sous mon vrai nom, mais dans la plus grande discrétion* »

Quand les troupes américaines arrivent sur Lorient, Maurice Uzel croit comme beaucoup que la guerre est finie, mais les Allemands s'enferment dans la «Poche de Lorient» et la guerre s'éternise.

« *Un matin, je décide de partir à pied vers Hennebont pour m'engager dans les FFI. Simple soldat au 7ème bataillon, notre mission est de faire des rondes et des patrouilles afin d'empêcher les Allemands de partir. A côté des Américains, nous faisions pâle figure. Nous n'avions pas d'uniformes dignes de ce nom. Les Américains ne nous aimaient pas beaucoup. Ils nous appelaient «Les Mexicains». Ce qui pour eux signifiait : Voyous, horde sauvage, pouilleux… Je dois même dire que les relations n'étaient pas toujours très bonnes* ».

Un rapport du Colonel Courtois, suite a l'inspection de quatre bataillons FFI autour de Lorient en octobre 1944, explique ce « mépris » des GI's :

« *Des hommes de ce secteur ont reçu quelques capotes allemandes qui n'ont été ni lavées ni désinfectées […] Au niveau des chaussures, il y a une nette amélioration dans ce secteur : la plupart des hommes sont chaussés. Par contre, il n'y a pas de linge de re-*

** Le 16 février 1943 une loi impose le Service du Travail Obligatoire (STO). Tous les jeunes gens âgés de 20 à 22 ans peuvent être envoyés de force en Allemagne. Cette loi fut une grande pourvoyeuse de renfort pour la Résistance*

change, pas de fil, pas de clous. Il n'y a pas de graisse pour les armes et chaussures, pas assez de matériel de génie (pelles, pioches, haches, harpons, scies). Il n'y a pas de pièces de rechange pour les armes, il n'y a pas de casques, il n'y a pas de savon et le manque de ce produit détermine une montée en flèche d'épidémies de gale ».

Le Colonel Courtois s'étend ensuite sur le manque cruel d'artillerie, de mitrailleuses et autres armes lourdes. Des va-nu-pieds crasseux et galeux presque sans armes se battant face à la Wehrmacht…

Lorient n'existe plus

Le 10 mai 1945, l'état-major américain décide d'attaquer Lorient. «*En fait, il n'y a pas eu de véritable attaque. La guerre étant officiellement finie depuis deux jours. Nous sommes entrés dans Lorient par Pont-Scorff, Kevin, Carado, puis la Rue de Belgique et le Cours Chazel. Nous étions une douzaine. Des civils qui n'avaient pas été évacués nous ont offert des fleurs.*

Nous étions si méfiants que nous les avons refusées».

Lorient, comme Brest un an plus tôt, est en ruines, anéantie par les bombardements. «Les troupes allemandes attendent depuis le matin, sous un soleil de plomb. Ils sont des milliers assis par terre, sur le champ de manœuvres, les armes déposées»

Les FFI restent un mois dans Lorient avant qu'elle ne soit déclarée « ville ouverte ». Il a fallu déminer et déblayer ce champ de ruines avant de songer à reconstruire.

La ville bombardée pour rien

C'est pour la base de Keroman que les Allemands se sont autant investis à Lorient. Keroman, mais aussi l'Arsenal. 492 U-Boot seront carénés sous béton, tandis que 500 navires de surface viendront se faire réparer, et 148 bénéficieront de travaux dans les bassins de radoub.

Lorient est le port-base des 2ème et 10ème flottilles de U-Boot de 750 tonnes. De gros sous-marins Japonais, jaugeant 2.500 tonnes y feront aussi escale.

Au printemps 1943, Keroman accueille jusqu'à 28 submersibles. En 1944, ils vont bénéficier sur place à Lorient de l'installation du fameux Schnorchel qui leur permet de respirer sans devoir remonter en surface.

Cette base va justifier les importants bombardements menés en novembre et décembre 1942, en janvier et mai 1945.



Base de U-Boote de Lorient

La Flak Allemande, forte de 7.000 hommes, parviendra à abattre de nombreux avions (9 et 11 appareils les 7 et 13 janvier 1943).

A en croire les Allemands, ces opérations de frappe aérienne n'ont eu que peu d'effets sur les objectifs visés. « Trois *carénages sont retardés de trois jours, deux autres de 24 heures* » Le général Fahrmbacher note même que : « *Le seul incident important fut la mise hors service de la grande cuisine qu'avait livrée la maison Kuppersbusch-Gelselkischen* »

La base construite à partir de 1941, composée de trois énormes bunkers, avait nécessité la mobilisation de 15.000 ouvriers réquisitionnés par l'organisation Todt. 10.000 autres travailleurs seront affectés à l'aménagement de la base de Kerlin-Bastard (Lann-Bihoué). Coût estimé à l'époque : 400 millions de marks.

Les bombardements sur Keroman, s'ils n'empêchent pas la construction d'une caserne bétonnée avec air conditionné, interdiront en revanche la réalisation d'une 4ème tranche de travaux.

Bombardements inopérants donc, et si on en croit le général Fahrmbacher : « *Toutes ces installations ont été rendues aux Français le 10 mai 1945, parfaitement intactes, en parfait état de marche, et dans un état impeccable de propreté* »

La ville, elle, sera détruite et les Lorientais connaîtront l'exode.

On les forçait à partir

Elle avait une vingtaine d'années. Fille aînée d'une famille de dix enfants, elle était employée au service social de la ville, chargée entre autres des sinistrés. Pleine d'allant, courageuse, intrépide sans doute, elle est restée le plus longtemps sous les bombes détruisant la ville.

Jeannine Cheval, aujourd'hui épouse Le Levé et retirée dans le pays d'Auray se souvient : « Il a même fallu forcer des Lorientais à partir »

« *On commençait à être habitués aux bombardements. Au début, c'était surtout le quartier de la gare qui était visé…*

Avec mes parents, on avait fortifié la cave de la maison de la rue Berthelot, prés de la rue de Larmor. Mon père et moi ne voulions pas rester dans la cave. On montait à l'étage pour voir. Un peu fous. Les tirs de DCA éclairaient le ciel, c'était un sacré spectacle »

Spectacle étonnant, sans doute, mais dans la nuit du 14 au 15 janvier 1943, c'est autre chose. Les bombardements ont gravi un échelon dans la violence. Vingt minutes après les premières sirènes, les fusées éclairantes inondent le ciel et une pluie de fer s'abat sur la ville. Dix vagues de vingt appareils lancent en une heure et demie 10.000 bombes incendiaires et une vingtaine de bombes explosives.

Le lendemain, nouvelle opération : 200 avions dans le ciel, des milliers de bombes. La ville est un immense brasier. Plus de soixante Lorientais sont tués. Plus de 1.500 maisons détruites. Un mois après, la ville est considérée comme rasée.

« *Le 15 janvier, ce fut un choc pour nous, explique Jeannine Cheval. Le 16 au soir, on a eu très peur. On s'est rendus dans les salons Nedellec, à l'angle de la rue de Larmor. Il y avait un abri à proximité. Notre*

maison avait reçu des bombes incendiaires. Mon père et mes frères sont parvenus à la sauver. La moitié de la toiture avait brûlé, et il a fallu trouver une bâche dans la campagne pour protéger le reste. La famille a dû se résoudre à partir »

Rapidement, on fait les valises. On rassemble le plus de vêtements possible, et tout le monde se dirige vers la gare : direction Nantes où des amis sont prêts à les héberger. Quant au mobilier, il attendra jusqu'au jour où…

C'était le 7 février, Jeannine Cheval se trouvait alors à Quimper. Elle a vu le ciel s'embraser au Sud Est comme jamais encore. C'était Lorient qui brûlait à nouveau. De ce soir là, certains disent qu'il s'agissait du plus violent des bombardements subis par la ville.

A son retour à Lorient, au petit matin, alors qu'elle s'approche de sa rue, un voisin l'invite à ne pas poursuivre son chemin : la maison de la famille Cheval n'existe plus. Le déménagement était prévu le 9 février.

Au service des sinistrés, où Jeanine travaille, la misère des Lorientais défilait à longueur de journée. Certains n'avaient rien pu sauver du brasier : « *Un jour, j'ai vu venir une Lorientaise à mon bureau. Elle n'avait rien d'autre qu'un mouchoir à la main, c'est tout ce qui lui restait* ».



Entrée des forces alliées dans la ville

Pendant une alerte de jour, il a fallu faire évacuer le bureau et trouver un abri : « *Je n'avais pas le choix. J'ai conduit les gens à l'abri allemand tout proche. Ils ne voulaient pas nous laisser entrer. Je les ai convaincus. Quelques minutes plus tard, une bombe explosive éclatait sur la place Ploemeur* ».

Sans logis, sa famille étant à Nantes, Jeannine Cheval avait trouvé refuge à Caudan, du côté de Kérandouaré. Les Lorientais ont quitté la ville progressivement, en car, en train, vers Nantes ou Rennes, mais également avec le petit train du Faouët dont la gare se trouve rue Blanqui. Des agriculteurs des environs ont aidé à évacuer le plus urgent. «*Rarement ces agriculteurs partageaient leur logement. Ils proposaient plutôt l'étable ou l'écurie*».

Pour ceux qui ne savaient où aller, les services de la ville s'étaient évertués à trouver des refuges en Mayenne : « *On les forçait presque à partir. Il fallait leur faire les ballots. De jeunes scouts nous ont aidés, avec des charrettes à bras. On mettait les familles dans le train* ».

Après un séjour à Caudan, Jeannine Cheval s'est retrouvée avec son service à Brandérion puis Carnac.

« *On sillonnait les routes à bicyclette. J'allais faire mes permanences dans le secteur de Plouay. Je rendais visite aux Lorientais pour évaluer ce dont ils manquaient, mais aussi pour les aider à remplir leurs dossiers de sinistrés.*

Il reste que la ville, ou du moins ce qu'il en restait, a tenté les pillards. Allemands, personnels de l'Organisation Todt, mais également Français, se sont parfois servis dans les maisons abandonnées.

Alors qu'ils voyaient la base des sous-marins de Kéroman se construire, les Lorientais n'ont jamais compris pourquoi les bombardements n'ont pas eu lieu plus tôt et sur cet objectif, regrette Jeannine Cheval, en désorganisant le chantier, on aurait peut être sauvé la ville ».

Combats allemands pour des pommes de terre

Le général Fahrmbacher, commandant la Poche de Lorient, a écrit ses mémoires et retrace dans un langage très militaire le «*Cher souvenir d'une époque qui fut rude mais belle*». Le récit est partisan. Il occulte notamment les atrocités commises à Penthièvre et Port-Louis. Mais il donne un éclairage intéressant sur la vie quotidienne des Allemands dans la poche.

Un journal sert à maintenir le moral des troupes allemandes dans la poche. Toutes les trois semaines, de nuit, un bateau arrive de Saint-Nazaire et apporte du courrier et des vivres.

En décembre 1944, un sous-marin ravitailleur touche Saint-Nazaire, et Lorient bénéficie de cette escale audacieuse : 20 tonnes de graisse, deux millions de cigarettes (rationnées jusque là à deux par semaine), 100 paires de chaussures et des bazookas.

Pour Noël, chorales et théâtre, concours de dessin tentent de divertir les occupants. Une distillerie leur offrira à l'occasion de l'eau de vie. Un insigne en cuivre est façonné et remis à chaque combattant. Il montre un jeune homme à cheval sur un bunker de Kéroman.

En dépit de troupeaux de bovins ou de porcs que l'occupant entretient pour sa subsistance, la nourriture est maigre. Aussi l'état-major allemand décide-t-il de mener une action pour étendre la poche vers Sainte-Hélène et ses champs de pommes de terre.

En octobre 1944, l'opération tourne à la catastrophe. Une embuscade décime les soldats allemands, mais une contre-attaque lancée le lendemain alors que la Résistance s'est prudemment dispersée permet de gagner ces fameux champs. Le général Fahrmbacher ne pourra rien contre la propagande qui en Allemagne présente la prise de Sainte-Hélène (modeste bourgade) comme un fait d'armes.

Charles Carnac

Agé de 18 ans quand les Allemands rentrent dans Lorient, Charles Carnac travaille à l'arsenal. En 1942, il a 20 ans et, à ce titre, il est directement visé par le S.T.O., comme tous les jeunes de la classe 42. Esprit rebelle, il a aussi la fibre patriotique. Pas question d'aller en Allemagne. Il s'enfuit.

Profitant du bombardement de Priziac, en février 43, il entre dans la clandestinité, seule échappatoire à l'exil outre-Rhin. Pendant sept mois, il se cache, et trouve la trace des réseaux de Résistance FTP. Il s'en-

gage par goût de l'action.

Fin 1943, les maquis sont formés. Basés sur Pontivy, Pluméliau, Le Faouët, ils ne procèdent qu'à des actions ponctuelles. C'est le débarquement des forces alliées en Normandie qui met le feu aux poudres. A cette époque, de sérieux accrochages ont lieu avec des cavaliers Osttruppen.

Charles Carnac passe au 10ème bataillon FFI dont la mission est de bloquer les Allemands dans la poche.

Combats autour de la « Poche de Lorient »

Nostang, Sainte-Hélène, Etel : Toute cette partie du front de la poche est l'objet d'incessants combats. Un jeune officier FFI y a tenu un « journal de guerre».

L'aspirant Lefort, des Ylousses, devenu plus tard colonel (il est en retraite en Ile et Vilaine) appartenait au 10ème bataillon des FFI du Morbihan. Il était aux ordres du chef de bataillon Le Coutaller qui commandait le sous-secteur centre et dont le PC était installé à Landévant.

Le jeune officier sera particulièrement présent dans la région de Nostang Sainte-Hélène au moment des vifs combats à la fin du mois d'octobre 1944. En réalité, c'est le 17 septembre que les Allemands tentèrent de s'emparer de Sainte-Hélène. Ils furent repoussés. Ils tentèrent une nouvelle fois le 20 octobre et de nouveau furent mis en échec. Huit jours plus tard, après une intense préparation d'artillerie, les Allemands s'emparèrent de Sainte-Hélène.

Le 28 octobre, à 14 heures, l'aspirant Lefort est chargé d'étudier la situation sur cette ligne de front :

Samedi 28 octobre :

De nombreuses maisons de Nostang sont en flammes. Le pont de Nostang est sous le feu d'une batterie. Salve de quatre fusants toutes les minutes. Tirs continus d'armes automatiques sur la tête de pont.

Dimanche 29 octobre :

Au matin, violents bombardements par fusants sur la 2ème ligne. Le 5ème bataillon se replie au nord du pont. Dans l'après midi, les Russes (il y en avait dans les deux camps) quittent la 1ère ligne, se replient et passent le pont en chantant des airs nostalgiques (…), le capitaine Laurent Le Berre s'efforce de convaincre ses hommes de remonter en ligne. Il en décide la valeur d'une section.

Lundi 30 octobre :

Des renforts en armes et en hommes sont amenés. 7h30 : Après une préparation d'artillerie effectuée par une batterie américaine, nous commençons notre progression. Une position est reprise. Les tirs augmentent en intensité. Le général Borgnis Desbordes qui commande l'ensemble de la 19ème division d'infanterie sur le front, arrive sur place. Le général veut se rendre compte par lui-même. Le commandant Manceau et moi l'accompagnons. Nous progressons vers Panhoët. Nous essuyons un feu nourri d'armes automatiques. Nous regagnons nos lignes.

Mardi 31 octobre :

Des hommes refusent de partir à l'attaque. 200 pelles et 200 pioches sont distribuées afin d'aménager des protections.

Mercredi 1er novembre :

On tire de part et d'autre. A 23 h une reconnaissance ennemie est repoussée par des fusiliers-marins.

Jeudi 2 novembre :

Même scénario. Dans la journée l'aspirant réintègre son PC.

Toute cette partie du front sera l'objet de pressions allemandes qui entraîneront autant de réactions des Français et des Américains. Ainsi le 6 novembre, le Pont Lorois est détruit à l'explosif par les Allemands. Le 8 décembre, une opération est déclenchée par les Américains sur la rive Est de la rivière d'Etel dont trois blockhaus forment l'ossature de défense.

Successivement, l'ouvrage de Terhuen, celui de Kerminihy et celui de la rivière sont réduits au lance-flammes et au bazooka.

A 11h00, toute la rive Est est nettoyée. 59 Allemands dont un officier sont capturés. Les pertes alliées sont légères : 2 Américains tués. 30 Américains et cinq Français sont blessés.

Pertes et désertion

En dépit de ces opérations de harcèlement, les Allemands ne baissent pas les bras. Il est frappant de constater que durant les neuf mois de la poche, malgré pertes et désertions, ils ne refusent pas le combat.

Exemple : «Le 29 décembre 1944, une patrouille ennemie s'infiltre dans nos lignes au Nord de Quiberon jusqu'à Kergrosse et réussit à faire quatre prisonniers»

Plouharnel, Kerminihy, Nostang, Brandérion, Le Pouldhu sont spécialement pris à partie par les canons allemands. Les Allemands voient cependant leurs pertes augmenter : 10 soldats tués le 10 janvier à Plouharnel, 5 autres le 20, 10 encore et 4 prisonniers le 24 également à Plouharnel.

Le moral ennemi est ébranlé. Les déserteurs se font plus nombreux. Mais la «Poche» tient. La guerre touche à sa fin. La guerre oui, mais la poche reste toujours le théâtre de combats. Le 8 avril, un audacieux coup de main Allemand au Verdon à Etel conduit à la capture de 8 FFI.

La fin des hostilités

Le 2 mai 1945, tous les combats ont cessé sur le front Italien et le 4 mai, sur la Lande de Lunebourg, le général Montgomery a reçu la capitulation des forces Allemandes du Nord Ouest.

Les Allemands de Lorient vont-ils tenir plus longtemps que ceux dont la résistance désespérée s'achève dans les ruines de Berlin ?

Le Commandement Américain provoque une entrevue entre parlementaires Alliés et Allemands le vendredi 4 mai 1945 au Magouër en Plouhinec pour déterminer dans la région de Lorient une zone de sécurité pour la population civile en cas de bombardements massifs par l'aviation.

Invité à capituler, le général Fahrmbacher s'y refuse, alors que la mort d'Hitler a été annoncée à la radio le 1er mai à 22h00.

Dans la matinée du 7 mai, le commandant de la Poche se résout enfin à entamer les pourparlers de reddition.

Le 7 mai 1945 à 15 h, au Magouër, au café Le Carour, lieu habituel des rencontres entre officiers alliés et allemands, le colonel Keating, chef d'état major du général Kramer qui commande la 66ème D.I. US et le colonel Joppé, commandant de la 19ème D.I. Française, ont une entrevue avec les parlementaires Allemands conduits par le colonel Borst.

Devant les hésitations des Allemands qui s'estiment invaincus et qui demandent encore 48 heures de réflexion, l'Américain s'impatiente et le somme de signer le soir même à 20h00, le menaçant d'un bombardement aérien qui écraserait tout à Lorient.

Dans l'après midi, le Général Fahrmbacher, à qui le colonel Borst a rendu compte, charge celui-ci d'aller à Etel accepter les exigences alliées.

L'acte de reddition est signé par le colonel Borst le soir même à 20 heures.

L'acte de cessez le feu est ordonné pour le 8 à 00h01 et la cérémonie de reddition a lieu le 10 à 16h00.

Charles Carnac était sur les lieux :

« Jusqu'au mois de mai 1945, nous stationnons tout autour de Lorient, à Hennebont, Sainte-Hélène, Kervignac. Le matin du 10, on m'a demandé de rejoindre le PC du bataillon à Branderion, sans que j'en connaisse la raison.

Là bas, on nous enlève les uniformes anglais, que nous portions depuis le début, pour les échanger contre des français. Nous embarquons dans des camions en direction de Caudan. Quand le camion s'arrête au bord d'une prairie, on nous fait mettre en colonne, à côté de troupes Américaines déjà présentes…

Nous commençons à comprendre qu'il se passe quelque chose d'important lorsqu'une voiture allemande s'approche…

Le général Fahrmbacher et des officiers d'état-major en sont descendus, et se sont dirigés vers le général Américain Kramer.



Reddition du général Fahrmbacher

Fahrmbacher lui a remis son arme et s'est ensuite dirigé vers le général Borgnis-Desbordes à qui il a remis un papier…

« *Nous étions très émus. Pour moi, personnellement, tout a défilé très vite dans ma tête. Je me suis dit : Ca y est, c'est fini* »

Les Allemands faits prisonniers, Charles Carnac regagne Kervignac, avec l'humble regret de n'être pas rentré dans Lorient en libérateur. Démobilisé en novembre 1945, il a repris son poste à l'arsenal.

Le 10 mai, les Alliés sont dans la poche de Lorient. Ils se saisissent de 130 pièces d'artillerie d'un calibre supérieur ou égal à 75 mm (non compris les pièces de front de mer) et de 24.450 prisonniers. Ces derniers sont dirigés vers les différents camps de la région.

Les généraux Fahrmbacher et Kuse et l'amiral Matthiae sont internés avec les officiers de leur état-major au haras d'Hennebont.

3 - LA POCHE DE SAINT-NAZAIRE

Une ville martyre

Saint-Nazaire, importante base de sous-marins de la Kriegsmarine, a énormément souffert pendant l'occupation.

« *Un monceau de ruines offertes à l'errance des lapins et des renards, au pied d'une base sous-marine ironiquement intacte* » écrira Jean Delumeau dans son « Histoire de la Bretagne »

Bilan de 59 mois d'occupation :

350 alertes, 52 bombardements, 475 morts, 580 blessés, 500 immeubles détruits (dont la totalité des monuments publics) sur 8.000 existants en 1939. Le 11 mai 1945, au soir de la libération, 100 maisons seulement auront été épargnées.

A ces morts, il faut ajouter ceux des otages arrêtés et fusillés.

Au mois de mai 1943, Doenitz écrivait : « *A Saint-Nazaire, pas un chien, pas un chat, ne peut subsister. Il ne reste que les abris pour les sous-marins* »

Parfaitement intacts, car les bombes de six tonnes frappant de plein fouet (ce qui est rare) l'énorme et immense dalle de béton (300 m x 125 m x 7 m d'épaisseur), armée de poutrelles, ne creusent qu'un ridicule petit cratère en surface, et un contre-cratère sur la face inférieure.

Une égratignure qui n'a jamais permis d'endommager un seul sous-marin, ni dans les 14 alvéoles qui peuvent en recevoir au total une vingtaine (avec en partie arrière les ateliers de réparation), ni même au moment où les submersibles se trouvent le plus vulnérables : pour passer de la Loire au bassin, a été construite une écluse couverte, elle aussi à l'abri des plus grosses bombes. Cette écluse fortifiée n'a finalement jamais servi.

Le toit proprement dit des bunkers ne fait «que» 3,5m d'épaisseur. Il est renforcé par endroit par des chambres d'éclatement et des poutres en béton chargées de faire exploser les bombes avant qu'elles n'entrent en contact avec le toit proprement dit.

Il faut aussi savoir que la majorité des bombardements n'avait pas pour objectif de détruire la base (que l'on savait invulnérable aux bombes classiques) mais de détruire la ville. Les Allies faisaient ainsi le même type de bombardement qu'en Allemagne, à savoir bombes explosives + incendiaires de manière à détruire les maisons. Cela ne pouvait évidemment avoir aucun effet sur la base.

Lorsque les Français rentrèrent à Saint-Nazaire en

1945, ils découvrirent deux charniers au milieu des ruines : 33 corps dans une fosse à l'école Ernest Renan, et à l'école Paul Bert, des restes humains dans la chaudière utilisée comme four crématoire.

Pour ces derniers, il n'a pas été possible de savoir s'il s'agissait de résistants ou de déserteurs de la Wehrmacht exécutés durant les mois où la ville en ruine donna son nom à un front alors bien négligé par le pays.



Base de U-Boote de St Nazaire

Le front de la « Poche »

En raison de retards et d'incompréhension entre le Commandement Américain et les FFI, la garnison allemande de Rennes a donc réussi à se glisser jusqu'à Saint-Nazaire en quelques étapes.

Le Front s'étend au long de la Vilaine jusqu'à Rieux, suit le canal de Nantes à Brest, passe par Bouvron, Marville, Cordemais, franchit la Loire et rejoint l'Océan au sud-est de Pornic par Frossé, Chauvé et le Clion.

Les forces allemandes

L'effectif de la « Festung » (Forteresse, mot utilisé par les Allemands pour désigner les Poches) serait de 25.000 hommes selon certaines sources et 33.000 selon d'autres, l'estimation la plus raisonnable utilisée aujourd'hui parle de 32.000, se fiant à la numérotation « spécial Saint Nazaire » des Soldbuch de la Whermacht.

L'infanterie représente le gros des effectifs en hommes expérimentés, 11.500 hommes comprenant des éléments de la 265.ID : Les Kampfgruppen Mewis (2 bataillons), Bartel (2 Bataillons), Bethge (4 bataillons) Rese, Koenig (3 bataillons) 894. et 18. Inf. Regiments, éléments du 895. Inf. Regt., 851 GR. Regt., 19ème et 20ème compagnies de forteresse et des Osttruppen comme le 798ème Bataillon Géorgien et le Russ.-Btl. I./Mitte.

Les 7.000 artilleurs sont répartis dans 3 groupes de Flak (5ème Brigade), 2 d'artillerie navale et 2 de DCA navale. L'artillerie est puissante avec 414 pièces, 78 canons antichars et 169 pièces de DCA.

Se trouvent également dans la poche 2.000 marins et 4.000 auxiliaires.

Les réserves de munitions sont suffisantes pour tenir un long siège.

Par son étendue, une ligne de défense du contour de la poche de plus de 100 km, par la quantité de son matériel d'artillerie et l'importance des effectifs qu'elle abrite, la poche de Saint-Nazaire est considérée par le Commandement Allié comme la plus puissante des poches de l'Atlantique.

Les Forces d'encerclement :

En octobre 1944, les forces d'encerclement se composent d'une partie de la 94ème D.I. US et des bataillons FFI des Forces françaises de la Loire Inférieure, de bataillons du Morbihan et d'Ille et Vilaine (Ex-FTPF) a partir desquels est reconstituée une 25ème division d'infanterie de 16.500 hommes. A sa tête, est placé le colonel d'active Raymond Chomel alias «Charles Martel» des maquis du Berry avec PC à Nantes. Il remplace le colonel Chombard de Lauwe, alias «Félix».

En avril 1945, la 25ème D.I. est composée du 21ème Régiment d'Infanterie (bataillons I, II et III), du 32ème R.I. (I, II et III), du 1er Régiment de Hussards (4 escadrons), de la 4ème demi-brigade de chasseurs (1er, 5ème et 17ème B.C.P.), du 8ème Cuir (5 escadrons), du 20ème R.A.D. (4 groupes), du 91èmeGénie, du 125ème F.T.A. (D.C.A.), du 9ème train auto (185ème, 285ème, 385ème et 485ème compagnies de transport), de la 125ème compagnie de réparation de matériel, du 125ème bataillon médical, du 125ème groupe d'exploitation (intendance) et de la 80ème compagnie mixte de transmissions, soit plus de 16.000 hommes.

Dans le secteur Nord se trouvent 3 bataillons placés le long de la rive droite de la Vilaine (2.500 hommes), puis de Redon à Blain, 7 bataillons (4.050 hommes) et 2 bataillons devant la partie orientale de la poche (de Blain à la Loire).

Le secteur situé au sud de la Loire est gardé par 1.000 hommes devant Frossey, 1.500 sur une ligne Rouans-Chémeré et 1.455 de Chémeré aux Moutiers (sur la Côte).

Au total, 20 bataillons sont en ligne et 4 à l'instruction à Nantes.

Elles disposent dans le secteur nord de 2.500 fusils Mauser (pris aux allemands), 600 fusils divers, un canon de 57 mm, 210 fusils mitrailleurs et 360 mitraillettes. Dans le secteur sud, de 1.396 fusils et mousquetons, 507 mitraillettes, 108 F.M., 22 mitrailleuses, 20 bazookas et 4 canons de 20 mm.

Dans la réalité, peu d'engagements pour ces « Va-nu-pieds superbes », mais des escarmouches et des coups de mains de part et d'autre dans lesquels «Quelques centaines de jeunes hommes de 19 à 20 ans vont se faire tuer parce qu'ils n'avaient pas les armes, les munitions, les cadres, que le ministre me refusait» (de Larminat in «Chroniques irrévérencieuses»)

Le général de Larminat, commandant alors le détachement d'armée de l'Atlantique, après avoir réduit la « Poche de Royan », avait bien l'intention de s'attaquer à celle de Saint-Nazaire. Or la population de Loire Atlantique se méfie terriblement des méthodes de Larminat.

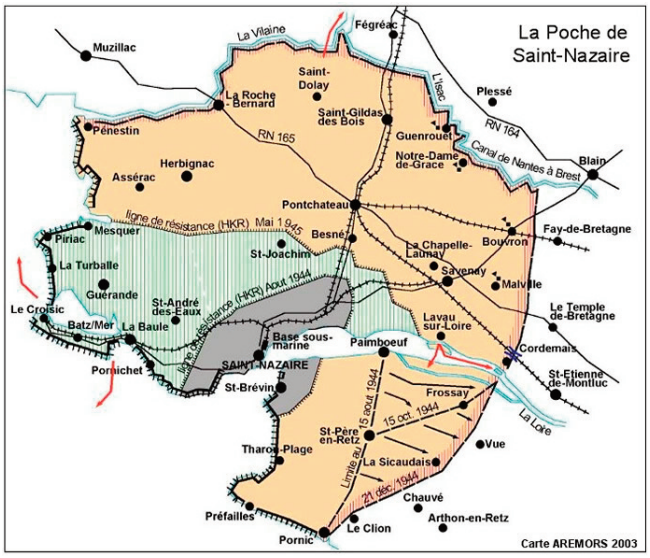
Le sous-préfet, Tony Benedetti, prévenu par le général allemand Junck bien décidé à faire sauter toutes les installations portuaires encore utilisables, parvint à dissuader l'état-major Parisien.

Cela permit, au jour de la Libération, de retrouver intacts, les quais et les ouvrages essentiels. Après tant d'années, il est difficile d'imaginer la vie de tous ceux qui furent enfermés dans cette « poche », mais aussi

celle de tous ceux qui y maintinrent les Allemands.

La plupart des hommes sont encore en civil et manquent de tout, y compris du rechange et du nécessaire pour se laver.

Quelques initiatives très « système D » amélioreront cependant un peu la situation :



L'escadron autonome Besnier

Le 4 août 1944 la ville de Châteaubriant a été libérée par les troupes américaines. Le lieutenant de réserve de cavalerie Guy Besnier a formé un groupe F.F.I., le 1er G.M.R. La première mission de l'unité consiste à garder les dépôts abandonnés par les Allemands. Le 12 août un parachutage permet à ces volontaires de s'armer alors que le 14, un dépôt de munitions est découvert pendant le ratissage de la forêt d'Areze. Le groupe armé prend position dans le secteur de Saint-Etienne-de-Montluc.

Le 15 octobre 1944, les Allemands effectuent une offensive pour gagner 35km² de terrain en établissant leurs lignes sur la route Saint-Père-en-Retz - Frossay. Des accrochages sérieux ont lieu à quelques kilomètres devant Chauvé avec le 1er G.M.R. sur la route de St-Michel-Chef-Chef. Durant ces actions le soldat André Lemesle est tué et le Maître des Logis L. Pierre Jarno blessé.

L'entrée en action des automitrailleuses et des mortiers va permettre de dégager les hommes et surtout les blessés qui vont être soignés à Chauvé par l'abbé Serot. Le lieutenant Besnier est nommé au grade de capitaine.

Le 1er G.M.R. joue un rôle important dans l'attaque allemande du 21 décembre sur l'ensemble du front, heureusement, aucune perte n'est à déplorer dans l'unité. Le Noël 1944 est fêté sur les lignes par une température de -10°C.

Le 27 décembre l'effectif du 1er G.M.R. passe à 183 grâce à la venue de volontaires F.F.I. originaires de Basse-Normandie. Ces derniers en apprenant que le capitaine Besnier était un officier des chars, lui déclarent qu'il reste de nombreux blindés sur les champs de bataille de Normandie. Le capitaine Besnier, très intéressé par cette information, obtient du colonel Chomel l'autorisation de se rendre sur place.

Suite à cette visite, de janvier à mars 1945, une équipe de mécaniciens du 1er G.M.R. travaille en Normandie d'arrache-pied pour remettre en état une quinzaine de blindés. Ce travail doit permettre, de retour sur le front sud de la Poche, de constituer un escadron blindé. Les mécaniciens doivent parfois sortir des cadavres de soldats allemands gelés dans les chars pour aller récupérer des matériels d'optique et les équipements de tir. Pour les autres soldats de l'unité restés au sud-Loire, les patrouilles continuent autour de Chauvé, La Bernerie-en-Retz et La Sicaudais.

Les engins récupérés en Normandie sont les suivants :

- 1 char Tigre I (canon de 88 mm, poids 57 tonnes, équipage 5 hommes)

- 1 char Tigre II (canon de 88 mm, poids 68 tonnes, 5 hommes)

- 1 char Panther (canon de 75 mm, poids 45 tonnes, 5 hommes)

- 11 chars Panzer IV (canon de 75 mm, poids 20 tonnes, 5 hommes)

- 1 semi-chenillé Panzerwerfer 42

- 2 remorques de chars semi-chenillées dont une avec grue

- 1 camion atelier avec tour et groupe électrogène

- 4 camions et 4 camionnettes de pièces de rechange.

Début mars 1945, fort de ces nouveaux matériels blindés, le 1er G.M.R. devient l'Escadron Autonome de Chars Besnier. L'unité se rend en garnison à Machecoul pour former les équipages de chars. Les blindés sont nommés et peints aux couleurs françaises avec des cocardes bleu-blanc-rouge et des croix de Lorraine.



Le Cpt Besnier sur un panther capturé
http://omaha-2007.skyrock.com/90.html

Les évacuations de civils

Rapidement vont se dessiner, par une sorte d'entente tacite entre les adversaires (Allemands et Français car les Américains ne portent plus aucun intérêt à cette «verrue»), les contours de la «Poche» de 2.000 kilomètres carrés, enfermant cent mille civils à l'intérieur.

Le 20 novembre 1944, «Ouest France» lance un pressant appel pour les habitants de la poche. C'est la ville d'Angers qui parraine Saint-Nazaire.

Le temps passant, le problème des vivres devient de plus en plus crucial, surtout pour les 124.000 civils enfermés dans la poche (39.000 dons la région de Gué-

rande et 85.000 dans le reste de la poche).

Après des négociations dans la petite gare de Cordemais (à la limite de la poche) entre Allemands et Alliés, les premières évacuations se déroulent dès le mois d'octobre 1944. Trois trains bourrés de réfugiés quittent la poche les 23, 24 et 28 octobre et sont dirigés vers Nantes. Au début du mois de janvier 1945, trois autres trains quittent la poche via Cordemais. C'est d'ailleurs dans cette gare que se faisaient les échanges de conducteurs de train pendant les évacuations de civils. Une fois le train passé, les rails étaient démontés !

Ces convois sont dirigés vers la gare de Chantenay où des contrôles sont effectués par les FFI. D'autres convois sont effectués en avril 1945.

Au total 40.000 personnes quitteront la poche pendant toute la durée du siège.

Les opérations militaires

Aucune opération d'envergure n'est tentée, d'un côté comme de l'autre, pendant toute la durée du siège. Dans un premier temps, comme à Lorient, les Allemands achèvent de donner à la poche son contour définitif et en organisèrent la défense.

Puis les contours de la poche devinrent le théâtre d'une véritable guérilla, avec sabotages et embuscades, organisés par les Alliés ou par les Allemands.

Après la destruction du Pont de La-Roche-Bernard, le 15 août 1944, les Allemands sont solidement établis de part et d'autre de la Loire, et interdisent aux alliés l'usage du port libéré de Nantes, comme du port de Saint-Nazaire.

Sur le front de la Vilaine, qui est défendu par des FFI du Morbihan, les Allemands se bornent à des actions locales, d'abord pour protéger la poche pendant qu'ils s'y organisent, puis pour sonder les défenses alliées ou simplement tenir leurs hommes en haleine.

Au début, la faiblesse des effectifs qui leur sont opposés leur permet de passer la Vilaine comme ils le veulent. Ensuite cela devient plus hasardeux pour eux.

Toutefois, l'armement dont disposent les FFI est très insuffisant et ils n'ont pas d'artillerie. Par contre les Allemands disposent de deux batteries hippomobiles qui se déplacent de Pénestin à La Roche-Bernard et de La Roche-Bernard à Tréhillac et qui causent beaucoup de dégâts.

De plus ils disposent de canons sur rails de 240 mm, à l'origine disposés dans deux batteries au Nord et au Sud de la Loire dans le cadre du Mur de l'Atlantique. Ce sont des canons français récupérés en 1940. L'un tirera pendant toute la durée de la Poche sur les lignes US et françaises. Il était abrité dans un tunnel ferroviaire à Pontchâteau entre deux tirs, et sa position de tir était à Savenay.

La 2ème quinzaine d'août est marquée par une série d'incursions en territoire libéré. Des combats ont lieu les 15 et 16 août dans les marais de Rieux.

Le 23 un groupe franchit la Vilaine prés de l'estuaire et prend position sur le plateau de Penlan en Billiers. Après un vif engagement où la compagnie Lhermier a deux tués, il est rejeté à la mer.

Le 27 août, le lieutenant-colonel « Morice » nomme le Commandant « Caro » chef du secteur Vilaine de Redon à l'embouchure, avec mission d'empêcher ces incursions ennemies.

Le 29, les Allemands franchissent à nouveau la Vilaine pour venir au bourg de Rieux pour faire sauter le clocher. Ils finissent par être repoussés, mais la section qui les poursuit dans leur repli, perd un homme sous le feu des mortiers allemands.

Le lendemain au même endroit, une nouvelle patrouille allemande se heurte au feu des fusils mitrailleurs et doit se retirer en laissant un blessé et en abandonnant une mitrailleuse légère et des munitions.

Une intéressante anecdote, la reddition d'une unité Osttruppen, narrée par *Militaria Magazine :*

«Des contacts s'établissent rapidement entre la résistance et le Major Potiereyka, commandant d'une unité de volontaires de l'Est stationnée autour de Saint-Père-en-Retz. Cet officier très favorable à l'idée de reddition va oeuvrer dans ce sens. Le capitaine Payen de La Montagne (6ème bataillon FFI de Loire-Inférieure) lui fait indiquer un itinéraire favorable. Le 3 septembre, deux premiers groupes de Osttruppen se rendent. Le lendemain, une dizaine d'autres soldats sont capturés par la résistance de Bouaye qui signale l'arrivée d'une colonne importante. La rencontre avec les FFI s'effectue au Brandais, en présence d'un déserteur russe chargé de rassurer ses compatriotes. Provisoirement autorisés à garder leurs armes, les 138 volontaires de l'Est gagnent La Montagne où le Major Potiereyka signe l'acte de reddition officiel. Parmi ces hommes, au moins une vingtaine appartiennent au Russ.-Btl. I./Mitte»



Reddition des hommes du major Potiereyka

http://poche.st.nazaire.pagesperso-orange.fr/photosdportraitsdeguerre.htm

Le 14 septembre à 17h45, 300 Allemands, soutenus par l'artillerie qui canonne Billiers et Musillac débarquent en deux points éloignés de 4 km, au Moustoir en Billiers et au Brouel en Arzal. Les assaillants s'avancent de 4 à 5 km vers Musillac que ses habitants ont précipitamment évacué, puis se retirent dans la nuit après avoir incendié deux fermes.

Le 4 septembre, un groupe de la compagnie «Scordia» franchit la Vilaine et attaque un poste allemand avec succès. Néanmoins, l'artillerie ennemie pilonne presque chaque nuit les positions des Français et maintient ceux-ci dans l'ensemble sur la défensive.

Cette opération leur a coûté au moins une quinzaine de tués, et les FFI ont perdu 13 hommes. Il semble que les Allemands aient voulu vérifier la défense française et faire des prisonniers.

A la suite de cette attaque, quatre bataillons de FFI

sont fournis au commandant «Caro». Ce renforcement rend les incursions ennemies plus dangereuses.

Le 21 octobre, dans le secteur de Rieux, un commando ennemi a réussi à franchir la Vilaine, mais doit la repasser une heure plus tard après un bref combat.

Une nouvelle tentative le 20 novembre aux Vieilles–Roches en Arzal se heurte à une compagnie du bataillon de Vannes qui coule deux péniches de débarquement et où une vingtaine d'allemands sont tués ou jetés à l'eau.

Dans la nuit du 21 au 22 novembre, le poste de garde situé au « Rohéllo » en Béganne est surpris par un groupe d'Allemands. Un FFI est tué et son corps emporté à Saint-Dolay quand les Allemands se retirent.

Ce petit succès encourage les Allemands à tenter dans la nuit du 28 au 29 décembre une nouvelle incursion, une dizaine de barques chargées de soldats tentent d'aborder prés de Billiers, mais elles sont repoussées après une lutte sévère.

A la mi-septembre 1944, dans la partie Nord de la poche, le 5ème bataillon de la Loire Inférieure, est obligé de contenir plusieurs attaques allemandes vers Blain et la forêt de Gavre et vers Saint-Etienne-de-Montluc.

A la même époque, au sud de la Loire, les Allemands s'établissent sur une ligne La Tanniais - St-Père-en-Retz – Croix – Le Clion-sur-Mer.

Du 31 décembre 1944 au 2 janvier 1945, les Allemands tentent une attaque contre le Temple de Bretagne (secteur centre) qui échoue.

Le 11 avril, une autre attaque en secteur américain vers Saint-Omer connaît le même sort.

De septembre 1944 à mai 1945, chaque jour sera l'objet d'attaques de part et d'autre dans un secteur ou dans un autre ou dans plusieurs.

La lecture du journal de marche de la 25ème D.I. nous renseigne bien sur la vie du Front de Saint-Nazaire.

Il faut s'imaginer ces hommes, pendant l'hiver 1944-1945 qui fut rude. Leur armement était des plus hétéroclite, sans uniformes, bien souvent sans rechange, des conditions d'hébergement difficiles, et le ravitaillement pas toujours assuré.

Extraits du Journal de Marche de la 25° D.I. :

Activité de patrouilles au Nord de la Loire du 19 au 23 décembre 1944 :

20 décembre :

Au Nord de la Loire, activité de patrouilles et d'artillerie. Dans le sous-secteur sud de la Loire, les Allemands déclenchent une attaque d'ensemble sur l'ensemble du front. Ils disposent de moyens, en particulier en artillerie, leur permettant une action de force capable d'enfoncer localement la ligne de défense que nous lui opposons. L'action débute par des tirs d'artillerie sur Vue, Chauvé, et la région de la Rigère où trois corvettes allemandes participent au combat. Ces bombardements sont suivis d'action d'infanterie. Dans la région de la Morissais et de la Michelais, cette action prend un caractère d'infiltration, alors qu'entre la Sicaudais et la Prauderie, l'action est une véritable attaque d'infanterie avec appui de feu chaque fois qu'une résistance se révèle… Nos pertes s'élèvent à 18 tués dont un officier, 17 grands blessés et 21 blessés légers. Les Allemands subirent de très fortes pertes, surtout devant la Roulais et Chauvé. Dans la nuit les Allemands resserrent le contact autour de Chauvé. Craignant une attaque au petit jour et un bombardement intensif du village, le commandement fait évacuer Chauvé où ne resteront que des postes de surveillance…

22 décembre :

Dans le sous-secteur de Bourgneuf, les Allemands déclenchent de nouveau au petit jour, un tir de mortier sur tous les emplacements d'armes automatiques autour de Chauvé. Ceux-ci sont littéralement écrasés, mais pour la plupart, n'étant pas occupés, nous n'avons aucune perte à déplorer. Deux pelotons du 8.Cuir appuyés par une automitrailleuse nettoient le village de Chauvé où les allemands ont réussi à s'infiltrer, tuant une dizaine d'Allemands et détruisant une mitrailleuse lourde. Le reste de la matinée est calme par suite du brouillard. En fin de matinée, les Allemands déclenchent une action de force entre Le Poirier et la cote 40 appuyée par un violent tir d'artillerie. Il réussit à s'infiltrer dans nos lignes, mais il subit de nombreuses pertes alors que de notre côté, nous n'avons que deux blessés. Sur le reste du front au Nord de la Loire, la journée a été calme.

22 décembre :

Dans les sous-secteurs sud, la matinée s'écoule sans que les Allemands ne fassent montre de dispositions offensives. A 10h30 puis à 11h30, nous déclenchons deux tirs d'artillerie, l'un sur le moulin de la cote 40, l'autre sur les Landes Fleuries. Les Allemands, surpris, s'enfuient de ces deux points et sont pris à partie dés qu'ils sont découverts, par une violente concentration de feux de nos mitrailleuses. L'artillerie adverse ne réagit pas.

Voici maintenant les comptes rendus des journées du 16 au 21 avril 1945 :

16 avril :

Vive activité d'artillerie au sud de la Loire et de patrouille au Nord. Au Nord de la Loire dans le sous-secteur de Saint-Etienne, plusieurs patrouilles tentent de s'infiltrer dans nos lignes. Elles sont toutes repoussées, notre action défensive étant appuyée par des tirs d'artillerie…

17 avril :

Vive activité de patrouilles et d'artillerie sur l'ensemble du front.

19 avril :

Faible activité de patrouilles sur l'ensemble du front. Dans le sous-secteur de Bourgneuf, deux fusiliers marins sont tués au cours d'une ronde…

20 avril :

Activité d'artillerie de part et d'autres. Dans le sous secteur de Plassé, deux compagnies du 6ème R.I. sont soumises à un violent bombardement de mortiers…

21 avril :

Vive activité d'artillerie sur l'ensemble du front. Au cours d'un bombardement ennemi, trois hommes de la 7ème compagnie du II/32° sont tués dans le sous secteur de Saint-Etienne…

Quelques jours avant la reddition, en mai 1945, les tirs d'artillerie et les patrouilles allemandes ne faiblissent pas. Le 1er mai, le journal mentionne une «vive activité d'artillerie de part et d'autre» et «faible activité de patrouilles au sud de la Loire». Le 2 mai : «assez vive activité d'artillerie dans le sous secteur de Saint-Etienne (Nord de la Loire) qui cause la mort d'un soldat et blesse un officier et un soldat». Le 3 mai : «activité d'artillerie et de patrouilles sur l'ensemble du front». Le 4 mai : «activité de patrouilles au sud de la Loire».

Le 5 mai soit deux jours avant la capitulation : toujours dans le sous secteur de Saint-Etienne, trois soldats qui sortent en avant des lignes vers l'intérieur de la poche sont immédiatement pris à parti par des mitrailleuses légères et des grenades. Un seul revient dans les lignes françaises légèrement blessé, les deux autres ne sont pas retrouvés… Enfin la veille de la reddition, le 6 mai, le journal mentionne simplement, « faible activité d'artillerie sur tout le front ».

Ces quelques exemples puisés au hasard du journal de marche de la 25ème D.I. illustrent l'activité parfois soutenue de ces « Fronts des oubliés », actions qui, comme nous venons de le voir, se sont poursuivies jusqu'au dernier jour.

La Reddition

C'est seulement le 7 mai que les Allemands et les Alliés ont pris un premier contact à Cordemais, suivi d'une seconde entrevue le 8 à 10h00.

Ces premières négociations du 8 mai au matin n'aboutiront pas et reprendront l'après-midi.

Alors que la capitulation du IIIème Reich a été signée la veille à Reims au quartier général d'Eisenhower, et que l'Europe entière fête la paix retrouvée, le chef d'état major du général Junck signe enfin à 17h00 la reddition de la forteresse qui ordonne le cessez le feu le 9 à 00h01, et le 11 mai se déroule à Bouvron une cérémonie analogue à celle de Caudan pour Lorient : Le général Junck, accompagné de l'amiral Mirow, commandant la Kriegsmarine de Saint-Nazaire, remet symboliquement son pistolet au général Kramer accompagné des généraux Chomel (commandant la 25ème D.I.) et Foster (commandant les éléments de la 66ème D.I. US présents devant Saint-Nazaire).



Reddition de la poche de St Nazaire

http://www.grand-blockhaus.com/lareddition.asp

4 - LES OUBLIES

Lorsqu'on parle ici du « Front des Oubliés », on peut dire que ces hommes ont été les oubliés des autorités militaires, tant en ce qui concerne l'armement, que l'habillement, l'hébergement, le ravitaillement et l'approvisionnement, mais aussi les oubliés de la presse et des historiens. Et pourtant, ils n'avaient pas démérité.

Ecoutons l'un d'entre eux, Roger Lenevette, ancien membre d'un maquis FTPF d'Ille et Vilaine et volontaire pour la 25ème D.I.

« Les marais de Fégréac prés de Redon sont une des pages de la Résistance de la région. J'y ai passé une bonne partie de l'hiver 1944-1945. L'objectif était d'empêcher les divisions allemandes de se retirer des Poches de Lorient et de Saint-Nazaire et d'aller rejoindre les forces allemandes. Cet objectif a commencé le 12 août, c'est à dire à partir du moment où les forces Alliées se sont dirigées vers le Centre de la France et où le Général américain Wood a confié cette tâche aux F.F.I.



Roger Lenevette en 1944

70.000 allemands étaient restés dans ces poches soit environ 35.000 dans chacune d'elles. Ces poches ont été encerclées par des groupes de Résistants des différentes régions de Bretagne aidés en cela par une Compagnie américaine. Nous les avons maintenus sur place jusqu'au 10 mai 1945 pour la poche de Lorient et jusqu'au 12 mai 1945 pour celle de Saint-Nazaire.

On peut d'ailleurs regretter que cette page de la Résistance semble particulièrement ignorée en France. Pour ma part, j'ai passé une bonne partie de l'hiver 1944-1945 dans les marais de Fégréac avec René C. en compagnie de bon nombre de camarades anciens résistants ainsi que d'autres nous ayant rejoints à la Libération. Nous n'avions pour vêtements que ceux que nous avions emmenés en quittant nos foyers.

Certains avaient du rechange, d'autres n'en avaient pas. La nourriture n'était pas toujours assurée et nous avons connu des jours « sans » également. On peut dire que ces poches allemandes ont été gardées par une armée de jeunes en haillons, crevant de faim et de froid derrière des talus ou dans des marais, mais

avec un moral d'acier qui a permis de tenir jusqu'au bout dans un hiver glacial et sans statut militaire, ce qui veut dire que si nous étions pris par les Allemands, nous risquions d'être traités comme terroristes, et donc d'être torturés ou fusillés aussitôt.

Cet hiver là, nous l'avons passé dans des marais, en état d'alerte permanent, accroupis derrière des talus, prêts à réagir au moindre bruit, et pourtant attentifs à ne pas commettre d'erreurs, ce qui n'était pas le plus facile parce que les Allemands pouvaient nous arriver de partout. Cela pouvait également être des nôtres partis en incursion chez les Allemands. Cet hiver là, il a fait froid, et nous l'avons vécu dans le brouillard et l'humidité des marais. Notre seul abri était une grande toile de tente, où nous avions un lit de camp. Tous n'en ont pas eu autant.

Il semble que quelques hommes ont reçu des uniformes anglais. Personnellement je dois dire que je n'en ai vu aucun dans le secteur où j'ai été affecté, ni les quelques fois, où avec René C., je suis allé à Redon.

On y avait formé des «Corps Francs ». René s'y étant porté volontaire, je l'y avais donc suivi. «Noblesse oblige». Il n'avait pas voulu me laisser seul à Combourg, je considérais de mon devoir de lui renvoyer la vapeur. L'objectif : traverser la rivière sur des barques pour aller harceler les forces ennemies de l'autre côté.

Il était important de savoir nager, et de ne pas craindre l'eau froide. Pour cela, mes baignades dans le Couesnon m'avaient bien préparé, et plonger ou nager en eau froide ne me faisait pas peur. En hiver ce n'était pas évident, le retour se faisait parfois sous le feu des Allemands et il valait mieux avoir du rechange en cas de besoin, ce dont heureusement maman m'avait pourvu. J'ai même dû un jour, donner un de mes pantalons à un camarade (René D. de Brinbien en Chauvigné) qui avait déchiré le sien en passant par-dessus des barbelés et qui n'avait pas de rechange. Il était beaucoup plus grand que moi et le pantalon lui arrivait à mi-mollet, ce qui n'était pas l'idéal pour passer l'hiver dans le froid.

De temps en temps, nous avions la visite du Capitaine S., de François R. ou de LOULOU. S. était un ancien capitaine des Républicains espagnols qui s'était battu contre Franco et s'était réfugié en France ensuite.

C'est à la caserne St Joseph de Redon que j'ai signé mon engagement le deux octobre 1944 pour la durée de la guerre ou trois ans dans l'armée, mais je n'ai quitté les marais de Fégréac qu'en mars 1945, environ un mois et demi avant la reddition des Allemands dans la Poche de Saint-Nazaire que nous gardions »

Pour conclure, citons quelques vers rédigés par l'un d'entre eux, Emile Lainé, en octobre 1944 :

« *La plupart n'opposaient aux Allemands en armes*

Qu'un vrai coeur de Français ou s'étouffaient leurs larmes.

Ils étaient venus là d'une belle insouciance

Plus pleins de courage que riches d'expérience »

En sacrifiant ainsi une année, ou presque, de leur jeunesse, ces gamins en haillons ont fait plus que de «garder» les poches. En permettant, dès août 1944, à Patton de faire demi-tour pour se ruer vers l'Est, ils ont aidé à hâter la fin de la guerre.

Il nous semble utile que, enfin, cela soit reconnu.

Sources

Témoignages de Roger Lenevette, de Maurice Uzel, de Jeannine Cheval et de Charles Carnac, ces trois derniers ayant été communiqués à l'auteur par Roger Lenevette.

Guide des maquis et hauts lieux de la Résistance en Bretagne, Gérard Le Marec, Presses de la Cité, 1987

Libération de la Bretagne, Marcel Baudot, Hachette, 1973

Le Morbihan en Guerre, Roger Leroux, Ero, Editions régionales de l'Ouest, Mayenne, 2000

Archives du quotidien «Ouest-France »

SHAT 10, P.449, Poche de Lorient et 372, Poche de Saint-Nazaire.

Journal de marche de la 25éme D.I.

L'incroyable histoire de la Poche de Saint-Nazaire, Luc Braeuer, conservateur du «Grand Blockhaus », le Musée de la Poche de Saint-Nazaire, http://www.grand-blockhaus.com

Guerre 1939-1945. Les grandes unités françaises : historiques succincts. Tome 6, La participation des forces françaises de l'intérieur aux opérations des fronts de l'Atlantique et des Alpes et à la réorganisation de l'armée (1944-1945), sous la direction de Roger Michalon, SHAT/Imprimerie nationale, 1980.

Christophe GREGOIRE, *Le Solbuch d'un volontaire de l'Armée Russe de Libération*, Militaria-Magazine n° 245, décembre 2005

Remerciements

Mes remerciements à feu Roger LENEVETTE, qui y était et sans qui cet article n'aurait pas vu le jour, à Alain ADAM, webmestre du site ATF40 http://www.atf40.fr/ et à Christophe GREGOIRE alias Judex sur certains forums historiques.

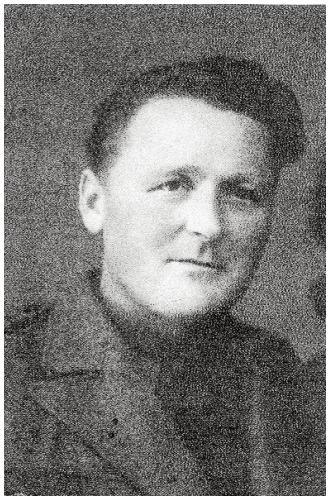


Amédée Martin alias Yvon Kerneis alias Jean-Marie Creach

Par Yvon Martin

Ce récit historique est un acte de piété filiale, Yvon Martin étant le fils d'Amédée. Nous le remercions d'avoir accepté de nous ouvrir ses archives, fruits de plusieurs années de recherches.

Daniel Laurent



Trois noms...

Une vie... plurielle...

Un seul homme... singulier, l'histoire d'un capitaine F.T.P né au début du siècle dernier, le 29 mars 1912 à Pludual (Côte du Nord). Amédée Martin fait partie de ces hommes qui ont contribué activement à forger notre histoire citoyenne et républicaine.

Refusant pour lui-même et les autres tout asservissement, il a porté haut et fort toute sa vie le combat pour le respect de la dignité et de l'émancipation individuelle et collective.

Au-delà des mots, ces valeurs sont porteuses d'actions concrètes qui, en temps de crise ou de situation exceptionnelle, peuvent prendre des formes hors du commun.

C'est en cela que le parcours d'Amédée Martin a valeur d'exemple.

C'est pour défendre et préserver ces valeurs de toute atteinte qu'a chaque étape, il s'est positionné comme acteur en résistance.

Déjà en 1936 comme beaucoup de ses camarades, Amédée participe largement là où il travaillait au mouvement général pour plus de justice et de progrès social.

Etait-ce parmi ses premiers engagements ? Sans doute les plus significatifs et formateurs.

Mais viennent les années noires où les tenants des slogans « *plutôt Hitler que le Front Populaire* » allaient (momentanément) l'emporter.

Amédée Martin est alors matelot gabier [1] à bord du torpilleur « Bourrasque » d'août 1939 à fin janvier 1940.

A cette date, il est affecté à l'Ecole maritime à Paris et ce jusqu'à l'exode. Il est ensuite fait prisonnier et incarcéré à la caserne Achard à Bordeaux, il s'agit là d'une première forme de résistance, Amédée, réussit à s'évader pour rejoindre Toulon, où il sera démobilisé le 1er juin 1940. Toute évasion supposait bien évidemment des circonstances appropriées mais aussi et surtout une farouche volonté de se libérer du joug de l'oppresseur. Dès lors Amédée manifestera cette volonté jusqu'à la libération.

De retour dans sa région en Bretagne fin 1940, Amédée est à nouveau et immédiatement confronté aux dures réalités de la guerre et de l'occupant nazi. Un bombardier britannique est abattu à LANVOLLON et, du 25 Décembre 1940 au 2 Janvier 1941, l'aviateur ainsi que 4 membres de l'équipage seront cachés au lieu-dit KEREVEN à PLEHEDEL, ainsi que chez des amis. Avec l'aide de M. LEGEAY, directeur de l'école privée du ROSCOAT à PLEHEDEL, ils les font rejoindre l'Angleterre par NANTES via le réseau EVIN. Amédée est alors rentré de fait dans la résistance clandestine avec laquelle il prendra effectif en janvier 1941.

Sous les pseudos d'YVON DE KERNEIS et de JEAN-MARIE CREACH, successivement ou alternativement, il engage une activité reconnue par tous ses compagnons qui ne manqueront pas d'apporter témoignages lorsque nécessaire.

Dès cette époque (41-42) il participe aux sabotages de pancartes ennemies et pancartes indicatrices sur les routes de LANVOLLON. Dans le même temps, il assure la propagande et le recrutement dans ce secteur.

En 1942 on lui demande de rejoindre la région MALOUINE, ou il est nommé, avec LOUIS PETRI (alias commandant TANGUY), recruteur FTP pour la formation de maquis et de groupes à domicile.

Ce seront environ 500 hommes qu'il aura ainsi mobilisés au moment du débarquement, pour faciliter l'avancée américaine, vers Avranches, Pontorson, Antrain, St Malo, Dinard.



Est-il besoin de démontrer, comme toute l'histoire de cette période en témoigne, qu'une telle activité de résistance est jalonnée au quotidien de risques librement et courageusement assumés par les hommes et les femmes qui engagèrent ce combat.

Ainsi le parcours d'Amédée n'échappera pas aux dangers et périls qui ressortaient de sa mission.

En juin 1943 sur dénonciation d'un membre de la milice, il est arrêté et interrogé par la Gestapo. Après 5h 1/2 d'interrogatoires dont on peut imaginer les conditions, il est relâché faute de preuves, étant resté dans un mutisme total.

En septembre 1943 au cours d'une rafle, il est arrêté

à DINARD, puis embarqué dans un train ; il réussit à s'évader à contre-voie et reprend aussitôt son activité de recruteur FTP.

Arrêté à nouveau 2 mois après en novembre 43 à St Malo pour avoir porté des tracts, il est incarcéré à la caserne de la Concorde pour être dirigé vers la déportation, à l'Est.

Là encore il réussit à s'évader en escaladant les murs d'enceintes et ce à la veille de son transfert.

Peut-on imaginer quelle force intérieure, quelle abnégation il faut avoir pour que cette soif de liberté ne soit pas seulement le fruit du hasard ?

Amédée Martin reprend à nouveau ses activités et il est à l'origine des formations de Maquis à Dingé, Combourg, la Chapelle, Broualan, ainsi que des groupes à domicile à Dinard, St Malo, St Lunaire, St Briac, Paramé, Cancale, etc.

Début 1944 il est nommé commissaire aux opérations militaires dans la zone nord Ille-et- Vilaine par les commandants Colas, Bertrand et Reul. Il participe dès cette date activement avec ses groupes de maquisards à diverses attaques de convois allemands et autres.

En août 44 avec les alliés, comme Capitaine de compagnie des F.F.I, il contribue au « nettoyage » de cette même zone.

Les 2 et 3 août toujours en compagnie des troupes alliées il participe à la capture de plus de 200 prisonniers.

Peu de temps avant la libération de son secteur qui interviendra le 8 août 44 lors de la libération de St Malo, La Cité d'Aleth, Cezembre, toujours en tant que capitaine de compagnie, dans un combat corps à corps il supprime 8 soldats allemands et en arrête 4 lui-même.

Son secteur libéré, le capitaine Amédée Martin continue à servir au 3ème bataillon où il prend position sur le front de Redon jusqu'à fin novembre 44. Là, il est cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite.

Le 30 novembre 44 Amédée Martin rentre définitivement dans ses foyers.[2]


NOM MARTIN N° Matricule 106 289
Prénoms Amédée Grade Capitaine
Né le 29 Mai 1912 à Pludual (C.du N.)
Domicile Combourg (I.et V.)
SIGNALEMENT : Taille 1m 67
Cheveux Blonds Yeux Bleus
Délivrée le 17 Novembre 1944
LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR :

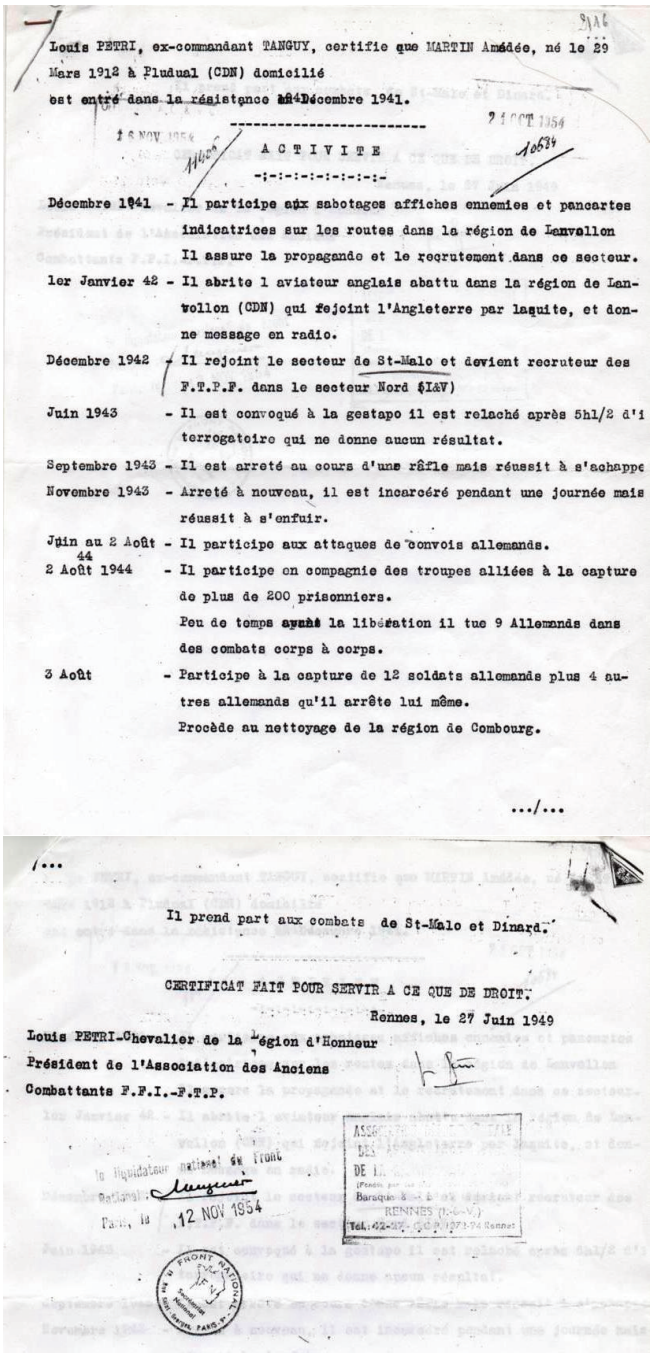
Ce bref rappel de 4 années d'engagement et de combat pour la liberté ne peut rendre dans son intensité au quotidien ce qu'a vécu, ce qu'a fait Amédée Martin, comme tous ces hommes qui ont refusé la fatalité.

« Officier courageux, recherché très activement par la Gestapo et la Milice, Amédée Martin a toujours fait preuve de dévouement et de patriotisme ».

Aussi simples soient-ils, ces quelques mots écrits par Lucien Pluchart, commandant F.F.I, chevalier de la Légion d'Honneur, expriment avec force ce qu'a été durant toute cette période la contribution d'Amédée Martin.

A ce titre et par décret du 31 mars 47, Amédée Martin fut médaillé CROIX DE GUERRE AVEC PALME, MEDAILLE DE LA RESISTANCE, MEDAILLE COMMEMORATIVE.

Mais alias Yvon Kerneis et Jean-Marie Creach redevenu pour tous Monsieur Amédée Martin en avait-il fini pour autant après la libération avec les forces rétrogrades et collaborationnistes restées dans l'administration ?


Louis PETRI, ex-commandant TANGUY, certifie que MARTIN Amédée, né le 29 Mars 1912 à Pludual (CDN) domicilié est entré dans la résistance en Décembre 1941.

ACTIVITE

Décembre 1941 - Il participe aux sabotages affiches ennemies et pancartes indicatrices sur les routes dans la région de Lanvallon. Il assure la propagande et le recrutement dans ce secteur.
1er Janvier 42 - Il abrite 1 aviateur anglais abattu dans la région de Lanvollon (CDN) qui rejoint l'Angleterre par laquite, et donne message en radio.
Décembre 1942 - Il rejoint le secteur de St-Malo et devient recruteur des F.T.P.F. dans le secteur Nord (I&V)
Juin 1943 - Il est convoqué à la gestapo il est relaché après 5h1/2 d'interrogatoire qui ne donne aucun résultat.
Septembre 1943 - Il est arreté au cours d'une rafle mais réussit à s'echappe
Novembre 1943 - Arreté à nouveau, il est incarcéré pendant une journée mais réussit à s'enfuir.
Juin au 2 Août 44 - Il participe aux attaques de convois allemands.
2 Août 1944 - Il participe en compagnie des troupes alliées à la capture de plus de 200 prisonniers.
Peu de temps avant la libération il tue 9 Allemands dans des combats corps à corps.
3 Août - Participe à la capture de 12 soldats allemands plus 4 autres allemands qu'il arrête lui même.
Procède au nettoyage de la région de Combourg.

.../...

.../...

Il prend part aux combats de St-Malo et Dinard.

CERTIFICAT FAIT POUR SERVIR A CE QUE DE DROIT.

Rennes, le 27 Juin 1949

Louis PETRI-Chevalier de la Légion d'Honneur
Président de l'Association des Anciens
Combattants F.F.I.-F.T.P.

Par deux fois Amédée Martin fut cité à comparaître : une première fois en avril 46 pour vol d'argent liquide en août 44 auprès de personnes pratiquant le marché noir, argent qui servit au ravitaillement et à l'habille-

ment de la troupe.

Les circonstances de ces faits ainsi que le code de justice militaire permirent à Amédée Martin de bénéficier d'un non-lieu.

Une deuxième fois en février 48, il fut appréhendé à son domicile d'alors à Créteil pour l'exécution d'un trafiquant, collaborateur économique et dénonciateur de patriotes notoires (7 maquisards dénoncés et jamais revenus).

Il faudra alors la mobilisation et les témoignages de nombreux de ses camarades de lutte, allant jusqu'à un rassemblement avec la présence de personnalités telles que messieurs Charles Tillon[3] et Emmanuel d'Astier de la Vigerie[4], pour que lui soit appliquée la loi d'amnistie du 16 août 47 et qu'il soit libéré ainsi que ses deux compagnons.

Mais qui pouvait à l'époque et encore aujourd'hui juger ces faits sans tenir compte que d'un côté de la balance de la justice il y avait des hommes et des femmes qui, au péril de leur vie, ont lutté contre la barbarie nazie et de l'autre côté des individus dont la seule vision de la justice fut d'envoyer à une mort certaine et atroce des dizaines de leurs compatriotes.

AMEDEE MARTIN AVAIT DEPUIS LONGTEMPS CHOISIT SON COTE DE LA BALANCE.

Et jusqu'à son décès en 1974 il ne fut pas, comme le titrait un grand journal de l'ouest de la France, « un meurtrier » mais un homme libre et épris de justice sociale, militant de la dignité humaine, pour le devoir et le travail de la mémoire.

Sources

Souvenirs d'Amédée Martin et de son épouse

Archives familiales

Archives judiciaires

Illustrations : Collection Yvon Martin

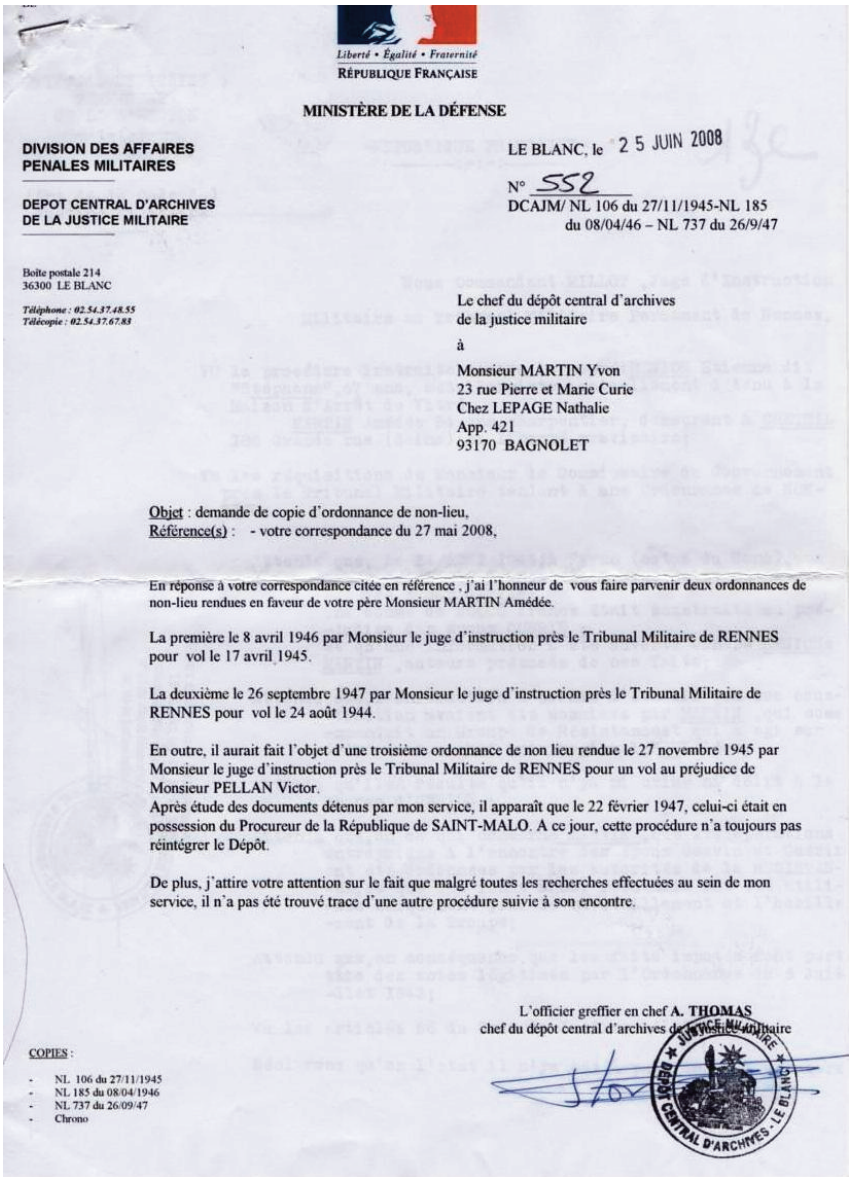
---

1 : Un gabier était un matelot de la gabie (la hune).Puis, par extension, un matelot spécifiquement affecté à travailler dans la mâture aux manœuvres et à l'entretien du gréement (mâts, vergues, voiles, manœuvres courantes et dormantes...).

2 : Sur ces activités de résistance, voir le certificat de Louis Pétri en illustration

3 : Fondateur des FTPF

4 : Fondateur de Libération-Sud avec Raymond Aubrac



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

DIVISION DES AFFAIRES PENALES MILITAIRES

DEPOT CENTRAL D'ARCHIVES DE LA JUSTICE MILITAIRE

Boîte postale 214
36300 LE BLANC

Téléphone : 02.54.37.48.55
Télécopie : 02.54.37.67.85

LE BLANC, le 25 JUIN 2008

N° 552
DCAJM/ NL 106 du 27/11/1945-NL 185 du 08/04/46 – NL 737 du 26/9/47

Le chef du dépôt central d'archives de la justice militaire

à

Monsieur MARTIN Yvon
23 rue Pierre et Marie Curie
Chez LEPAGE Nathalie
App. 421
93170 BAGNOLET

Objet : demande de copie d'ordonnance de non-lieu,
Référence(s) : - votre correspondance du 27 mai 2008,

En réponse à votre correspondance citée en référence , j'ai l'honneur de vous faire parvenir deux ordonnances de non-lieu rendues en faveur de votre père Monsieur MARTIN Amédée.

La première le 8 avril 1946 par Monsieur le juge d'instruction près le Tribunal Militaire de RENNES pour vol le 17 avril 1945.

La deuxième le 26 septembre 1947 par Monsieur le juge d'instruction près le Tribunal Militaire de RENNES pour vol le 24 août 1944.

En outre, il aurait fait l'objet d'une troisième ordonnance de non lieu rendue le 27 novembre 1945 par Monsieur le juge d'instruction près le Tribunal Militaire de RENNES pour un vol au préjudice de Monsieur PELLAN Victor.
Après étude des documents détenus par mon service, il apparaît que le 22 février 1947, celui-ci était en possession du Procureur de la République de SAINT-MALO. A ce jour, cette procédure n'a toujours pas réintégrer le Dépôt.

De plus, j'attire votre attention sur le fait que malgré toutes les recherches effectuées au sein de mon service, il n'a pas été trouvé trace d'une autre procédure suivie à son encontre.

L'officier greffier en chef A. THOMAS
chef du dépôt central d'archives de la justice militaire

COPIES :
- NL 106 du 27/11/1945
- NL 185 du 08/04/1946
- NL 737 du 26/09/47
- Chrono

L'unité bretonne de la SS : le Bezen Perrot

Par Krisztián Bene et Daniel Laurent

Le Parti National Breton voit le jour en 1931[1] et se caractérise par un séparatisme violent. Le mouvement, marginal, est séduit par les idées autoritaires. Le noyau dur des membres est donc ouvert à l'idéologie nazie, ce qui lui vaut d'être dissout par le gouvernement français dès le mois d'octobre 1939..Cette sympathie affichée permet aux membres de l'organisation clandestine d'entamer des négociations avec les Allemands quant à la création d'un État breton indépendant, collaborant avec l'Allemagne nazie[2] .

Le 3 juillet 1940, les chefs du mouvement créent le Conseil national breton qui destiné à devenir le gouvernement du futur État breton. Le manque de soutien allemand d'envergure et les sentiments hostiles de la population empêchent la réalisation de ce projet ambitieux, voire irréaliste[3]. .

Mais dans le même temps, les autorités allemandes offrent un certain appui aux forces indépendantistes bretonnes : ils financent la diffusion des émissions de radio et des journaux en langue bretonne (L'Heure bretonne, La Bretagne, Arvor, etc[4].. Ce soutien est motivé par le désir d'affaiblir l'influence française dans la région et ainsi de faciliter l'activité de répression.

La situation du mouvement est loin d'être idéale. Elle est même assez difficile, car la Résistance s'avère puissante en Bretagne. Une partie des membres du PNB a d'ailleurs rejoint ses rangs. Les éléments radicaux du parti qui choisissent la collaboration avec les Allemands subissent des attentats qui causent la mort de nombreux collaborateurs bretons[5]

Ces attaques s'expliquent aussi par la menace que les collaborateurs bretons font peser sur la Résistance. Ils créent donc des réseaux de renseignement (Bezen Kadoual, Bagadou Sturm, etc.) qui infiltrent les rangs de la Résistance et fournissent des informations aux Allemands. Cette aide permet à l'occupant de lancer des opérations sanglantes contre les maquis. En somme la réputation du PNB égale bien celle de la Milice française[6]



Lt de réserve Célestin Lainé, 1931.

"Bezen Perrot archives"

L'aile armée du parti, placée sous le commandement de Célestin Lainé et de Yann Goulet, est le Bagadou Sturm créé en 1941. Cette organisation devait être l'armée de libération de la Bretagne. Elle établit des dépôts d'armes clandestins et dispense une instruction militaire de base aux jeunes militants nationalistes. Le 15 décembre 1943, en vertu d'une convention signée avec les Allemands le 11 novembre, est fondé officiellement le Bezen Perrot[7], unité armée destinée à collaborer étroitement avec les autorités allemandes et placée sous les ordres de Célestin Lainé. La formation est instruite et armée par les Allemands qui la nomment *Bretonische Waffenverband der SS* et qui l'utilisent dans le cadre de la police allemande contre les maquis. L'unité regroupe le noyau dur des indépendantistes bretons[8] mais compte moins de cent hommes[9]



SS-Untersturmführer Célestin Lainé début 1945

"Bezen Perrot archives"

Les membres de cette formation groupusculaire portent l'uniforme de la SS à partir de mars. Leur siège se trouve dans la caserne du Colombier à Rennes. Ils y reçoivent l'instruction assurée par des cadres allemands et touchent leur armement issu des parachutages alliés[10]

L'unité est divisée en sections de vingt hommes distribuées entre les préfectures de police allemandes de Bretagne où elle participe aux combats contre les maquis, aux côtés de la Gestapo et de la Milice française. Les membres du Bezen Perrot prennent également part aux interrogatoires et donc à la torture des maquisards capturés[11]

Cette action fratricide se poursuit jusqu'en août 1944 quand les membres de l'unité quittent la France pour gagner l'Allemagne, dans les bagages des troupes allemandes[12]

Philippe Aziz, dans «*L'histoire secrète de la Gestapo en Bretagne*«, paru en 1975, écrira :

«Pendant toute la journée du 1er août, Célestin Lainé lance ses lieutenants Ange Péresse et Léon Jasson à la recherche des «gours» du Bezen afin que ceux-ci rejoignent la rue Lesage, centre de rassemblement. Il se rend à deux reprises rue Jules Ferry, au siège de la Gestapo, pour mettre au point avec Pulmer les modalités du repli et organiser les convois et les itinéraires. Le 1er août au soir, un premier contingent de trente membres du Bezen, mêlé à un groupe d'employés de la Gestapo, prend la route. Le 2 août, le reste de la troupe suit. Il y a, outre les autres gours du Bezen, l'imprimeur de «l'heure bretonne», Marcel Guieysse, sa femme et leur fille Denise, Mme Peresse et ses enfants; Roparz Hemon, fondateur de l'Institut celtique; Jos Youenou, beau-frère de François Debeauvais ; Françoise Rozec-Andouard, alias Meavenn»

Le 3 août 1944, le 8ème corps d'armée US entre à Rennes que la Wehrmacht avait évacué la veille. Les Bezen restés sur place (au moins certains de ses membres ou sympathisants comme Marcel Guiyesse, Roparz Hemon) se replient également vers l'est.

A l'étape de Paris, les «désertions» se multiplient :



Louis Feutren, Yann Guyomarc'h et Ange Luec en uniformes SS du Bezen Perrot Tübingen, début 1945

"Bezen Perrot archives"

certains (comme celui qu'on surnomme Tintin la Mitraille) rejoignent les FTP, d'autres les FFI (Le Bihan, entre autres) et quelques-uns uns enfilent discrètement des vêtements civils.

Durant sa fuite vers l'Allemagne, le Bezen Perrot se signale à Troyes par l'exécution sommaire de résistants sortis de leur geôle (Xavier Théophile, André Geoffroy, Chevillotte, dit Bleiz).

Les rescapés ont fini dans la région de Tubingen. Les derniers ont été incorporés dans quelques unités spéciales alors que quelques-uns uns choisirent de rejoindre les formations Waffen-SS actives comme la Division Charlemagne. Quand l'Allemagne s'est rendue, plusieurs, comme Lainé, sont parvenus à trouver refuge en Irlande. Certains sont restés en Allemagne, aidés par des civils allemands, alors que d'autres étaient arrêtés en Allemagne ou France.



Le Bezen Perrot à Tübingen en décembre 1944

"Bezen Perrot archives"

Sur l'ensemble des Bretonishe Waffenverband der SS «Bezzen Perrot», trois sont morts au combat, un a été exécuté par le maquis, un est mort durant un interrogatoire effectué par la résistance et un (qui avait «retourné sa veste») a été exécuté par les Allemands.



Auguste Le Deuff, premier tué du Bezen Perrot

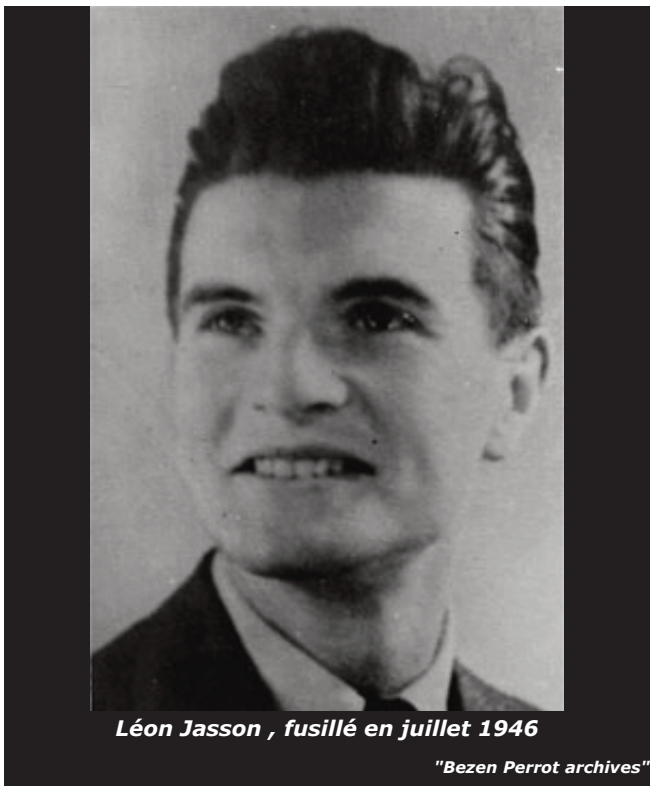
"Bezen Perrot archives"

Le cas Bezen Perrot et d'autres cas de collaboration furent traités par la Cour de Justice établie à Rennes en 1944. Ses pouvoirs furent transférés au Tribunal Permanent des Forces Armées à Paris le 1er février 1951 qui était chargé de revoir tous les cas. Parmi une douzaine de bretons exilés en Allemagne de 1946 à 1948, 5 furent condamnés à mort par contumace dont Yann Bourc'hiz. Une demi-douzaine, arrêtés en France, furent exécutés.



SS-Oberscharführer Louis Feutren

"Bezen Perrot archives"



Léon Jasson , fusillé en juillet 1946

"Bezen Perrot archives"

Liste non exhaustive des membres connus du Bezen Perrot :

1. SS-Untersturmführer Célestin Laine (Neven Hénaff) – Premier commandant de l'unité. Réfugié en Irlande. Condamné à mort par contumace. Décédé en 1983.
2. SS-Sturmscharführer Ael (Ange) Peresse alias Cocal – Adjutant. Condamné à mort par contumace. Naturalisé allemand après la guerre. Décédé à Munich en 1984.
3. SS-Untersturmführer Wild (Alsacien) – 2ème commandant de l'unité.
4. SS-Haupsturmführer Hans Grimm alias Lecomte (Alsacien) – Commandant nominal.
5. SS-Oberscharführer Erich Froeboese (Allemand) Quartier Maître
6. SS-Oberscharführer Maout
7. SS-Oberscharführer Alan Heussaf – Commandant la 2eme Compagnie. Condamné à mort par contumace. Réfugié en Irlande, décédé en 1999.
8. SS-Mann Marcel Bibe – Le plus jeune du Bezen Perrot, condamné à une peine de prison le jour ou Jasson fut condamné à mort.
9. SS-Oberscharführer Léon Jasson – commandant de la 1ère Compagnie, exécuté le 17 juillet 1945
10. SS-Muzikmeister Polig Guirec, étudiant en droit, il était le joueur de cornemuse du Bezen Perrot et jouait l'appel du matin.
11. SS-Mann Larnikol de Plovanaleg
12. SS-Mann Lezet de Saint-Malo
13. SS-Mann Jean Chanteau (alias Mabinog)
14. SS-Mann Yves Le Négaret, LVF de juin 43 à mai 1944, rejoint le Bezen Perrot le 6 juin 1944
15. SS-Mann Louis Feutren 'Le Maître'
16. SS-Mann Youenn Le Noac'h 'Ruzik'
17. SS-Mann Yann Bourc'hiz 'Guével'
18. SS-Mann René Guyomarc'h
19. SS-Mann Yan Guyomarc'h, frère du précédent.
20. SS-Mann Alphonse Le Boulc'h
21. SS-Mann Foix 'Eskob' ou 'Bishop'
22. SS-Mann Auguste Le Deuff (Le premier mort, tué par un résistant capturé qui avait réussi à cacher un pistolet dans son béret)
23. SS-Mann Yann Laizet (ou Le Nezet) 'Stern' (Mort en 44 lors d'un affrontement avec la Résistance)
24. SS-Mann Jean Larnicol 'Gonidec' (Mort avec Stern)
25. SS-Mann Yann Louarn 'Le Du' (Exécuté par la Résistance)
26. SS-Mann Job Hirgair 'Ivarc'h' (Mort en Allemagne au cours d'un bombardement)
27. SS-Mann Joseph Le Berre 'Kernel' (Mort à Paris mais au sein des FFI !)

Guy Vissault de Coëtlogon n'était pas membre du Bezen, mais d'un petit groupe d'informateurs recrutés directement par le SD de Rennes. Exécuté.

---

1 : Il est créé après l'explosion du Parti autonomiste breton, modéré, fondé en 1927 et dominé par des forces fédéralistes et pacifistes. Voir Hamon Kristian, *Le Bezen Perrot 1944. Les nationalistes bretons sous l'uniforme allemand*, Yoran Embanner, Fouesnant, 2004, page 27

2 : Delperrié De Bayac Jacques, *Histoire de la Milice 1918-1945*, op. cit., page 450.

3 : Hamon Kristian, *Le Bezen Perrot*, op. cit., page 35.

4 : Ibid., pp. 19-20

5 : Ibid., pp. 46-50.

6 : Delperrié De Bayac Jacques, *Histoire de la Milice 1918-1945*, op. cit., pp. 451-452

7 : Le nom vient du mot « Bezen », qui signifie formation ou légion en breton, et de Jean-Marie Perrot, un abbé breton, militant indépendantiste tué par la Résistance le 12 décembre 1943. Voir Ory Pascal, *Les collaborateurs 1940-1945*, op. cit., page 258.

8 : Ces sentiments radicaux s'expliquent partiellement par la jeunesse des volontaires dont l'âge moyen est de vingt-deux ans.

9 : Neulen Hans Werner, *An deutscher Seite. Internationale Freiwillige von Wehrmacht und Waffen-SS*, op. cit., page 115.

10 : Muelle Raymond, *Le Bataillon des Réprouvés*, op. cit., pp. 106-107.

11 : Ory Pascal, *Les collaborateurs 1940-1945*, op. cit., page 258.

12 : Hamon Kristian, *Le Bezen Perrot*, op. cit., pp. 151-152.

Il faut redonner le moral aux Français !

Par Marie-Thérèse Duranteau

Lorsque la France entre en guerre, le 3 septembre 1939, les Français sont confiants. Ils sont sûrs et certains que tout cela n'est que l'affaire de quelques semaines, voire de quelques mois :

— Allez ... Jusqu'à Noël !

On en est persuadé : tous les hommes mobilisés seront rentrés chez eux pour la fête de la Nativité. Malheureusement, il n'en est rien. On s'installe alors dans la « drôle de guerre. »

Au début de l'année 1940, conscient que le moral des Français est en baisse, on décide de leur apporter des nouvelles du front. Il faut que la population sache que nos hommes sont là, en attente, mais que tout va bien. Pour cela, il est demandé à un magazine féminin de réaliser un reportage sur les conditions de vie du soldat.

Mon père, cavalier de manège à l'École de Cavalerie de Saumur, est mobilisé à Bidestroff, une charmante commune de la Moselle, grande comme un mouchoir de poche. Un soir, à l'heure de la soupe, un gradé passe et demande s'il y a un gars qui, contre dix paquets de tabac, accepterait de poser pour un reportage photos. Mon père dit oui, et voilà que trois jours plus tard, un type arrive avec papier, crayon et appareil photo en bandoulière.

Photos en première ligne, photos dans la casemate avec les copains, et puis photos dans une famille du village, auprès d'une dame charmante et de ses deux enfants.



Le reportage, intitulé « IL ARRIVE » est bouclé en une journée. Il est censé montrer aux lecteurs que tout va bien sur le front et que contrairement aux rumeurs, les permissions ne sont pas supprimées.

Le magazine sort le 26 avril 1940.[1] Ma mère va le recevoir quelques semaines plus tard. Lorsqu'elle voit mon père avec une autre femme et ses enfants, elle pique une crise de colère en disant à ses beaux-parents :

— Je reconnais bien là votre fils ! Il ferait n'importe quoi pour un paquet de tabac !

1 : Il s'agit du numéro 165 de « Marie-Claire ». Sur la page de droite, en bas sur la dernière photo, on voit mon père montrant à la dame et à ses enfants une canne qu'il a sculptée et façonnée avec son couteau. Cette canne ne l'a jamais quitté, il l'a ramenée en 1945. Elle a traversé les années et se trouve aujourd'hui accrochée sur un mur dans la salle à manger de mon fils.





La batterie E.532 de Plounez

Par Jean Cotrez

INTRODUCTION :

C'est grâce à l'association G.E.R.F.A.U.T et la synthèse de son travail étalé sur plusieurs mois que l'Histomag'44 « spécial Bretagne » est heureux de vous présenter en détail la plus grosse batterie de toute la Bretagne Nord, à savoir celle implantée à Plounez (Côtes du Nord). Pour ce faire, l'association GERFAUT a contacté de nombreux bunkerarchéologues spécialistes du Mur de l'Atlantique, des passionnés d'armements notamment en artillerie lourde, recueilli des témoignages d'anciens, cherché aux archives départementales, lu et traduit des documents d'époque de manière a être le plus précis dans leurs propos et explications.

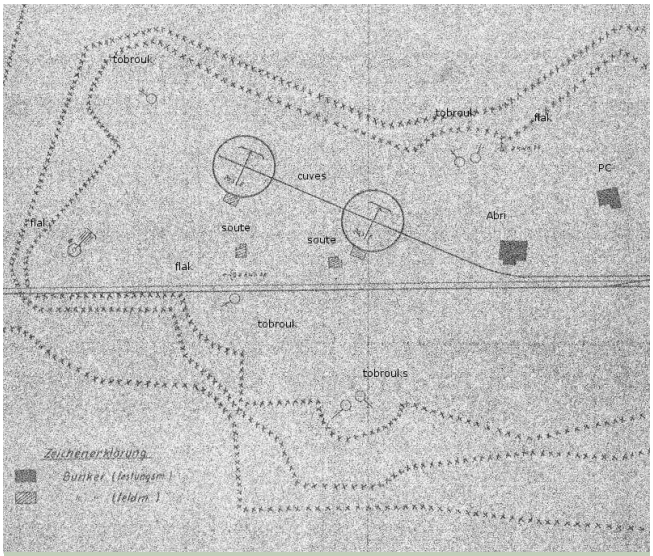
Au travers de ces lignes nous espérons que vous prendrez plaisir à découvrir ou à redécouvrir cette batterie d'artillerie côtière appelée par l'occupant EISENBAHN-BATTERIE 532 puis Heeres-Küsten Batterie 1272 et enfin 2/HKAR 1266.*

INSTALLATION DE LA BATTERIE :

C'est à la fin de l'année 1941, début 1942 qu'arrive la batterie lourde sur voie ferrée dans le petit village de Plounez, limitrophe de la Ville de Paimpol. Les Allemands vont prendre position au sud de la ville en arrière de la gare SNCF actuelle. Cette position (Stp Po27) est stratégique dans le choix de l'emplacement car elle permet de protéger toute la baie de Saint-Brieuc mais aussi les nombreuses îles du secteur. De plus, il est intéressant de noter que les Allemands font du port de Lézardrieux un lieu idéal pour le ravitaillement de leurs navires. Ils créeront d'ailleurs une HafenKäpitan (Capitainerie) qui sera lourdement protégée par la Flak de la Luftwaffe. L'arrivée de ces gros canons ne va pas aller sans poser de problèmes dans la mesure où le service du petit train des Côtes du Nord en sera très perturbé! Ainsi en accord avec la régie du petit train et les responsables régionaux de la Reichbahn (organisme des trains sous le III° Reich), de l'Organisation Todt et de la Werhmacht, des ramifications seront faites pour installer les pièces d'artillerie dans de larges cuves.

Ces voies ferrées annexes seront récupérées sur des lignes de faible importance comme à Plouëc du Trieux, et seront mises en place par de la main d'œuvre locale volontaire ou réquisitionnée! Dès le début de l'installation, le commandant de la batterie est l'Oberleutnant der Reserve SLEVOGT âgé de 25 ans en 1944. Il dispose pour servir ses 4 pièces d'artillerie de 3 officiers et de 198 sous-officiers et hommes de troupe dont quelques Hiwis (auxiliaires étrangers volontaires souvent d'origine soviétique, italiens….). Ces Hiwis n'ont pas vocation à combattre, mais servent de manœuvres, de conducteurs, de cuisiniers, de cordonniers etc…. toutes les tâches nécessaires à la vie courante du soldat allemand! Rapidement des réquisitions d'ameublement sont faites pour installer le Foyer du soldat et le Mess des officiers.

En cette année 1944, Plounez est encore en chantier malgré les nombreux bombardements et mitraillages



Plan allemand de la batterie E.532

de l'aviation alliée, et par des sabotages dans le matériel de construction. Le Feldkommandant von Tippelkirsch de Saint-Brieuc fait pression sur le préfet et les différentes mairies pour s'accaparer les bras manquants et récalcitrants sur les divers chantiers du Mur de l'Atlantique, malgré une rétribution correcte.

Sur le secteur de Paimpol c'est l'entreprise Siemens-Bau Union et l'entreprise française sous traitante «Grands Travaux de France» qui sont chargées des fortifications. Mais avant toutes constructions, ce sont les équipes de Werhgeologues (équipe topographique) de la Wehrmacht qui assurent les études de sols et sont responsables de l'implantation des ouvrages par rapport au matériel. Lorsque ce travail est effectué, l'Organisation Todt fait appel à des entreprises allemandes ou françaises, voire étrangères, pour la construction. Les soldats allemands peuvent participer à ces tâches mais dans les différentes mairies, il est fait appel à tous les hommes de 16 à 55 ans qui devront travailler plusieurs jours dans la semaine à tour de rôle pour accélérer les travaux. D'après un document de la préfecture de l'époque daté du 07 mai 1944, 100 hommes sont employés par les Allemands sur le chantier de la batterie de Plounez. Ainsi dans le secteur de Paimpol, chaque commune doit fournir des bras aux différents chantiers de l'Organisation Todt.

ARMEMENT DE LA BATTERIE :

La batterie comprend 4 canons de 20,3 cm SKC 34(E) sur voie ferrée, installés au centre de larges cuves bétonnées et équipés de tables tournantes permettant leur rotation et donc le tir sur 360°. Ces matériels sont appelés par l'occupant des Vögele-Drehscheibe de type A « Rückert ». Plusieurs armes sous blockhaus assurent la défense terrestre de la batterie. La défense anti-aérienne du site est assurée par 4 canons de 2 cm KwK 38, de 2 pièces de 2cm Flak 38 Vierling (quadruple), de 3 pièces de 2 cm Flak 38 simple, de 5 mitrailleuses légères, de 13 mitrailleuses lourdes et enfin de 4 projecteurs de diamètre 60cm.



Table Vögele-Drehscheibe

Les canons de 20.3 cm de la batterie possèdent les caractéristiques suivantes :

Dénomination allemande : 20,3 K (E)

Portée maximale : 36.400 m

Poids de l'obus : 122 Kg

Longueur de la bouche à feu : 12 mètres

Longévité du canon : 600 tirs

Constructeur : Krupp AG, Essen

Poids de la pièce en position de tir : 86 tonnes Pointage en site : 0° à +47°

Pointage de la pièce en direction : 360°

Vitesse initiale : 925 m / s

Cadence de tir : 1 coup / minute

FONCTIONNEMENT DE LA BATTERIE :

Chacune des pièces est alimentée en munitions par des petits chariots qui acheminent les obus depuis les soutes à munitions accolées aux cuves (type H134). Un gros dépôt central bétonné , servant d'entrepôt aux obus et gargousses, était quant à lui relié aux différentes soutes par une desserte ferroviaire. Les obus transportés par ces petits chariots étaient poussés jusqu'à la plateforme tournante où une grue installée à l'arrière des pièces, treuillait les munitions au niveau du chariot d'alimentation qui coulissait ensuite vers la culasse.

La batterie dispose d'un poste d'observation principal (Leitstand) situé sur la pointe de l'Arcouest au Wn Po 32. Pour faciliter le repérage des cibles et améliorer la coordination des tirs, 2 radars, un Seetakt Fu.MO 2 codé « Calais 49 » et un Mammut Gustav Fu.MO 51, sont installés à proximité du PDT. Deux postes d'observation secondaires équipés également de deux radars Seetakt Fu.MO 2 dont un au Wn Po 24 de la pointe de Bilfot à Plouézec et au Wn Po 48 de Creach Maout à Pleubian participent à la direction du tir. Tous ces radars sont tenus par une unité spécialisée de la Kriegsmarine : la 1ère Kompanie de la 3° FUNKMESS-ABTEILUNG.

Il est à noter que cette batterie n'était qu'un palliatif car les Allemands avaient en projet d'installer une batterie lourde de 38 cm SKC / 34 permettant ainsi de croiser ses feux avec la Marine Küsten-Batterie «Mirus» de Guernesey.

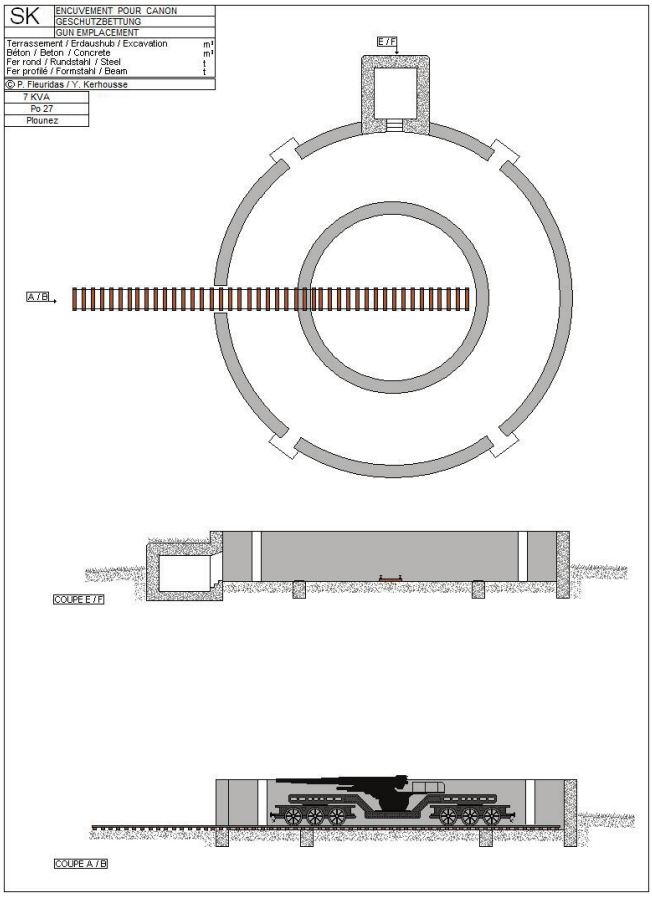
DESCRIPTION DES BLOCKHAUS DE LA BATTERIE :

Grande soute à munitions type SK :

Cet abri à munitions est de loin le plus important du point d'appui de la batterie. Il est composé de quatre soutes internes protégées par de larges murs épais de deux mètres. Ce bunker est la soute principale de l'ensemble de la batterie (4 autres plus petites sont attenantes à chaque encuvement). On y accède par un long couloir. Au plafond de chaque soute, un système sur rails permet de déplacer les gargousses et les obus à l'aide de palans. Ensuite les obus sont déposés dans de petits wagonnets poussés par des soldats, les emmenant dans les soutes attenantes des cuves des canons.

Les encuvements :

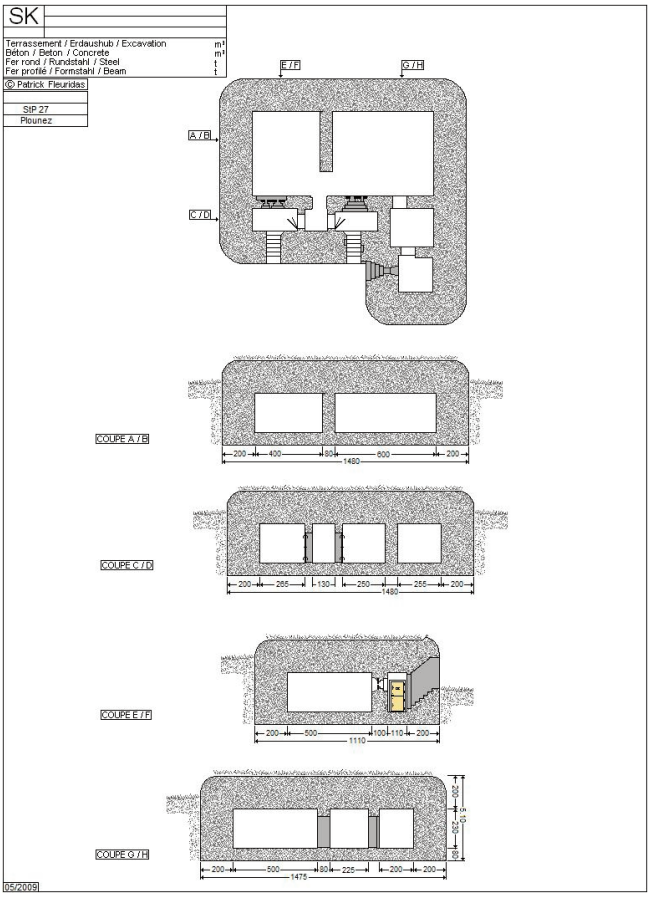
Les canons de 20,3 cm sont dans des encuvements de 40 mètres de diamètre avec des parapets hauts de 3 mètres pour 80 cm d'épaisseur. Sur ces parapets étaient accrochés de larges filets de camouflage permettant ainsi de dissimuler les pièces aux reconnaissances aériennes alliées. Au centre de l'encuvement se trouve une voie ferrée de 160 cm de large accueillant la table tournante Vögele. Son diamètre est de 20 mètres.



Le Poste de commandement :

Le PC de l'Oberleutnant Slevogt est quant à lui placé au milieu de la position, cela lui permet entre autres de pouvoir gérer plus facilement les différentes missions de la batterie. Cet énorme blockhaus de type SK ressemble à un R502. Les murs et le toit ont 2 mètres d'épaisseur. En tant que PC, il possède quatre sorties d'antennes radios blindées. A l'intérieur existait une

petite salle radio. Un créneau de défense intérieur prend l'entrée en enfilade. Il était complètement hermétique aux gaz de combat.



Les Maschinestand (abris usines) :

Pour faire correctement fonctionner les installations de la batterie dévoreuse d'énergie, les Allemands vont édifier deux blockhaus pouvant recevoir notamment des groupes électrogènes, qui ne servaient qu'en cas de coupure du système électrique local.

Les Abris et baraquements :

A proximité de chaque cuve, il y avait des abris servant notamment au stockage des munitions et au matériel tels que filets de camouflage. Ces abris bétonnés pouvaient servir à la protection de la troupe en cas d'attaques aériennes. Juste derrière, un des abris était un baraquement en bois de plus de 25m de long sur 10 de large et qui servait de mess ou de foyer du soldat.

La Guérite du poste de garde :

Pour assurer la garde de l'entrée de la batterie, les Allemands installèrent une guérite bétonnée. Elle permettait le contrôle d'accès au camp retranché. A noter que l'ensemble du point d'appui était entouré d'un vaste réseau de barbelés étagé sur trois rangs. Les espaces étaient largement truffés de mines anti-personnel et anti-char.

ACTIVITES DE LA BATTERIE :

Quelques tirs contre la flotte alliée :

Ainsi le 01 novembre 1943 à 20h00, les unités allemandes du secteur de défense de Morlaix (de Perros-Guirec à Plouescat) indiquent la détection de navires ennemis au niveau des Sept-Iles. Sur ordre du Seekommandant Bretagne, le Konteradmiral Kähler, la



Guérite « Paimpol »

batterie doit faire feu sur ces objectifs. Les premières salves sont tirées à partir de 21h03 et la batterie cesse ses tirs à 01h28. Pendant cette période, elle aura tiré 140 obus sur cette dizaine de bateaux anglais. Les résultats de ces tirs ne sont pas connus. Selon toute vraisemblance, il pourrait s'agir des navires anglais affectés à l'opération « Tunnel».

Dans la nuit du 25 au 26 avril 1944, la Force 26 appareille de Plymouth. Elle est composée du croiseur HMS Black Prince, des destroyers HMS Ashanti, HMS Aïda, HMS Athabascan, et HMS Huron. Plusieurs vedettes MGB et MTB dont certaines des FNFL sont aussi de ce convoi. Cette force se dirige droit vers le secteur de Plougrescant/Perros-Guirec. Dès l'approche de la côte à 17 milles, la Force 26 est engagée par la batterie de Plounez, renseignée par les stations radars de la côte. Le convoi allié ne semble pas avoir subi de dégâts. Le 18 juin 1944 enfin, dans un rapport journalier du LXXIV A.K, il est indiqué que des navires ennemis sont détectés à 25 kilomètres au Nord-Nord-Ouest de Paimpol. La batterie ouvre le feu et 12 coups sont tirés. Les résultats sont inconnus.



Vue aérienne de la batterie

***** : l'auteur de l'article s'est basé sur le travail minutieux de l'association GERFAUT, et s'est contenté d'en faire un condensé recentré sur la batterie. Pour en savoir plus sur cette association : http://gerfaut.e-monsite.com/

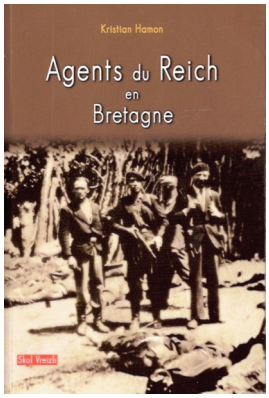
Coin lecteur

Par Philippe Massé

Une rubrique littéraire de fin d'année très riche, et nous laisserons la part belle à la Bretagne, terre d'histoire par excellence, région à forte identité culturelle, et sur lesquelles nombre d'auteurs ont tenté d'écrire. Les années de guerre ont marqué cette région, tous les Bretons n'étant pas forcément ancrés dans une logique gaulliste, hélas. Forte de cette identité culturelle, de nombreux auteurs se sont penchés sur cette soi-disant autonomie bretonne. La politique en Bretagne est quelque chose de fort, l'engagement syndical y est très important aussi mais hélas, depuis quelques années, quelques auteurs commencent à minimiser le rôle de certains leaders politiques de l'époque. Ces derniers comptent sur le fait que la dilution de l'histoire, notamment avec le départ des derniers témoins, pourra aider à redorer le blason de certains collaborateurs actifs, non au nom de la France mais au nom d'une Bretagne libre, un sujet toujours d'actualité dans certains milieux.

L'Occupation a peut-être pris en Bretagne une place particulière, ne serait-ce que par les vestiges qui jonchent nos places et certains de nos ports. Les bases sous-marines de Saint-Nazaire, Lorient et Brest sont là pour nous rappeler que les U-Boote ont fait vaciller la Grande-Bretagne au début de ce second conflit mondial. Pour rester fidèle au thème régionaliste, j'ai donc orienté mon choix sur deux livres écrits avec une grande rigueur historique sur trois sujets toujours sensibles en Bretagne : la bataille de l'Atlantique, la collaboration et la résistance.

Agents du Reich en Bretagne - Kristian Hamon- Editions Skol Wreizh. Prix 20€



Auteur de deux ouvrages très réussis : *les nationalistes bretons sous l'occupation,* et *le Bezen Perrot : 1944, des nationalistes bretons sous l'uniforme allemand*, Kristian Hamon nous présente son troisième ouvrage consacré aux agents du Reich en Bretagne... Comme dit en introduction, la Bretagne n'a pas été qu'une terre promise de la Résistance, même si en France, la milice a eu, hélas, quelques heures de gloire. La Bretagne a en plus cet engagement politique, non pas fidèle au Maréchal Petain mais rêvant d'une Bretagne indépendante. Or, dans ces années troubles, il faut bien peu de chose pour que l'on tombe dans les mains de cette collaboration. : les exemples sont nombreux, le nom de Zeller, lui, restera attaché à la mort du Lieutenant Marienne. Malgré cette faiblesse numérique, ces agents vont être de redoutables informateurs. Ils vont vendre leurs renseignements, ils vont torturer, ils vont rendre coup pour coup à la Résistance.

Mais à la Libération, il va falloir payer, et la note sera salée. La fuite vers l'Allemagne des membres du Bezen Perrot et de Maurice Zeller est un moment fort. Volontairement, je n'irai pas au fond de ce livre. Kristian Hamon nous livre un excellent ouvrage sur ce qui s'est passé en Bretagne. J'ajouterai qu'il contient un récit très complet (et à mon sens le plus détaillé) de la traque du Lieutenant Marienne par Maurice Zeller, ce qui est un autre moment fort de cet ouvrage.

Il faut aussi noter une grande richesse iconographique des communes et des cartes qui permettent de bien se situer dans les différents départements bretons.

Que dire de cet ouvrage ? un ouvrage qui traite le dossier sur le fond, documenté, et dont les sources proviennent à la fois des archives d'Ile et Vilaine et du récit des derniers témoins. Un ouvrage comme on aimerait en voir plus souvent.

Il va de soit que c'est à consommer, bien sûr, sans modération....

Le Mont Valérien - Résistance Répression et Mémoire - Editions Ministère de la défense sous la direction de Claire Cameron- 19€

Vous me direz : que vient faire cet ouvrage dans le hors-série Histomag 44 dédié à la Bretagne, alors que je l'ai évoqué dans un précédent numéro ?

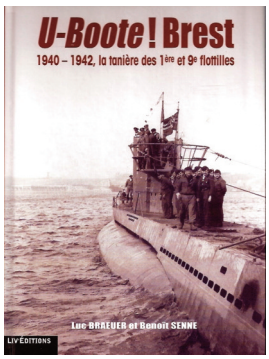
Entre la Bretagne, et hélas de nombreuses régions de l'hexagone, il ya des liens de sang qui se sont écrits avec le Mont Valérien. Pour notre région, je pense au groupe Elie dont les membres, pour la plupart originaires de Brest et de l'arsenal, vont être fusillés dans la clairière... C'est aussi rendre hommage au frère de la doyenne du forum «le Monde en Guerre «, Germaine, plus connue sous le pseudo de Titzef 29 qui faisait partie de ce groupe. C'est aussi pour dire qu'en Bretagne il n'y a pas eu que des collaborateurs, mais que les résistants ont, hélas, payé le prix fort comme dans beaucoup de régions. Le Mont Valérien c'est le symbole de la mémoire de cette résistance...

Ce livre contient des lettres de résistants qui vont être fusillés. Point n'est besoin d'être Guy Moquet, pour qui j'ai le plus profond respect pour symboliser la flamme de cette résistance… Toutes les lettres de ce livre, écrites la veille où ils vont être fusillés, ont une émotion poignante qui nous rappelle l'engagement de certains pour la liberté... Pour ceux qui étaient à Troteval en Juin 2010, ils ont pu mesurer l'émotion de ma voix en lisant celle de Robert Buzillet...

Ce livre raconte, aussi, l'histoire de ce lieu de mémoire créé par le Général de Gaulle...

U-Boote ! Brest 1940 -1942, la tanière des 1ère et 9ème flottilles - Luc Braeuer et Bénoît Senne - Liv Editions Prix 29€

Une autre nouvelle publication de grand intérêt, celle qui nous est présentée par Luc Braeuer, conservateur du musée de Quinéville et de Batz sur Mer, avec Benoit Senne, officier de la Marine Nationale que j'ai eu le plaisir de rencontrer dans les locaux du service historique de Brest dernièrement. Les auteurs nous ayant déjà livré le fruit de leur travail sur Saint Nazaire, et sur Lorient (deux tomes), c'est maintenant au tour de



Brest. Ce premier tome qui est un début d'analyse de la situation du port de Brest est particulièrement riche. Les ressources photographiques d'abord (98% de nouveauté), des cartes et des schémas d'une grande qualité, et une analyse historique d'une grande précision.

Certes le port de Brest est plus connu pour l'implantation des navires de ligne de la Kriegsmarine Scharnhorst, Gneisenau, et Prinz Eugen qui vont valoir à la ville de subir de nombreux bombardements. Il faut aussi considérer néanmoins Brest comme un port sous-marin de premier ordre, et ceci même si les grands as des U-Boote n'y ont que peu séjourné.

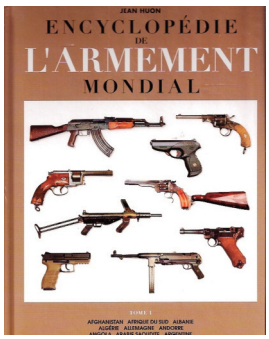
L'un des seuls reproches que l'on pourrait faire aux auteurs est de rester dans l'impatience de l'attente du nouveau volume, mais le travail de fonds effectué pour analyser et retracer l'histoire de chaque photo prend un temps énorme.

J'en profite pour lancer un appel du pied au Service historique de la Défense à Brest, car nous avons bien là un thème pour l'une des prochaines rencontres maritimes qu'il organise ponctuellement. En effet, les vestiges de la seconde guerre mondiale sont nombreux dans la ville, et les Brestois seraient très enclins à ce qu'on leur rappelle l'histoire de la base sous-marine et des U-boote qui ont séjourné en son sein.

Vous comprendrez bien, chers amis lecteurs, qu'il va falloir faire preuve de patience pour cette rencontre maritime et que le seul moyen de patienter est bien sûr de vous procurer cet indispensable livre, qui à mon sens, doit connaître le même succès que le livre dédié aux U-Boote de Jean Philippe Dalliès Labourdette paru il y a quelques années aux éditions Histoire et Collection.

Ce livre est, avec le livre de Kristian Hamon « Agents du Reich en Bretagne », l'une des deux meilleures publications de cette fin d'année 2011, et doivent trouver une place de choix sous les arbres de Noël ou dans les bacs d'étrennes 2012.

Encyclopédie de l'armement mondial - Tome 1- Editions Grancher Prix: 52 €*



« L'Encyclopédie de l'Armement Mondial » décrit avec toutes les précisions techniques utiles et un nombre impressionnant d'illustrations en couleurs, les armes légères (individuelles et collectives) utilisées dans le monde depuis 1860 jusqu'à aujourd'hui, et ce par les Forces armées ou les organismes de sécurité de 190 pays différents.

C'est lors des deux conflits importants du XIXe siècle (la guerre de Sécession en Amérique et les hostilités entre la France et la Prusse) que l'armement est entré dans sa phase moderne avec l'introduction du chargement par la culasse et l'utilisation de munitions manufacturées.

Après 1945, la plupart des pays utilisaient des armements en provenance pour les uns des deux bords de l'Atlantique, pour les autres du bloc soviétique et de ses alliés, tandis qu'éclataient çà et là des conflits localisés.

Les bouleversements géopolitiques des années 1990, le renversement de certaines alliances et la mondialisation ont révélé que de nouveaux pays devenaient présents dans le domaine de la production d'armement, tandis que de grandes nations sabordaient leurs moyens de production.

C'est pour répondre à la curiosité légitime de tous ceux qui s'intéressent au sujet qu'a été rédigée cette encyclopédie. Elle décrit, en 7 volumes, plus de 3 000 armes différentes sans compter leurs variantes et représente sans doute l'ouvrage le plus complet jamais réalisé en ce domaine.

Passionné par l'armement depuis son enfance, Jean Huon s'est attaché à étudier la technique des armes et son histoire. Ses travaux se sont concrétisés par la publication de plus de 1 500 articles sur les armes, les munitions et le matériel militaire dans les revues européennes et américaines les plus prestigieuses.

Il est également l'auteur de 70 ouvrages techniques publiés en Europe et en Amérique du Nord. Jean Huon est Expert en Armes et Munitions près de la Cour d'Appel de Versailles et la Cour de Cassation, il est aussi Assesseur de la Commission de Conciliation et d'Expertise Douanière.

Cette édition est une édition à tirage limité avec plus de 1 000 illustrations couleurs.

Panzers Marsch - Jean Mabire - Editions Grancher-23€ *

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, un général de 53 ans commande la 6ème armée blindée allemande.

Il ne porte ni particule ni monocle, n'est pas prussien mais souabe, et n'est sorti d'aucune école militaire : c'est sur le terrain qu'il a gagné tous ses grades et toutes ses décorations. Sepp Dietrich est alors SS Oberstgruppenführer, ce qui correspond à général d'armée dans la Wehrmacht. Il est titulaire de la croix de chevalier de la croix de fer à feuilles de chênes, glaives et brillants, dont il n'y a eu que 27 titulaires, vivants ou morts.

Ce grand spécialiste de la guerre des blindés avait auparavant servi, durant la Première Guerre mondiale, comme sous-officier dans la première unité de « Panzersturmwafgen », engagée en 1918 sur le front de France. Rentré vaincu en Bavière, il participe à l'aventure des Corps Francs. Dans les rangs du Freikorps « Oberland », il combattra en Haute-Silésie contre les Polonais.

Après la guerre, il exerce tous les métiers: policier, employé de bureau, douanier, garde du corps. Il participe au putsch national-socialiste de 1923, dont il partage l'idéologie mortifère, et rejoint à la fin des années 1920 l'Ordre noir SS qui se veut, au sein de la SA, une unité d'élite de « soldats politiques ». Quand Adolf Hitler est nommé chancelier du Reich par le maréchal Hindenburg, l'ancien adjudant Dietrich commande sa garde du corps: la Leibstandarte SS Adolf Hitler.

Régiment, puis brigade, puis division, puis corps d'ar-

mée, cette unité spéciale combat sur tous les fronts, en Pologne, Hollande, France, Grèce et Ukraine. Sepp Dietrich obtient qu'elle intègre dans ses rangs un régiment blindé pour constituer une Panzerdivision. L'ancien sous-officier de char d'assaut mène alors ses panzers au feu en Russie, en Normandie, dans les Ardennes et en Hongrie.

Considéré par ses pairs comme un «lansquenet « des temps modernes pour sa détermination au combat, d'où son surnom, il passera après 1945 dix années en prison. Il meurt en 1966.

Ma guerre à 16 ans de la Résistance à la CIA en passant par la RAF – Otto-Peter-John - Editions Jourdan- Prix 18.90€*



Quand, à 16 ans, il sabote des véhicules de l'occupant allemand, Otto Peter John est obligé de fuir de manière mouvementée à travers la France, la Suisse, l'Espagne et le Portugal avant de rejoindre l'Angleterre où il s'engage dans la Royal Air Force.

Là, il deviendra pilote et connaîtra la guerre aérienne aux commandes de son De Haviland « Mosquito ».

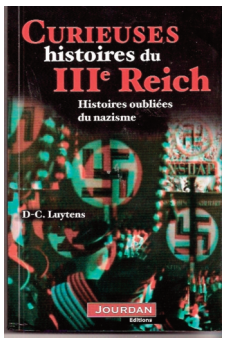
La paix revenue, il reste dans l'aviation et en 1948, il pilote pendant un an les avions du jeune État d'Israël qui lutte pour son indépendance.

Dans les années cinquante, devenu homme d'affaires, ses bureaux en Autriche et en Hongrie sont des couvertures idéales pour l'agent secret qu'il est devenu ... après avoir été recruté par la CIA. Ce poste l'amènera à être l'un des acteurs de la révolution hongroise de 1956 vivant, cette fois, la guerre du renseignement.

La vie d'Otto Peter John est un parcours hors du commun, un passionnant roman d'aventures!

Elle devait absolument être publiée.

Curieuses histoires du IIIe Reich. Histoires oubliées du nazisme - Daniel-Charles Luytens -Editions Jourdan*



Daniel-Charles Luytens, toujours à la recherche de dossiers inédits, oubliés ou méconnus. Il nous livre ici un nouveau tome d'histoires curieuses consacré pour une large part aux aspects cachés de la vie privée de celui qui, en tant que Führer, conduisit l'Allemagne à sa perte.

Grâce à l'exhumation de ces archives, le lecteur découvrira entre autres:

- L'histoire du premier amour du Führer
- La relation de Hitler avec la fille d'un Lord
- La suppression du supposé amant d'Eva Braun
- Le fils que certains lui prêtent avec Magda Goebels
- Que Leni Riefenstahl aurait dansé nue devant lui
- La vie de celui qui fut son espion juif
- Le véritable récit de sa rencontre avec Jesse Owens
- Ses surprenantes confidences dans lesquelles il explique pourquoi il a perdu la guerre
- Les questions que l'on s'est posées sur la réalité de sa mort dans son bunker
- Ce qu'il en est vraiment du trésor qui lui aurait appartenu
- Les déclarations du frère du Führer qui le qualifiait de «démon»
- la vie de son filleul missionnaire en Afrique
- Le retour des cendres de l'Aiglon
- le fils caché de Mussolini
- Les sosies de Staline
- Les troupes d'occupation qui adoraient le saucisson d'Arles
- Oscar, le chat insubmersible.

**(commentaires éditeurs)*





Résistance en pays nantais de Camille François

Présenté par Daniel Laurent

Fiche Technique

RESISTANCE EN PAYS NANTAIS

de Camille François

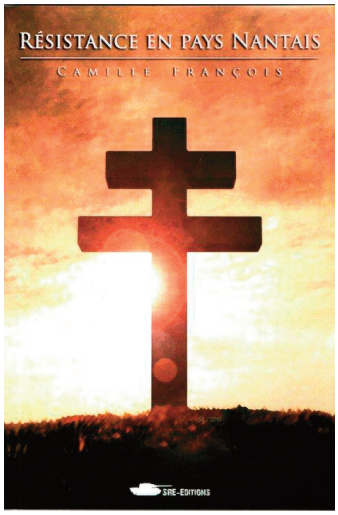
SRE-Editions

novembre 2010 (réédition)

16 x 23 cm

152 pages

24 €



Résistance en pays nantais, vous présente l'histoire du maquis Sud-Loire et de l'héroïque résistance de ses membres face à l'occupation allemande. Décrit avec une grande précision, grâce aux nombreux anciens maquisards ayant participé à l'élaboration du livre, l'auteur, Camille François, rend hommage au courage et aux sacrifices de ces hommes. Certains donnant leur vie pour notre liberté.

L'auteur, a reçu en récompense de son travail méticuleux, une médaille de bronze décernée par l'Académie française au titre de ses prix d'histoire en 1986.

Présentation de l'éditeur

L'auteure



Camille François est en fait un pseudonyme, l'auteure est Madame Marie-Thérèse Duranteau.

L'idée d'écrire ce livre lui est venue à partir d'une plaque de rue de la Chevrolière « Alfred le Maitre mort en déportation ».

« *J'ai voulu alors en savoir d'avantage en contactant d'anciens maquisards qui m'invitèrent à une journée souvenirs et me suggèrent l'écriture de leur incroyable histoire* ».

Résistance en pays nantais fut suivi de *Poche sud de Saint-Nazaire* (réédité, il ressortira en fin d'année), d *'Histoire du lac de Grand Lieu*, et d'un roman...

La réédition de Résistance en Pays Nantais après 26 ans est survenue suite à une rencontre avec un auteur belge Xavier Van-Deale, qui lui présente son éditeur, spécialisé en édition de livres de guerre. Camille François prend alors son courage à deux mains pour envoyer son livre (écrit à sa création sur papier) qui devra être réécrit pour l'occasion sur ordinateur.

Le livre

Le titre, *Résistance* (au singulier) rend mal compte du contenu car il y eut des résistances, des petites, des grandes, des modestes, des aventureuses.

Madame Duranteau nous donne une liste impressionnante de faits et d'acteurs qui vont du simple réfractaire au STO crapahutant le ventre vide dans les bois au maquisard armé jusqu'aux dents et ayant plusieurs soldats ennemis à son tableau de chasse.

Du quotidien, du simple qui change un peu des glorieux tableaux parfois brossés à grands coups de cocorico. L'évocation lancinante du manque de moyens, qu'il s'agisse de nourriture, d'abris mais aussi et surtout d'armes donne parfois au lecteur confortablement installé dans son fauteuil l'impression de lire une histoire de clochards.

Mais, du simple réfractaire au maquisard, il fallait « qu'ils en aient » pour l'avoir fait.



La base sous-marine de Lorient

Par Philippe Massé

On ne peut parler de la seconde guerre mondiale en Bretagne sans évoquer la bataille de l'Atlantique, et s'attarder sur les bases sous-marines, vestige d'une bataille qui va se dérouler du premier jour de la déclaration de guerre à la date de l'armistice. Des cinq plus grandes bases sous-marines ouvertes sur l'Atlantique, trois se trouvent sur le sol breton : Brest, Lorient et Saint-Nazaire, sans oublier le PC de l'Amiral Dönitz situé à Lorient jusqu'au lendemain du raid anglais à Saint-Nazaire. Cette partie de l'histoire est importante car les vestiges laissés sur les trois ports bretons sont encore bien visibles et la reconversion des bases a connu différentes orientations. Le contre-amiral Karl Dönitz déclare en septembre 1940 au BDU : *«La capitulation des Français est une chance extraordinaire pour nous. Nous voici enfin sortis du triangle mouillé de la Baltique qui nous avait tellement manqué lors du premier conflit mondial »*.

Des trois ports bretons, Lorient est le plus célèbre. Lorient le « port aux as ». Même si les autres ports bretons ont eu un rôle déterminant dans la bataille de l'Atlantique, Lorient y aura un rôle prépondérant et particulier. N'oublions pas que le talon d'Achille de la Grande Bretagne est sa dépendance en matière de ravitaillement. Cette dernière va être sur la défensive pendant les premières années du conflit, ce qui va lui coûter un important tonnage de navires et une perte élevée de ravitaillement, pertes qui firent douter Winston Churchill, à ce moment de la guerre, de la suite des évènements. N'oublions pas la témérité des commandants de U-boot, et notamment le choc psychologique qu'a généré l'attaque du *Korveten Kapitan Gunther Prien* et son U 47 dans la rade de Scapa-Flow.

Lorient, le port aux As

L'un des meilleurs historiens de ce port, Luc Braueur[1] , donne dans l'un des ouvrages qu'il consacre à Lorient [2] des chiffres éloquents. En effet, du 7 juillet 1940, date à laquelle arrive le premier sous-marin, au 9 septembre 1944, date à laquelle le dernier sous-marin quitte la base, ce port va voir passer 203 U-Boots et 2 sous-marins japonais. En 1943, 27 unités ont fait escale en même temps, et sur les 35 U-boots qui ont coulé plus de 95.000 tonnes, 33 ont fait escale à Lorient. Des 34 commandants ayant plus de 100.000 tonnes à leur actif, 32 sont venus à Lorient (Prien, Kertchmer, Schpeeke....). 80 d'entre-eux, passés par Lorient, ont d'ailleurs reçu la croix de chevalier... On pourrait continuer longtemps l'égrenage des statistiques tant ce port représente un passage obligé pour tous les sous-mariniers. Le choix de la zone de la presqu'île n'est pas anodin.

La Presqu'île de Keroman avant 1940

Une carte datant de 1855 levée par M. de la Roche Poncié, montre que la presqu'île n'est qu'une lande cernée de marais et de vasières et qu'un village de maisons y figure. Sa superficie ne dépasse pas 5 hectares (20 aujourd'hui). La presqu'ile de la Perrière, voisine contient un phare, un moulin, quelques maisons et une carrière.

1860 voit l'installation des Bains de mer Goubin près de la Perrière. Des cabines et une buvette s'y implantent, les Bains Bois se trouvent à l'entrée du port de pêche actuel. En 1872 débute l'assèchement de la lagune.

A la fin du XIXème siècle, le site accuse plusieurs activités :

- à Keroman, une huîtrière, le château de Keroman

- Vers Kermelo, une briqueterie

- à la Perrière, un grand café dénommé le Casino, un parc à huîtres et une poudrière

Le port de commerce de l'avant-port est inauguré en 1865.

La crise sardinière de 1900 secoue les ports de Bretagne. Si certains ne s'en remettent pas, le port de Lorient va connaître lui une expansion qui coïncide avec le début du chalutage à vapeur. C'est la naissance de la Compagnie Lorientaise de chalutage qui comptera 82 unités en 1931.

En 1900, la presqu'île de Keroman n'est encore qu'un lieu de promenade du dimanche où vient flâner Henri Verrière, ingénieur des Ponts et Chaussées. Celui-ci rêve d'un bon mouillage pour les chalutiers modernes qui s'échouent à marée basse.

Dans le courant des années 1910, quelques hommes politiques (Ferdinand Buisson, Louis Nail, Alphonse Rio) estiment que la France doit disposer d'un grand port de pêche moderne afin de lutter contre la concurrence étrangère.

Henri Verrière dépose un vaste projet comportant le grand bassin, le bassin long, le slipway, le grand frigorifique, le quai de 100 m fermant le grand bassin, les criées, les ateliers de mareyage et une voie ferrée desservant la Perrière et Kéroman.

Ces travaux vont durer dix ans, le coût est estimé à 38.112.254 €. La glacière est inaugurée en 1922 et la construction du slipway commence en 1928.

Le port de Lorient Kéroman est inauguré en 1927 et le siège social du port de pêche est aux pieds de la Tour Eiffel.

Le port de Kéroman va être confronté à la grande crise des années 30 liée à la surexploitation des pêches ; le redressement du port sera effectif à partir de 1935.

La presqu'île de Kéroman est l'objet d'une étude approfondie visant à l'étendre mais la guerre vient modifier ces projets.

L'arrivée des Allemands à Lorient

Le 21 juin 1940, les Allemands occupent Lorient après un baroud d'honneur au lieu-dit les « cinq chemins » en Guidel. Soucieux d'épargner les vies, l'amiral de Penfentenyo fait détruire tout ce qui pourrait tomber aux mains des Allemands : les réservoirs de mazout du port de pêche, les explosifs de la poudrière de Trefaven et l'atelier torpilles sont incendiés. Dans l'arse-

nal, les portes de radoub sont dynamitées, l'aviso « Enseigne de Vaisseau Henry » est sabordé. Au Priatec (village proche de Lanester) les cuves de mazout sont incendiées et vont brûler jusqu'au 26 juillet malgré l'intervention d'une compagnie de sapeurs-pompiers allemands. La cuve numéro 8 explose dans la nuit du 24 au 25 juillet 1940 faisant vingt victimes dans le hameau voisin.

Le lendemain de l'armistice le 23 juin 1940, le contre amiral Dönitz est à Lorient.

Dans ses mémoires « Dix ans et vingt jours », l'amiral Dönitz écrit : « *Dès le début du mois de juin, j'avais envoyé des officiers de mon état-major reconnaître les ports de la côte française que nous pourrions utiliser comme bases pour nos sous-marins... Dans mon esprit, dès ce moment, il n'y a aucun doute sur la nécessité pour moi d'établir mon poste de contrôle dans une de ces bases, afin de maintenir le contact étroit, que je jugeais indispensable, entre moi, les équipages et surtout les commandants des sous-marins. A la suite de cette inspection, j'estimai que nous pourrions pleinement utiliser les ports Français sur l'Atlantique, en respectant les étapes suivantes : établir des possibilités de ravitaillement en combustible, vivre et eau ; créer la possibilité d'effectuer de petites réparations ; transférer le poste de commandement aussitôt que les étapes 1 et 2 seraient réalisées pour la majorité des sous-marins, et se donner les moyens d'effectuer les réparations de ceux-ci ».*

Suivant les conseils du vice-amiral (*Konteradmiral*), Arnauld de La Perière, il décide d'y établir son quartier général. En effet, le port de Lorient offre plusieurs avantages : une desserte par voie ferrée, des infrastructures modernes laissées par la Marine Nationale et une distance plus éloignée des côtes britanniques que le port de Brest, qui souffrira plus tôt des bombardements alliés.

Il décide d'y affecter la 2ème flottille des U-Boots dès le 28 juin 1940.

Le contre-amiral Dönitz s'installera définitivement à Lorient le 16 octobre 1940 dans une villa du quartier de Kernevel* à Larmor-plage.

Du point de vue stratégique de ce début de la guerre, la marine britannique ne dispose que d'environ 200 escorteurs disponibles, d'une flotte marchande de 9.500 bateaux auxquels il conviendra de rajouter des bâtiments de commerce norvégiens et néerlandais. Depuis le 24 mai 1940, Hitler a levé toutes les restrictions de guerre sous-marine et le 17 août 1940 il déclare le blocus total des côtes britanniques.

L'implantation de l'arme sous-marine à Lorient porte une menace sur les convois qui arrivent du sud de l'Irlande. Ces derniers vont être déroutés vers le nord de l'Ecosse, intensifiant la concentration des navires dans la zone des Western Approaches.

Dans un contexte global et avec l'utilisation des bases sous-marines norvégiennes, c'est l'ensemble du ravitaillement britannique qui est menacé, et l'utilisation de Lorient comme base de départ fait gagner 25% de temps en plus sur la zone d'opérations.

C'est dans ce contexte que le 6 juillet 1940, le port de Lorient est déclaré ouvert après que le risque de mines magnétiques y ait été éradiqué par la 2° Räumboots-Flottille. Le 7 juillet 1940, l'U130 *KapitänLeutnant Fritz-Julius Lemp* accoste pour s'y ravitailler.

L'occupation Allemande du port

Dès la fin juin 1940, des ouvriers allemands quittent Whilemsaven et commencent les premières réparations dès le mois d'août 1940. Le service de dépôt et de ravitaillement est intégré dans une nouvelle unité, le *Kriegmarinewerft Lorient,* et l'arsenal de la marine, commandé par le *Vizeadmiral Hans Stobwasser,* se trouve dans la rivière le Scorff.

Le 8 août 1940, l'amiral Raeder, ministre de la marine, vient à Lorient. L'un des objectifs de cette visite est de remettre en fonction l'arsenal de Lorient car les arsenaux allemands sont surchargés et il faut les désengorger. Dès le mois de septembre 1940, la fonction de ravitaillement tourne à plein régime.

L'arrivée des sous-marins se fait à quai sur l'un des 10 postes d'amarrage du port, les pontons flottants Audacieuse, Surveillante et Vaucluse pour un sous-marin et les pontons Martinière et Psychée pour deux sous-marins. Un dernier ponton servira à l'accueil une fois achevé le renflouement de l'aviso « Enseigne de Vaisseau Henry » sabordé par les Français en juin 1940. A l'automne 1940, l'ensemble des quais et trois bassins de radoub sont opérationnels.

L'aviation alliée va s'intéresser très tôt au port de Lorient car les 16 et 22 juillet il va faire l'objet de plusieurs vols de reconnaissance en plein jour.

Le 1er septembre 1940, les sirènes de la ville retentissent, Lorient va connaître son premier bombardement entre 22h30 et minuit : une douzaine de bombardiers *hampden I* vont bombarder le port de commerce au niveau du slipway. C'est aussi le premier mort, un jeune marin pêcheur âgé de 18 ans Jean Guingo, tué au 1er étage du café du Slip par un éclat d'obus.

Outre ce premier bombardement, l'activité maritime se fait pressante autour de la sortie du port de Lorient puisque L'U58 aperçoit, le 2 septembre 1940, un submersible britannique et dès le 12 septembre 1940 deux chasseurs de sous-marins sont à poste à Lorient. Le 20 septembre, l'U58 est attaqué par un sous-marin britannique de la classe Clyde. *L'HMS Cachalot* mouille 50 mines dans le secteur de Penmarch, le sous-marin *HMS Tuna* torpille le bateau-catapulte allemand *Ostmark* au large de Belle Ile.

Le 27 septembre 1940 un nouveau raid aérien anglais va faire 30 morts et 63 blessés : 17 bombes de 100 kilos et 20 bombes incendiaires vont avoir un effet psychologique certain.

Le 25 octobre 1940, il est décidé la construction de plusieurs bases de sous-marins à Lorient et la Pallice pour la fin de l'année 1941 et à Brest et Saint Nazaire pour 1942. Le 7 novembre, Hitler exprime cette volonté de construction publiquement. Une réunion de réflexion, présidée par Fritz Todt se déroule à Lorient les 15 et 16 novembre 1940. Outre l'évocation de l'aménagement des slipways, la construction d'alvéoles dans le Scorff, l'objectif principal de cette réunion est de faire de la ville de Lorient la base principale des sous-marins allemands.

Aménagement du slipway et construction des Dom Bunkers :

Le port de commerce dispose d'un slipway et de six lignes de tir, mais sa capacité ne permet d'accueillir

que des sous-marins de type II. Les U-boots de type VII et IX sont trop lourds et trop grands. Ceci dit et compte tenu des délais, il est décidé de construire deux bunkers du même modèle que ceux utilisés pour abriter sur voie ferrée les canons des batteries dans le nord de la France. La construction de ces deux Dom-Bunkers est confiée à la société Karl Brand de Düren. Les travaux débutent en janvier 1941 et ils sont inaugurés en mai 1941. La forme courbe des bunkers est censée limiter les impacts de bombes.

Le slipway est aussi renforcé par la Kriegsmarine pour permettre la montée des sous-marins de type VII A et VII B dans les protections qu'offrent les dom-bunkers.

A partir de juillet 1942, et pour le premier octobre de la même année, les dom-bunkers vont être transformés en ateliers annexes et, lors du siège de Lorient de juillet 1944 à mai 1945, ils serviront d'entrepôts.

La construction des alvéoles de la rivière Scorff

La pression des bombardements anglais conforte l'Amiral Dönitz dans sa volonté de disposer d'alvéoles indestructibles pour ses sous-marins. L'implantation initialement prévue par les Allemands est sur la rive droite proche dans la darse dite « des mouvements généraux » dans l'arsenal, mais l'Ingénieur général Antoine, directeur de l'arsenal de Lorient les convainc de construire les premières alvéoles sur la rive gauche de la rivière Scorff, dans l'arsenal de la marine sur la commune de Lanester, proche du pont Gueydon. Il avance que les moyens techniques pour la réparation navale et le carénage sont proches. Le chantier est confié à l'entreprise Carl Brand et il est supervisé par le Reichminister Todt en personne. Les travaux débutent en novembre 1940. La zone proposée par l'ingénieur Antoine est une zone marécageuse et va nécessiter une construction du bunker sur pilotis.

Le bunker repose sur 2.557 pieux en acier, d'une longueur de 20 m environ, assurant une assise sur la roche. Ces pieux en acier sont ensuite remplis de béton armé. Cette fongibilité du sol ne permettra pas une extension du U-bunker et sa dalle de béton protectrice va rester inférieure à ceux de la base sous-marine de Keroman.

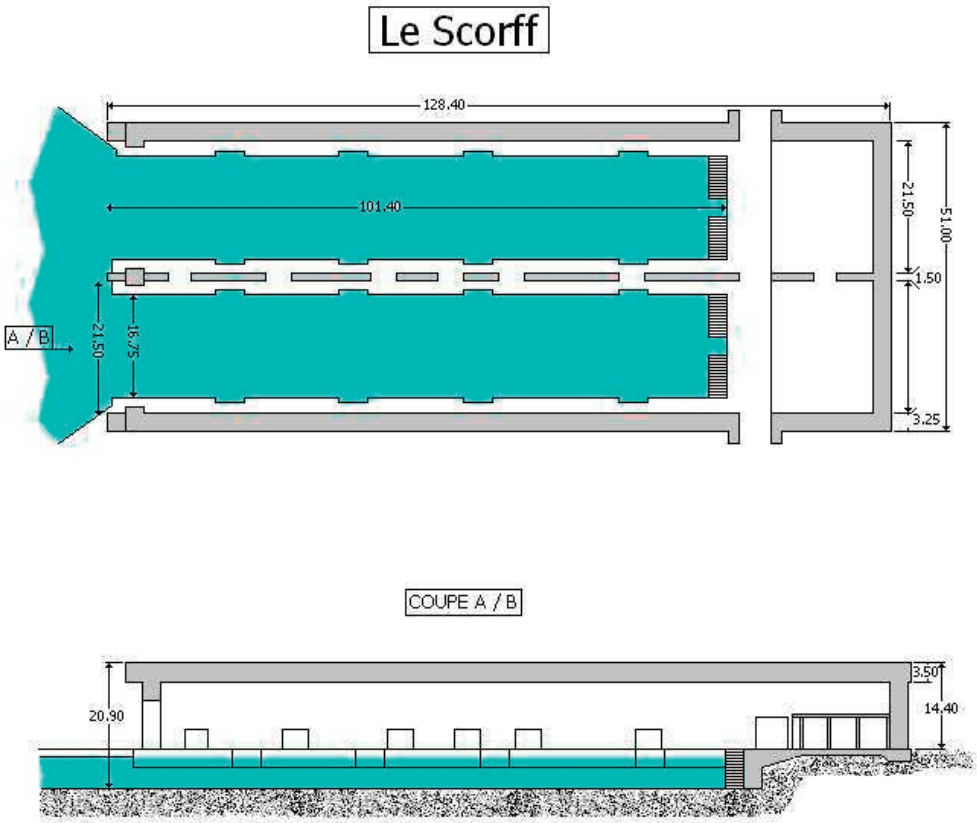
Cette situation interpelle le docteur Todt, qui dans un courrier adressé au constructeur Brandt constate des erreurs de planification par manque de matériaux, une réalisation des plans au fur et à mesure de l'avancement des travaux qui portent préjudice, une organisation et des engagements non tenus (acquisition d'engins de chantier modernes...).

Il convient de préciser que l'endroit de cette implantation s'est faite sur une portion de rive qui sédimente en permanence. Les conséquences vont engendrer des problématiques de réglage pour les sous-marins, la vase s'infiltrant dans les tuyauteries des moteurs Diesel. La pesée du bâtiment ne pouvant se faire, il va falloir draguer continuellement cette partie de la rivière.

L'une des loges contient un atelier de réglage de torpilles et divers dépôts (détonateurs, ateliers de réglage...) au sud de la construction. Il est protégé par une batterie de Flak de 40mm Bofors sur le toit.

L'U-Bunker est inauguré le 1er octobre 1941 par l'amiral Dönitz lors du retour au port de l'U124 rentrant de mission.

L'U-bunker accueillera trois sous-marins japonais le 5 août 1942, l'I30 (kaigun B/1) *Chu-Sa, Shinobu, Hendo* et 1 an plus tard l'I8 commandé par le *TAI-SA Uchino.*



La base sous-marine de Kéroman

Pièce maîtresse de la Kriegsmarine à Lorient, la construction de la base de Kéroman va débuter en février 1941 et va être dirigée par l'Ingénieur général Triebel, dont les bureaux sont installés Pavillon Gabriel dans l'enceinte de l'Arsenal. Cet ingénieur est un homme d'expérience qui a construit la base sous- marine d'Heligoland en Allemagne, mais avant de développer la construction de la base sous-marine il convient de revenir sur le chantier lui-même.

Le chantier de la base sous-marine Lorient

Ce chantier pharaonique va nécessiter une main-d'œuvre considérable mais aussi un chantier de terrassement d'une ampleur inimaginable.

La main d'œuvre

Lorient va se transformer en un vaste chantier qui va drainer volontaires ou requis de toute l'Europe. Dans son ouvrage *Die deutschen Ubootbunker und bunkerwertfen*, l'auteur recense à Lorient 5.780 Français, 1.467 Néerlandais, 1.296 Belges, 501 Espagnols et 90 étrangers de nationalités diverses auxquels il faut ajouter un ratio d'un travailleur allemand pour 4 travailleurs étrangers, l'encadrement et la sous-traitance.

Le chiffre de 15.000 hommes travaillant sur les chantiers de la base sous-marine est à ajouter au chantier de l'Atlantikwall et de la base de Lann-Bihoué (Kerlin Bastard). Il est confirmé par le Général Farmabacher, commandant la forteresse de Lorient. Il affirme que jusqu'à 15.000 ouvriers travailleront simultanément à Kéroman pendant plus de trois ans. Nombre qu'il faut porter à 25.000 si l'on ajoute les chantiers de l'aérodrome de Lann-Bihoué et du Mur de l'Atlantique.

Il faut encore ajouter les 8.000 hommes dont 4.000 Français qui travaillent dans l'arsenal du Scorff.

L'hébergement de ces hommes va être pris en considération dès le mois de décembre 1940 par les équipes logistiques de l'armée allemande. Des camps sont construits (ancien polygone de tir), les camps de prisonniers vides sont réutilisés (Hennebont). Bien que les salaires proposés soient élevés, les Allemands n'arrivent pas à recruter la main-d'œuvre nécessaire et demandent à l'Administration Française de procéder à des réquisitions de main-d'œuvre.

La cohabitation entre les employés Todt et les Lorientais ne va pas être de tout repos, car dès 1941 une note du XXVème corps d'armée parle déjà de mauvaise conduite.

Un gigantesque chantier de terrassement

Si l'industrie allemande semble s'être mobilisée au service de l'arme sous-marine, l'activité lorientaise est également mobilisée, de gré ou de force. L'économie de guerre est en marche avec tout ce que cette situation comportera de profits scandaleux pour les uns, de ruines et de morts pour les autres.

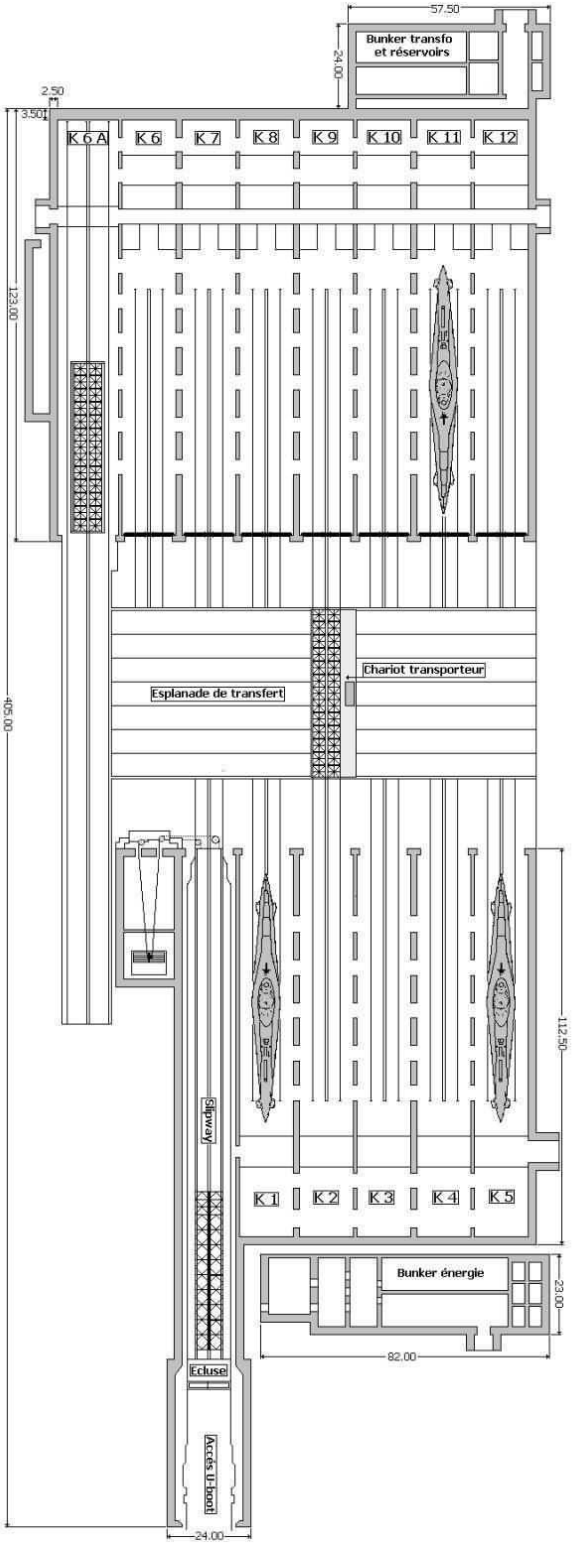
La construction de la base sous-marine de Lorient va nécessiter de couler 1 million de mètres cubes de béton soit 25 % de la production totale de béton produite en France de 1941 à 1944.

Les bétonnières vont tourner 24 heures sur 24 produisant 4.000 tonnes de béton par jour en période de pointe.

Kéroman I et II vont mobiliser 60.000 wagons de matériel (fers à béton, sable, gravier...) qui vont parvenir par voie ferrée en provenance de Guidel, de la rivière d'Etel (sable), Penthièvre (gravier) mais aussi par voie maritime liée au dragage en rade de Lorient.

La construction de Kéroman I et II.

La présentation de la construction du KI et du KII sont indissociables par le seul fait du système de slipway qui les relie l'un à l'autre.



Keroman I et II

L'ingénieur en chef Triebel va proposer deux projets : le premier envisage de creuser un long canal souterrain, avec de chaque côté des garages en bassin à flots, ouvert sur le ter. Le second, lui, s'organise autour d'un slipway permettant de mettre les sous-marins au sec pour toutes les réparations.

Les plans sont présentés au Führer le 21 décembre 1940 au cap Gris Nez et le chantier démarre début janvier-février 1941 pour la construction de Kéroman I et mai 1941 pour Kéroman II. Il est confié à la société Germania Werf.

Il apparaît néanmoins que Kéroman I ne pourra accueillir que des sous-marins de type VII et IX et qu'il est totalement inadapté pour les sous-marins de type IXD ET X beaucoup trop longs.

Keroman I (KI) va être construit en sept mois, de février à septembre 1941, les plans de l'Ingénieur Triebel vont permettre de gagner énormément de temps. Ils limitent les creusements et le dérocktage à un seul canal au slipway. Le KI est inauguré le 1er septembre 1941 et le KII en décembre de la même année.

Les caractéristiques techniques des KI et KII sont annexées en fin d'article, l'une des principales innovations va être la construction du toit selon le procédé Melan. Ce procédé utilise des poutrelles d'acier préfabriquées entrecroisées. Les poutres sont acheminées d'Allemagne par train, tout comme les éléments du slipway et les portes des alvéoles, et sont stockées en gare de Lorient.

La seconde innovation vient de l'imagination des deux Ingénieurs des travaux maritimes Wintgen et Gramberg pour la création du slipway dont la construction est confiée à l'usine MAN de Gustavburg. Le principe de fonctionnement est simple et se déroule en cinq phases :

le U-boot se présente : on immerge un chariot et on positionne le sous-marin dans un berceau au dessus, la porte du bassin est fermée, l'eau du slipway est vidée par des pompes.

le chariot, avec l'U-boot qu'il transporte est hissé le long de la rampe du slipway.

au sommet du slipway, le berceau quitte le chariot et s'engage sur le chariot transporteur.

le chariot transporteur se déplace latéralement sur une esplanade séparant le KI et le KII.

le chariot s'arrête face à l'alvéole dans laquelle l'U-boot va être hébergé.

La manœuvre est prévue pour durer entre une heure et deux heures, ce qui est relativement rapide

compte-tenu des masses déplacées.

Le 25 août 1941, l'U-123 inaugure le système de transbordement.

Le slipway était toujours en état de fonctionnement en 1997 date à laquelle la Marine Nationale quitte le site.

Des circuits d'eau douce, d'eau de mer, de gazole, d'air comprimé, d'électricité passent par un souterrain bétonné qui relie KI à KII.

Il est à noter que les KI et KII ne reçurent jamais le système de protection contre les bombardements Frangrost. Par ailleurs, les U-bootes ne bénéficient plus de la protection des bunkers quand on doit procéder à l'extraction de leurs moteurs Diesel, cette opération demandant la mise en œuvre d'une grue très puissante se trouvant uniquement dans l'enceinte de l'arsenal.

La tour Davis, centre d'entrainement à l'évacuation des sous-marins et au port de l'appareil Tauchretter, est construite dans le prolongement du KI.

La construction de Kéroman III

Alors que le KII est toujours en construction, est décidée la construction du KIII et du KIV, la construction du KIV est abandonnée rapidement. Le commandement de la Kriegsmarine porte la capacité d'entretien sous abri à 30 sous-marins. Or la capacité du port de Lorient si l'on additionne les 4 postes du U-bunker, les deux dom-bunker, et les douze abris du KI et du KII n'est que de 18 abris. La construction du KIII portera donc à 31 cette capacité.

Les travaux commencent en octobre 1941 et vont s'achever partiellement en janvier 1943. Le KIII répond à toutes les capacités d'accueil de tous les types de sous-marins existants.

Si le KI et le KII ont été construits très rapidement, la construction du KIII prendra plus de temps. Plusieurs hypothèses sont à avancer, d'une part la nécessité de creuser les bassins au dessous du niveau de la mer, et les difficultés que rencontre aussi le troisième Reich à cet instant de la guerre dans ses approvisionnements.

Par ailleurs et afin de prévenir les bombardements et les éventuels raids de commandos, la Kriegsmarine va couler deux navires réformés devant les portes des bassins à flot : le Strasbourg (ex Regensburg construit à Kiel en 1914) et le Crapaud (chaland de mer).

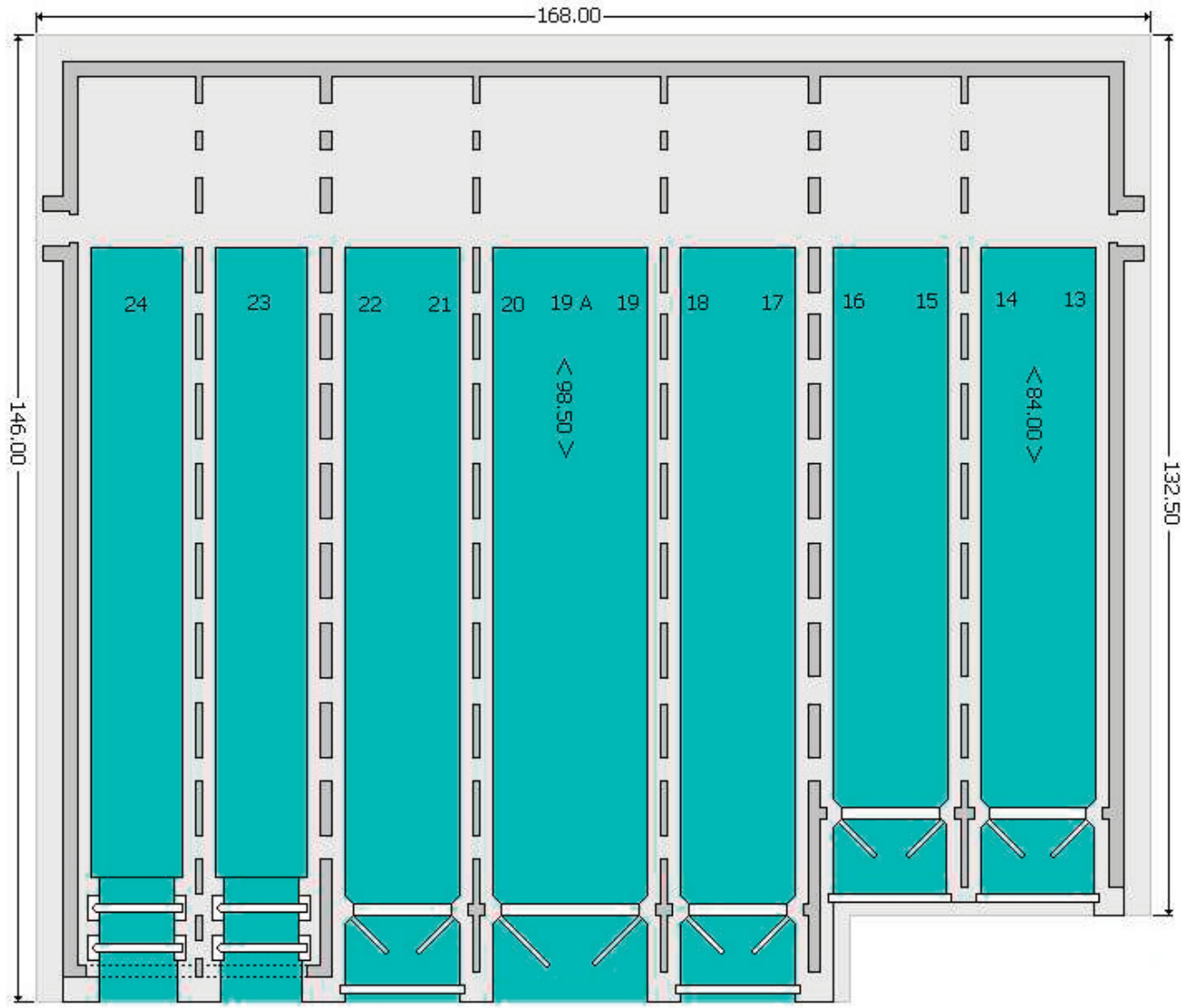
Avant de clôturer cet article, il convient de s'attarder sur deux points particulièrement importants : l'action de la résistance et la destruction de Lorient



Keroman III

La Résistance

Le rôle de la Résistance a aussi été primordial pour retarder la construction de la base de Kéroman, outre les actions ponctuelles de destructions, et entre autres celle du bordel de l'Organisation Todt le 8 octobre 1942, de la réalisation de relevés géologiques truqués dès décembre 1940. Dans l'enceinte de l'arsenal, 18 actions de sabotages sont recensées entre décembre



Keroman III

1940 et janvier 1944. En ville, les sabotages se multiplient à partir de juillet 1943, de même que les actes de résistance passive. Le réseau Confrérie Notre-Dame peut s'enorgueillir d'avoir eu dans ses rangs deux membres particulièrement actifs à Lorient, tout d'abord le directeur adjoint de l'arsenal Jacques Stosskpoff (voir la biographie en annexe) et un ingénieur de l'arsenal, Alphonse Tanguy, qui va se spécialiser dans le vol de documents. Il prendra un jour le train bondé de permissionnaires de la Kriegsmarine à la gare de Lorient, un long rouleau sous le bras contenant les plans des cinq bases sous- marines de l'Atlantique qu'il va porter au Colonel Rémy. Alphonse Tanguy tombera sous les balles ennemies le 5 novembre 1943 tué par une rafale de mitraillette.

Les bombardements et la destruction de la ville de Lorient.

Comme nous l'avons vu plus tôt, le 22 août 1940 les premiers avions anglais vont survoler le port. Le 27 septembre 1940 c'est le premier bombardement de la ville, ce sont les premiers morts... de 1941 à la fin du troisième trimestre 1942 les bombardements sont peu spectaculaires. Le 5 juillet 1941, les secouristes retirent des bombardements neuf cadavres et vingt sept blessés. Les communes alentours souffrent du délestage des bombes des avions alliés.

Le 21 octobre 1942, les B17 font leur apparition pour un bombardement de jour entre 14h10 et 14h50, la base sous- marine est touchée et la ville relativement épargnée, mais on dénombre selon la défense passive 94 victimes françaises, pour le XXVe corps d'armées 46 morts, 138 blessés. Quant à Roger Leroux (le Morbihan en guerre), il parle lui de 48 cadavres retrouvés, un nombre indéterminé de disparus et de dix morts allemands. Chacun appréciera cette guerre des chiffres... Les avions reviennent le 18 novembre, les attaques deviennent massives et cette intensification correspond à celle de la guerre sous-marine. L'un des objectifs prioritaires va être de paralyser les bases de la côte Atlantique et de pulvériser leur environnement puisque le béton est indestructible.

Le 10 janvier 1943, vers 10h30 les sirènes hurlent. Les bombardiers survolent Lorient mais apparemment aucune bombe n'est lancée. Quatre jours plus tard, dans la nuit du 14 au 15 janvier, deux cents quadrimoteurs se succèdent par vagues de vingt pendant une heure et demie. 10.000 bombes incendiaires sont larguées ainsi qu'une vingtaine de bombes explosives. Le même soir c'est l'hallali : entre 19h30 et 21h30

deux cents bombardiers survolent Lorient. La ville n'est qu'ouragan de flammes, un millier d'immeubles va être détruit et curieusement, on ne compte que quatorze victimes.

Le lendemain c'est l'exode... Le 23 février 1943, les Allemands autorisent le préfet à décréter l'évacuation. Les bombardements sur Lorient pendant la guerre auront fait 206 morts (source mairie de Lorient).

Le 6 août 1944, une escadrille anglaise, vraisemblablement le *Squadron 617*, va larguer sur la base 11 bombes *tall boys* d'un poids de 5 tonnes. Les environs de la base sous-marine sont dévastés et le tunnel souterrain reliant le KI au KII est détruit. Un coup au but sur le toit de l'alvéole K 21 K 22 (bassin c) a juste plié la tôle (l'épaisseur du toit est à cet endroit de 7,20 m).

La percée Alliée du 31 juillet 1944 perpétrée par la IIIe armée du général Patton et l'échec de la prise de Brest vont conduire les Alliés à encercler la poche de Lorient. Après le départ des Américains, les hommes de la 19e DI sont loin de se douter que le siège va durer 9 mois pour se terminer par la reddition dans la plaine de Caudan du général Farmbacher. La bataille de Lorient était terminée, la ville était quasiment détruite mais la base sous-marine toujours debout....

L'ingénieur général Jacques Stosskpoff

Né à Paris le 27 novembre 1908, officier d'artillerie pendant la 1ère guerre mondiale, il est décoré de la croix de guerre. Il entre à l'école Polytechnique dans la promotion spéciale de 1920. Il devient ingénieur du génie maritime en 1924. Il est nommé en 1939 chef de la section des constructions neuves et élevé au grade d'ingénieur en chef de 1ère classe.

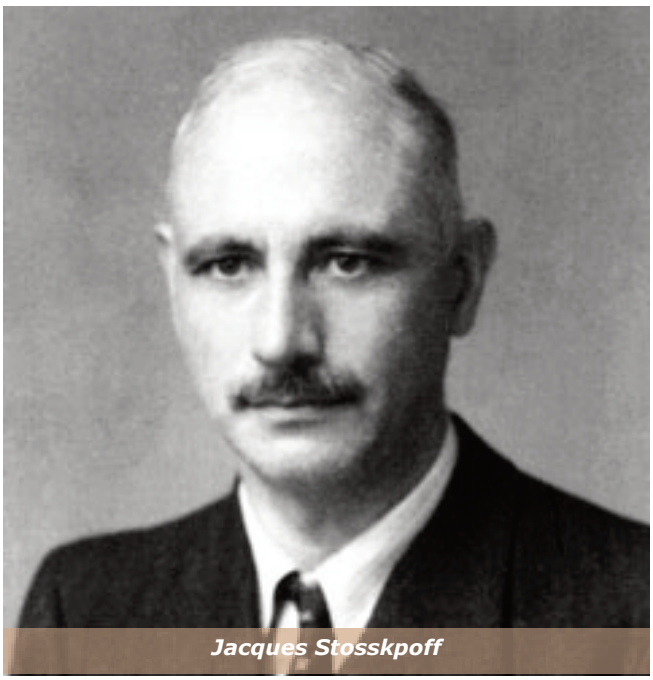
A l'arrivée des Allemands à Lorient, sa connaissance de la langue allemande et ses compétences le font rester en poste.

Son caractère autoritaire et sa prise en main des ouvriers de l'arsenal vont faire de lui, aux yeux de la population, un collaborateur zélé. Son nom fut haï et la foule le conspua en octobre 1942 quand il partit pour Wesermüde avec le convoi qui emmenait un contingent d'hommes requis pour le service du travail obligatoire.

Pour la population Jacques Stosskpoff n'est autre qu'un agent de la cinquième colonne. Or, cette appréciation ne peut que servir son double jeu puisqu'il est aussi membre du réseau Alliance. Il suit la construction de la base sous-marine dès 1941, il va tenir de mémoire le tableau des entrées et des sorties du port de Lorient. Dès 1943, le commandement allemand avait conscience que l'ingénieur n'était pas un des amis du Reich.

Dénoncé sous la torture par un agent du réseau Alliance capturé, Jacques Stosskopff est arrêté le 21 juin 1942. Cette absence est considérée par la population Lorientaise comme une promotion et un départ vers la base de Kiel où il aurait été nommé commandant. La réalité est tout autre car le résistant Jacques Stosskpoff est conduit d'abord à Vannes, puis à Rennes. Au cours de l'été, il est transféré au camp de Schrimeck, puis au camp du Struthoff ou il sera assassiné dans la nuit du 1er au 2 septembre 1944.

A ses camarades de travail, il laisse le souvenir d'un chef respecté, mais aussi d'un camarade très sûr dont le patriotisme ne faisait pour eux le moindre doute.



Jacques Stosskpoff

Par décret du 25 octobre 1945, Jacques Stosskpoff est élevé au grade d'ingénieur général du génie maritime et promu au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur, promotion comportant l'attribution de la croix de guerre avec palme.

Le 6 octobre 1946 le Ministre de la défense baptise la base sous-marine de Lorient du nom de Jacques Stosskpoff en souvenir de ce résistant combattant de l'ombre.

***Les villas de Kernevel**

Si le plateau de Gizeh a ses trois pyramides, Kephren Khéops et Mykérinos, la pointe de Kernevel, elle, a ses trois villas : Kerozen (1850) Kerilion (1899) Margaret (1896) mais point de Sphinx. Le « Château des Sardines » est en lien avec Augustin Ouzille, banquier, industriel et conservateur sardinier et elles seront occupées jusqu'à l'arrivée de l'armée allemande par les descendants du banquier.

Les villas de Kerilion et de Kerosen sont aujourd'hui propriété de la Marine Nationale.

La villa Kerosen est réquisitionnée par l'armée allemande et devient le PC de l'amiral Dönitz jusqu'en 1942 au lendemain du raid de Saint Nazaire. Des bunkers sont construits autour sous la villa. Un tunnel creusé entre le PC de Dönitz et la base de Keroman reste pour l'heure actuelle mythique.

A la Libération, la villa est occupée par le capitaine de vaisseau Charrier des forces navales de la France libre.

(1) Conservateur du musée du grand Blockhaus à Batz sur mer (44) et du musée de « Liberté retrouvée » à Quineville(14).

(2) U-Boot ! Lorient tome 1 juin 1940-juin 1941 le premier « âge d'or ».

Plans : Patrick Fleuridas

U-Boot ! Lorient Juin 40-juin 41, le premier âge d'or Luc Brauer(Liv Editions)

U-Boot ! Lorient Juillet 1941-juillet1942 Cap sur les côtes Américaines (Liv Editions)

Et la tanière devint le village. La base sous-marine de Lorient-Keroman (1940-1997) Louis Bourguet Maurice, Josyane Grand Colas (éditions du quantième)

Kéroman base de sous marins, 1940-2003 Christophe Cérino Yann Lukas (éditions Palantine)

Des bois de Kéroman à la base des sous-marins Paul Rome Jean jacques le Faoucher

U-Boot La base sous-marine de Lorient Jean Paul Palud (éditions Heimdal)

Atlantikwall Alain Chazette- Alain Destouches- Bernard Paich (éditions Heimdal)

Kriegsmarine Alain Chazette Fabien Reberac

Lorient sous l'occupation Jean le Berd (éditions Ouest France)

U-Boot Jean Philippe Dallies Labourdette (éditions Histoire et collections)

Epaves en baie de Lorient Jean Louis Maurette/Christophe Moriceau éditions Montagnes Noires

Site internet

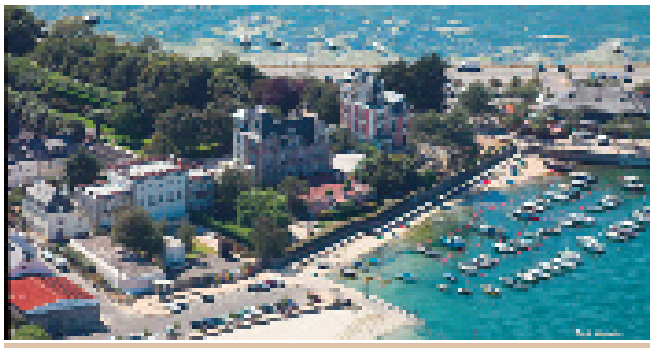
Sur les u- boots

http://www.uboat.net/ en anglais

Sur les bases sous- marines françaises

http://u-boote.fr/index.htm

http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/page/affiche-lieu.php?idLang=fr&idLieu=221



Les villas de Kernevel

Caractéristiques

Les Dom-bunkers T5 & T6

Caractéristiques physiques :

Longueur : 84 m Largeur : 16 m Hauteur :25 m

Epaisseur des murs : 1,50 m

1 alvéole de 60 m de long d'espace de travail utile Pouvant recevoir un U-Boot de type II ou VII

Armement Emplacement de Flack sur le T6

Le U-Bunker du Scorff

Caractéristiques physiques :

Longueur : 145 m Largeur : 51 m Hauteur :15 m

Epaisseur de la couverture : 3,50 m

2 alvéoles de 99,5 m de long et 17,5m de large d'espace de travail utile pouvant recevoir deux U-Boot de type VII

Armement : Emplacement de Flak de 40mm Bofor

Kéroman I

Caractéristiques physiques :

Longueur : 120m Largeur : 85 m Hauteur : 20 m

Epaisseur de la couverture 3,5 m(Granit Bleu de Norvège)

5 alvéoles numérotées de 1 à 5 de 82 m de long et 15m de large d'espace de travail utile pouvant recevoir un U-Boot de type VII ou de type IX

Armement : 2 puits de Flak de 20 mm au dessus du Slipway et un autre puits de Flak de 20 mm sur le toit

Ateliers de 1 à 5 :
1 - petite tôlerie
2 - menuiserie
3 - tôlerie
4 - artillerie
5 - transmission

Centrale électrique de secours : 6 Diesels alternateurs

Keroman II

Caractéristiques physiques :

Longueur : 120m Largeur : 138 m Hauteur : 20 m
Epaisseur de la couverture 3,5 m (Granit Bleu de Norvège)

7 alvéoles de 82 m de long et 15m de large d'espace de travail utile numérotées de 6 à 12 . La 6A réservée à la protection du slipway.

Ateliers de 6 à 12
6 - lance-torpilles
7 - torpilles
8 - électricité
9 - mécanique
10 - mécanique
11 - mécanique
12-T.S.F., dépôt de gaz

Locaux divers :

1 caserne pour 1.000 hommes, 1 salle de spectacle, 1 cantine, 1 bibliothèque,1 infirmerie, des chambres d'officiers, 1 centrale électrique diesel**,** 1 centrale à vapeur.

Kéroman III

Caractéristiques physiques :
Longueur : 138m Largeur : 170 m Hauteur : 20 m
Epaisseur de la couverture 7,4 m sauf zone technique épaisseur de 3,60 mètres (chambres d'éclatement)
5 alvéoles doubles numérotées de 13 à 22 et 2 alvéoles simples numérotées de 23 à 24.

Chaque alvéole de 82 à 103 m de long et 15 à 22 m de large d'espace de travail utile

Armement :
3 puits de Flak de 20 mm sur le toit
Ateliers de 13 à 22

13/14 - tôlerie, chaudronnerie
15/16 - recharge des accus
19/20 - torpilles, commandement de la base
21/22 - artillerie, périscope,T.S.F.

La vérité sur les identifications médico-légales du Dr Mengele et de Martin Bormann

Par Xavier Riaud

Xavier Riaud est Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.

Sur la fin de ces deux hommes tout a été dit. Bormann se serait enfui avec l'avancée des Russes et serait mort on ne sait où. Il aurait émigré en Amérique du Sud, etc. Mengele aurait gagné l'Amérique du Sud et aurait été traqué en permanence par les agents du Mossad israélien. Conjectures et spéculations sont allées bon train. Voici en quelques mots la véritable histoire de ces deux hommes après la Seconde Guerre mondiale.

Dr Josef Mengele (1911-1979)

Josef Mengele[1] naît le 16 mars 1911, à Guenzburg. Il est intelligent, raffiné et populaire. Il a trois frères. Ses parents, Karl et Walburga, l'envoient étudier la philosophie à Munich et la médecine à Francfort. En 1935, il soutient sa thèse qui traite des différences raciales dans la structure de la mâchoire inférieure.

Il rejoint le Parti nazi en 1937 et la SS en 1938. En 1942, il sert dans la 5ème division SS Wiking. Il est blessé sur le front russe et est déclaré inapte au service. Il se porte alors volontaire pour aller au camp d'Auschwitz.

Pendant ses 21 mois de présence dans ce camp, il participe aux sélections des convois vers les chambres à gaz. Il exécute sommairement des détenus avec son pistolet. Il s'intéresse à la gémellité et torture ses victimes avant de les faire tuer pour les autopsier. Il agit de même avec les tziganes atteints de noma. Il serait responsable de la mort d'environ 400.000 personnes.

Mengele quitte Auschwitz déguisé en soldat de l'infanterie allemande. Il est capturé en tant que prisonnier de guerre près de Munich, mais il est relâché par les Alliés.

En 1948, il décide de quitter l'Allemagne et de refaire sa vie ailleurs. L'Argentine est son choix de prédilection. Son père, qui possède une entreprise de manufacture agricole, n'a pas de filiale là-bas, mais il y a de très bons contacts. C'est Josef qui devra les approfondir.

Mengele[2] s'envole pour l'Argentine, mais change régulièrement de région de peur d'être capturé.

Il divorce d'Irène Mengele en 1958 et épouse la veuve de son frère, Martha. Plus tard, elle et son fils le rejoignent en Argentine. Pendant 35 ans, malgré les traques qui s'organisent, il vit en bon père de famille, sous différentes identités.



Dr Josef Mengele, « l'Ange de la Mort »
Le diastème entre les
incisives supérieures est ici parfaitement visible.

U.S. Holocaust Memorial Museum, Washington D. C., 2003, © USHMM.

Le Dr Pierre-François Puech m'a raconté qu'un temps, un homme avait été suspecté par le Mossad, les services secrets israéliens, d'être le docteur nazi. Pour cette raison, il était sous étroite surveillance. Mengele était connu pour avoir un diastème (un espace) entre les incisives supérieures. Des photographies ont été prises de l'homme soupçonné. Les clichés n'ont révélé aucun espace caractéristique entre ses dents. Le criminel SS était ailleurs[3].

Il vit au Paraguay et au Brésil jusqu'à sa mort. Le 7 février 1979, il décide d'aller nager. Alors qu'il est dans l'océan, il a une attaque et coule à pic. Il est ramené à la surface. L'*Ange de la Mort* est décédé.

Les chasseurs de nazis découvrent une tombe au nom de *« Wolfgang Gerhard »* à Embu. Des ossements y sont retrouvés en 1985. L'anthropologue Clyde C. Snow[4] arrive à Sao Paulo ainsi que l'expert allemand Richard Helmer cet été-là. Les ossements ont été fracturés par ceux qui les ont déterrés. Malgré tout, l'équipe peut travailler. Les restes sont ceux d'un Caucasien droitier âgé de 60 à 70 ans. Il n'y a pas de radiographies dentaires et bien que les plombages de

1 : Cf. http://www.Mengele.dk, *Josef Mengele, The Angel of Death*, pp. 1-5.

2 : Cf. http://www.Mengele.dk, *Josef Mengele, The Angel of Death*, pp. 1-5.

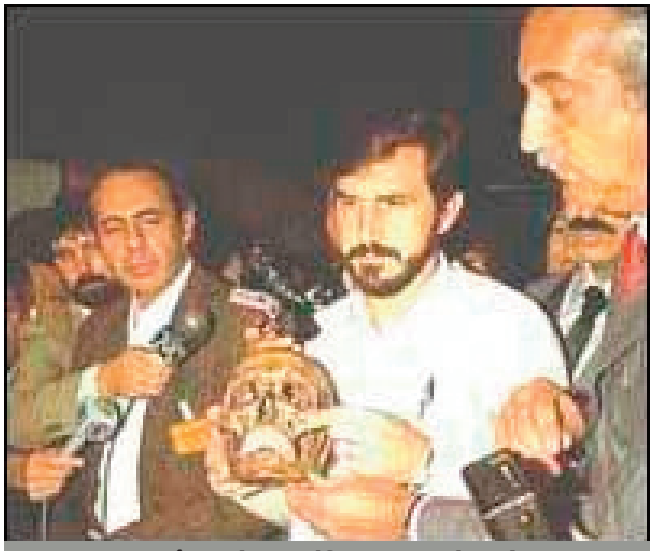
3 : Cf. Puech Pierre-François, communication personnelle, 2006.

4 : Cf. Ramsland Katherine, « The Anthropologist meets the Angel of Death », in *http://www.crimelibrary.com*, 2005, pp. 1-3.

Mengele soient notés dans son dossier, aucune caractéristique particulière ne ressort. Snow et Helmer décident d'utiliser une technique de superposition du visage sur le crâne par vidéo. Ils marquent le crâne en 30 points de comparaison et réalisent la même opération sur une photo du défunt. Ils positionnent l'ensemble côte à côte près des caméras. Si tous les points s'alignent, alors l'identification est indiscutable. Après enregistrement, les images sont superposées et aboutissent à la conclusion que le crâne exhumé est bien celui du nazi.

Plus tard, des radiographies dentaires du médecin SS sont retrouvées et comparées aux dents sur le crâne, elles attestent sans aucun doute possible qu'il s'agit bien de celui de Mengele[5].

Sa famille reconnaîtra que ces ossements sont bien les siens. Malgré tout, le doute subsiste jusqu'en 1992 où un test ADN est réalisé sur les ossements et le fils du SS. Le rapport affirme en conclusion : *« les restes sont bien ceux de Josef Mengele »*.



Crâne de Wolfgang Gerhard

ICollection privée – Droits réservés

Martin Bormann (1900-1945)

Martin Bormann[6] naît en 1900. Il est condamné pour complicité de meurtre en 1924. Un an plus tard, il rejoint la NSDAP[7] en Thuringe. En 1933, il est Reichsleiter de la NSDAP. De 1933 à 1941, il est le secrétaire personnel de Rudolf Hess. Après l'envol de ce dernier pour l'Angleterre, Bormann prend ses fonctions et sait très vite se rendre indispensable auprès de Hitler. Il en devient le conseiller personnel, l'équivalent de son bras droit. Tout passe par lui. Il est incontournable.Il intrigue et contrôle absolument tout pour ne livrer que des vérités servant ses intérêts.

5 : Cf. Ramsland Katherine, « The Anthropologist meets the Angel of Death », in *http://www.crimelibrary.com*

6 : Cf. http://fr.wikipedia.org, *Martin Bormann*, pp. 1-3.

7 : NSDAP: **N**ational**s**ozialistische **D**eutsche **A**rbeiter**p**artei: Parti ouvrier allemand national-socialiste.
Reichsleiter: cadre supérieur du Parti nazi, nommé par Hitler et exerçant les plus hautes responsabilités idéologiques et politiques.



Martin Bormann

Il est condamné à mort par contumace au procès des dirigeants nazis de Nuremberg.

Bormann[8] est un des derniers à quitter le bunker du Führer. Il s'en va peu de temps après minuit, le 2 mai. Il a dans sa poche le testament de Hitler qu'il souhaite amener à l'Amiral Dönitz, légitimant ainsi sa prise de pouvoir à la tête de l'Etat. Dans son groupe, figurent également Arthur Axmann, leader des Jeunesses Hitlériennes, et le docteur Ludwig Stumpfegger, un des médecins de Hitler. Arrivés à la station de Friedrichstrasse, ils se dissimulent pour enlever leurs distinctions, sauf Bormann qui conserve son blouson en cuir noir. A la station Lerther, le groupe se sépare en deux. Bormann et Stumpfegger partent vers l'est, sur la Invalidenstrasse, vers la station Stettiner. Les autres vont dans l'autre sens. Après avoir croisé une patrouille russe, Axmann qui appartient au groupe de l'ouest, décide de rebrousser chemin et de rejoindre celui de l'est. Il rattrape les deux hommes très vite. De l'autre côté de la station Lerther, près d'un pont de chemin de fer, il les trouve étendus sur le dos. Morts. Sans marque visible de blessure.

Pendant plusieurs années, Axmann[9] a été le seul témoin de la mort de ses deux comparses. Il n'a jamais été accepté comme une preuve. Bormann est donc jugé et condamné à mort par contumace au procès de Nuremberg. De là, une polémique forte voit le jour : Bormann ne serait pas mort, mais vivant en Amérique du Sud.

8 : Cf. Keiser-Nielsen Søren, *Teeth that told*, University Press, Odense, 1992, pp. 62-67.

9 : Cf. Keiser-Nielsen Søren, *Teeth that told*, University Press, Odense, 1992, pp. 62-67.

En 1972, Reidar Sognnaes décide d'établir une fiche descriptive reprenant les détails importants concernant les soins dentaires de Bormann. Grâce aux archives de guerre américaines, Sognnaes a déjà obtenu une copie du rapport des services secrets sur l'interrogatoire du dentiste de Hitler datant de novembre-décembre 1945. Blaschke n'a en effet pas seulement été le dentiste de Hitler, mais aussi de nombreuses personnalités du Parti nazi. Ce praticien SS a été interrogé sur la dentition de Bormann dont il a donné une description de mémoire. De ces données textuelles, Sognnaes tire un diagramme dans un rapport qu'il remet personnellement, le 7 décembre 1972, au bureau éditorial du *Journal de l'Association Dentaire Américaine*. L'article ne sera publié qu'en février 1973.

Le 7 décembre 1972, des ouvriers creusent une tranchée pour une canalisation d'eau près de la station Lerther et retrouvent deux corps, un grand et un petit. Les coïncidences avec le lieu présumé du décès des deux protagonistes sont grandes. Une recherche de données ante-mortem est aussitôt engagée.

Après examen, Fritz Echtmann, le prothésiste de Blaschke, reconnaît un bridge en trois parties qu'il a lui-même fabriqué pour Bormann en 1942. Dans le même temps, la fiche de soins dentaires de Stumpfegger[10] est retrouvée. Toutes les annotations y apparaissant concordent avec la dentition du plus grand. Les détails écrits par plusieurs dentistes différents longtemps avant sa mort établissent avec certitude son identité. La dépouille du médecin est donc remise à sa famille qui l'enterre.

Mais, pour Bormann[11], il semble n'exister aucune archive. Toutefois, la description de Blaschke et celle de Echtmann ne laisse aucun doute quant au nom du plus petit des corps. Mais elles ne constituent pas des preuves légales. Le compte-rendu de l'examen des deux corps ainsi que des photographies sont publiées dans le *Stern* du 31 décembre 1972.

A sa lecture, Sognnaes qui réside à Los Angeles, ne masque pas sa surprise. Il part pour l'Allemagne d'août à septembre 1973. Après diverses investigations auprès de rescapés, il est autorisé à examiner le crâne qui a été placé sous scellés au tribunal fédéral de Munich. Il prend des photographies, des radiographies et des empreintes des mâchoires supérieure et inférieure. De retour chez lui, il réalise des moulages. Il observe que le bridge en trois parties présente des petites incisions qui coïncident parfaitement avec des marques faites sur les dents inférieures de devant. La comparaison entre les éléments post-mortem et ceux fournis par Blaschke lui permette d'aboutir à la conclusion qu'il s'agit bien du crâne du n°2 nazi.

Les détails les plus flagrants ont été décrits dans le *Journal de l'Association Dentaire Californienne* de décembre 1974. Quels sont-ils ?

L'incisive supérieure droite est absente. Elle a été remplacée par un bridge en or s'étendant de l'incisive latérale droite à l'incisive centrale gauche. Des facettes en porcelaine ont été façonnées. Blaschke a décrit cette construction qui a été reconnue par Echtmann, son concepteur.

La troisième molaire inférieure droite n'était qu'à moitié sortie et présentait une grosse carie. Un pansement en ciment y avait été mis lors d'une des dernières consultations du défunt en 1945. La pulpe était exposée. Le dentiste en avait commencé le traitement canalaire. Le produit désinfectant placé sous le ciment dégageait une odeur très forte. Sognnaes[12] l'a senti 28 ans après et en a retrouvé toutes les caractéristiques.

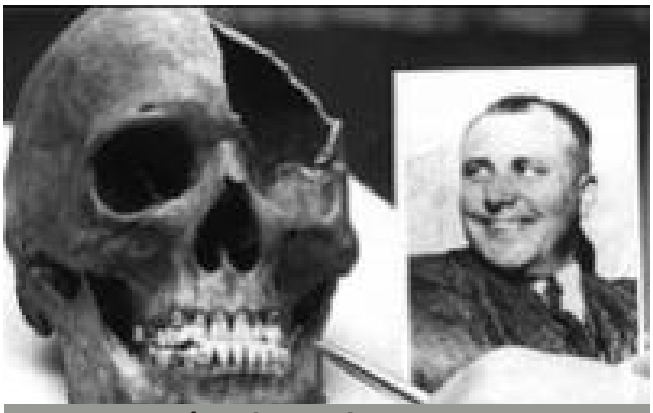
La première molaire inférieure droite manquait. Un bridge en or la remplaçait de la seconde prémolaire à la seconde molaire. Blaschke a décrit encore une fois cette construction.

Après publication de l'article de Sognnaes, la mort de Bormann, le 2 mai 1945 à Berlin, n'a plus fait aucun doute.

Le 4 avril 1973, le procureur de Francfort[13] reconnaît officiellement la mort de Bormann, sur la base du travail de Sognnaes.

Une analyse ADN[14] est tout de même effectuée en 1999 qui ne fait que confirmer les conclusions de 1973.

Une dernière constatation a été faite parmi les dents des deux crânes. Des éclats de verre y ont été découverts. Il est donc presque certain que les deux hommes ne sont pas morts d'une balle dans le dos[15], comme il a été pensé pendant longtemps, mais plutôt qu'ils ont décidé de se donner la mort en croquant une capsule de cyanure.



Crâne de Martin Bormann

ICollection privée – Droits réservés



10 : Cf. Keiser-Nielsen Søren, *Teeth that told*, University Press, Odense, 1992, pp. 62-67.

11 : Cf. Kirchhoff Wolfgang (Hrsg), *Zahnmedizin und Faschismus*, Verlag Arbeiterbewegung und Gesellschaftswissenschaft, Marburg, 1987, pp. 155-159.

12 : Cf. Keiser-Nielsen Søren, *Teeth that told*, University Press, Odense, 1992, pp. 62-67.

13 : Cf. http://www.rotten.com, *Martin Bormann*, p. 1.

14 : Cf. http://fr.wikipedia.org, *Martin Bormann*, pp. 1-3.

15 : Cf. http://fr.wikipedia.org, *Martin Bormann*, pp. 1-3.

Le magazine Axe & Alliés

Présenté par Théophile Monnier et Daniel Laurent

Entré très jeune par vocation dans l'univers de l'édition et de la presse, Théophile Monnier est le fondateur de nombreux magazines consacrés à l'histoire militaire : après le magazine « Tactiques », fondé à l'âge de 20 ans sur le thème, déjà, des combats de la Seconde Guerre et des jeux de stratégie, il rejoint le groupe Histoire & Collection et crée « Vae Victis », magazine de référence dans le monde pour les jeux de stratégie, puis « Ravage », (jeux à thème fantastique), « Cyberstratège » et « PC4War » (jeux de stratégie informatique).

Installé dans le sud de la France, il crée en 2006 les éditions du Paladin, qui éditent aujourd'hui ***Axe & Alliés****, le magazine* ***Voyage & Histoire*** *(premier magazine sur le tourisme d'Histoire) et le site www.cyberstratege.com*

Théophile Monnier est membre de l'Association des journalistes de Défense et ancien élève de l'école des Hautes études internationales. Il est marié, père de trois enfants et habite à Marseille. Il a bien voulu nous présenter ***Axe & Alliés*** *et répondre a nos questions. Qu'il en soit ici remercié.*

Daniel Laurent



Le magazine Axe & Alliés a été lancé au début de l'année 2007, avec comme objectif de devenir le magazine de référence sur la Seconde Guerre mondiale, avec une approche plutôt généraliste et une ouverture à tous les sujets liés à ce conflit.

A l'époque, courant 2006, on trouvait déjà de nombreux magazines consacrés à tous les aspects militaires du conflit (campagnes, uniformes, blindés, aviation) mais finalement assez peu de magazines traitant des aspects politiques, diplomatiques ou économiques de la guerre. Existaient tout de même déjà « 39-45 », magazine ancien, mais un peu démodé et qui proposait surtout des « coups de lorgnette » sur des sujets très pointus, et « Histoire de guerre », un magazine certes complet mais de qualité inégale (et qui sera repris d'ailleurs peu de temps après par Histoire & Collections).

La seule concurrence directe était représentée par « *2e Guerre mondiale* », qui avait opté pour une approche chronologique du conflit, ce qui limitait par définition les choix de sujets.

Alors que j'avais déjà commencé à travailler sur ce projet de magazine, j'ai eu justement l'occasion de rencontrer Boris Laurent, alors rédac chef de 2e Guerre. Le courant est bien passé entre nous et surtout, Boris souhaitait, pour des raisons personnelles et pratiques, quitter les éditions Astrolabe, éditeur de 2e Guerre. Coup de bol, Boris habitait à Aix-en-Provence, où était installée ma société, les éditions du Paladin !

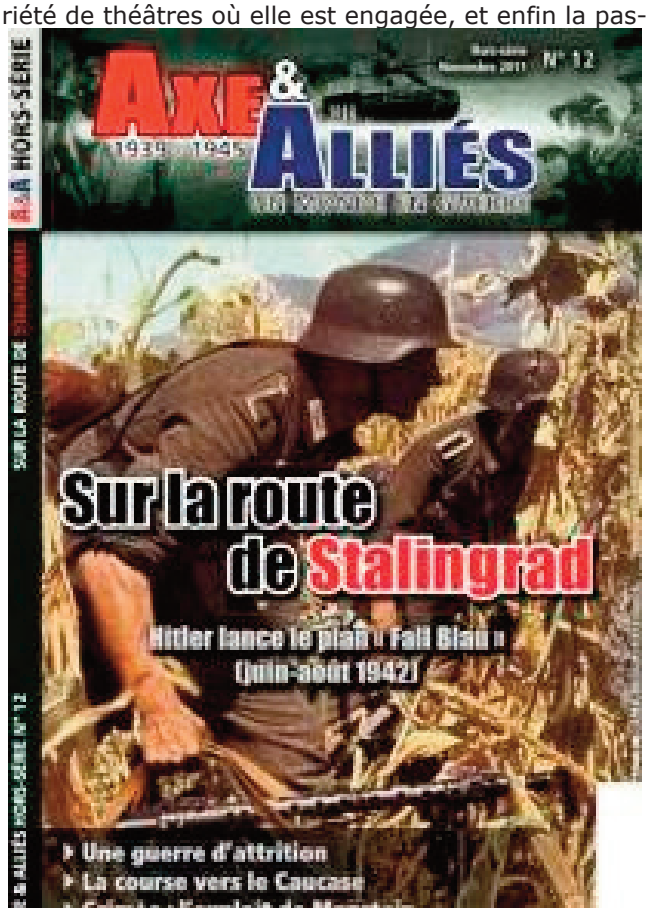
Nous avons donc rapidement décidé de lancer Axe & Alliés, un titre qui me trottait dans la tête et qui évoque bien sûr le fameux jeu de plateau « Axis & Allies ».

Nous avons préparé le projet de ce magazine et le n° 1 en un temps record, et Axe & Alliés est devenu immédiatement, je dois dire à sa parution le premier magazine sur la Seconde Guerre mondiale en France, avec d'excellents résultats (dont un record pour le premier HS sur la division Charlemagne, avec plus de 10 000 exemplaires kiosques !) Au fil des années, la concurrence s'est toutefois montrée de plus en plus pressante, avec la sortie de concurrents directs, maintenant au nombre de 3 ou 4 sur ce même créneau !!

Impossible à mon avis pour le lecteur de faire un choix, tant les magazines se valent grosso modo niveau qualité d'articles et d'illustrations, la différence se faisant toutefois sentir dans le ton et la ligne rédactionnel générale suivie, l'ancienneté du titre et la fidélité des lecteurs jouent aussi et Axe & Alliés bénéficie de plusieurs années de présence en kiosque.

Un reproche courant à propos d'Axe est de laisser un trop large place au camp… de l'Axe (à tel point que nos détracteurs nous appellent souvent « Axe & Axe » !) Ce choix tient en premier lieu à l'intérêt réel, - comme sujet d'étude ! - que présente l'Allemagne nazi, avec un système de gouvernement à la fois anarchique et tyrannique, des armées d'une rare pugnacité

tout au long des six années de guerre, une grande variété de théâtres où elle est engagée, et enfin la pas-



sion de nombreux chefs nazis pour l'ésotérisme au détriment de véritables compétences de gouvernance.

Bien évidemment, nos choix éditoriaux sont aussi liés à des contraintes économiques et l'expérience montre que les thématiques liées à l'Allemagne ou aux unités SS sont nettement plus vendeuses que celles consacrés à l'armée canadienne ou au front Pacifique… C'est ainsi, et avec la crise de la presse et la concurrence exacerbée que nous connaissons, il faut se faire une raison, même si nous essayons de conserver une grande variété de sujets.

L'une des autres marques de fabrique d'Axe & Alliés est de faire intervenir depuis le début des historiens réputés, que nous interwievons ou via des articles rédigés par eux, souvent conjointement avec la parution d'ouvrages en librairie.

Aujourd'hui, dans un marché en repli et face à une offre pléthorique, Axe & Alliés reste l'un des titres leader de la presse spécialisée sur la Seconde Guerre mondiale. Après des difficultés en début d'année 2011, le lancement avec le n° 28 d'une nouvelle formule en 84 pages et le renforcement de notre équipe éditoriale nous permettent d'envisager un avenir plus serein pour ce titre, pour le plus grand bonheur des passionnés.

Théophile Monnier

Axe & Alliés : www.axeetallies.com

Voyage & Histoire : www.voyageethistoire.com

Daniel Laurent : Dans vos commentaires concernant la crise que traverse la presse historique, vous mentionnez un marché « en repli ». Est-ce à dire que l'intérêt pour l'Histoire en général et la Seconde Guerre mondiale en particulier diminue en France ?

Théophile Monnier : C'est en fait tout le contraire, la crise est économique mais les Français ont conservé une vraie passion pour l'Histoire ; le nombre de magazines, livres et émissions consacrés à la Seconde Guerre mondiale ont explosé depuis quelques années, comme chacun peut se rendre compte en allant dans un kiosque ou en regardant les programmes télé (je pense aux émissions du mercredi soir sur Arte ou au programme Apocalypse sur France 2). Mais ce regain d'intérêt est en partie la cause des difficultés que connaissent la plupart des titres sur ce secteur, car le marché n'est pas non plus extensible à l'infini et à trop se partager le gâteau, il est évident que la part de chacun commence à se réduire dangereusement...

Concrètement, sur un marché de la presse consacrée à la Seconde Guerre mondiale qui présentait il y a encore cinq ou six ans, une dizaine de titres au maximum, on trouve aujourd'hui bien le double, voire le triple d'offres (en incluant les magazines sur les blindés, uniformes et aviation). Et comme chacun sait, la presse dans son ensemble est également confrontée à une crise profonde, liée à la fois à la baisse du pouvoir d'achat des Français et à des changements d'habitudes de consommation, en raison de la concurrence d'Internet par exemple. Dans ces conditions, tous les éditeurs sur ce secteur sont confrontés à des difficultés, et la tentation est le plus souvent de créer de nouveaux titres pour maintenir son chiffre d'affaires, cequi accroît encore la concurrence et réduit la part de chacun...



DL : Vous indiquez que certains vous critiquent au sujet d'être un peu trop « Axe et Axe » et donnez, avec franchise, vos raisons économiques de devoir vous plier aux lois de l'offre et de la demande. Comment expliquer cet apparent engouement des lecteurs pour tout ce qui a trait au nazisme, aux SS et à la Wehrmacht ? Y voyez-vous un lien avec la résurgence de certains racismes et la montée dans certains endroits de l'influence politique de l'extrême-droite ?

TM : Quelle résurgence ? La montée des votes réactionnaires et nationalistes en Europe n'a strictement rien à voir avec la moindre résurgence nazie, et l'affirmer, c'est se tromper complètement sur l'évolution de nos sociétés.

En tout état de cause, il n'y a aucun rapport avec un magazine comme le nôtre, qui est un magazine d'histoire consacré à la Seconde Guerre mondiale, et le moindre mouvement de nostalgiques du nazisme, si ceux-ci existent encore, ils doivent d'ailleurs s'étrangler en lisant nos articles. Nous publions des analyses froides et sans concessions sur le système politique nazi et ses dirigeants, qui montrent au contraire de manière indéniable le manque de compétence des chefs nazis, l'aberration de leur projet politique, la mainmise criminelle sur les pays occupés pour servir des intérêts personnels, l'extermination des populations sur des critères raciaux primaires... Ce qui fait la force d'Axe & Alliés, c'est de combiner des articles sur les opérations militaires, où sont présentés les qualités et les défauts de chaque armée dans la lutte pour la victoire sur le terrain, et des articles sur les fondements politiques et économiques qui forment la charpente du conflit.

DL : Votre évident intérêt pour les jeux stratégiques va laisser certains de nos lecteurs perplexes : Ces « wargames » ne sont-ils pas en fait de l'anti-histoire ?

N'y a-t-il pas là incompatibilité avec votre statut d'historien ?

TM : Déjà, je ne suis pas historien de formation mais un professionnel de l'édition, et comme un éditeur de livres n'est pas forcément un romancier ou un producteur de musique, un musicien, mon rôle est de publier de « vrais » historiens, comme vous dites. Cela étant, la notion d'historien universitaire tend à s'atténuer, nous voyons de plus en plus des spécialistes amateurs, souvent passionnés par leur sujet, publier des études remarquables. Cette qualité n'est pas liée obligatoirement à l'obtention d'un diplôme. Et puis le plus important, c'est d'avoir la passion de l'Histoire, et l'envie de vouloir la partager, avec talent et bien évidemment les compétences nécessaires !

Concernant les jeux de stratégie, je m'honore d'être l'un des pionniers français qui ont donné ses lettres de noblesse au « jeu d'Histoire ». Avec le magazine ***Vae Victis***, qui a popularisé cette appellation, j'ai ainsi pu montrer tout l'intérêt qu'il y avait à se pencher sur l'histoire militaire via la simulation militaire, tout en proposant une approche ludique de l'Histoire, donc souvent plus attractive pour de jeunes joueurs.

DL : Votre premier numéro Hors-série a été mis en kiosque à 10 000 exemplaires et vous semblez en être très satisfait, vous parlez de record. Je pensais que, pour survivre, des magazines comme le vôtre devaient tirer à 20 000 exemplaires au moins. Qu'en dites-vous ?

TM : Il s'agit des chiffres de ventes, pas du tirage. Sur le HS Charlemagne, notre tirage a dû être d'environ 25 000 exemplaires. Axe & Alliés est diffusé en kiosque actuellement à 20 000 exemplaires effectivement.

DL : Boris Laurent vit désormais au Canada. Est-ce que cette émigration québécoise vous handicape dans la gestion d'Axe & Alliés ?

TM : Que ce soit en France ou du Canada (où il est installé depuis maintenant deux ans), Boris a su diriger Axe & Alliés avec un grand talent, et je reste impressionné par son dynamisme, sa connaissance du sujet et sa capacité de travail. Il s'avère que Boris souhaite maintenant diversifier son activité éditoriale et il m'a demandé de passer la main sur Axe. Je reprends donc la rédaction en chef du magazine, ce sera pour moi l'occasion de renouer avec l'univers de la Seconde Guerre, mais je rassure les lecteurs fidèles du magazine, Boris restera l'un de nos principaux auteurs !

DL : L'équipe de l'Histomag'44 sait parfaitement ou elle en est, à savoir une bande d'amateurs passionnés. Nous avons cependant parfois l'impression que cette aventure agace certains de vos confrères professionnels. Considérez-vous notre Webzine comme un concurrent pirate ?

TM : A titre personnel, j`ai toujours soutenu la démarche engagée par votre forum et l'équipe d'Histomag`44.

Je suis toujours avec grand intérêt les débats lancés sur le forum et je suis épaté par votre dynamisme. Venant moi-même du milieu des « fanzines », j'apprécie la créativité et la liberté de ton de ce type de support, qui est un encouragement pour les magazines « pros » à se remettre en question et à se renouveler. Votre gratuité et le caractère associatif du projet vous offrent également une plus grande liberté dans le choix des sujets, c'est une chance.

Et très franchement, il faut arrêter avec ce complexe entre presse amateur et presse professionnelle, Histomag`44 présente une qualité de contenu remarquable, la seule différence est que vous subiriez plus de contrainte en terme de présentation, de choix de sujets et de diffusion si vous deviez être vendu et surtout, si ce magazine était votre gagne-pain. C'est là où les ennuis commencent et parfois, je vous envie !!

DL : Merci Théophile.

Votre franchise vous honore et c'est avec grand plaisir que l'Histomag'44 vous a donné la parole.

Axe & Alliés n° 28

Cinq ans après son lancement, Axe & Alliés, magazine de référence sur la Seconde Guerre mondiale, se pare d'une maquette entièrement remodelée, repense son contenu et revient à une formule en 84 pages !

Votre magazine propose ainsi de nouvelles rubriques : les « impostures de la 2e GM », qui décrypte les grands mythes du conflit, et « que se serait-il passé si… ? », pour revenir sur les moments et les batailles où l'Histoire aurait pu basculer.

Le dossier de ce n° 28 est consacré à la bataille de Kharkov (1942), l'une des pires défaites de l'armée rouge, longtemps occultée par la propagande officielle et dont des études récentes, basées sur des archives enfin accessibles aux chercheurs, ont montré l'ampleur de la catastrophe et a certainement prolongé la guerre à l'Est.

84 pages, prix de vente : 6,50 €



Sturmovik

Présenté par Antoine Merlin



Depuis 9 ans déjà, le site HistoQuiz vous fait découvrir les conflits du XXème siècle, les grandes batailles et personnalités du monde historique.

Il y a de cela quelques mois, nous avons pris la décision d'accroître le domaine HistoQuiz en y ajoutant une nouvelle «extension», entièrement dédiée au matériel militaire du XXème siècle, particulièrement du Second Conflit mondial. Cette extension, ce «complément technique», c'est Sturmovik.

http://sturmovik.histoquiz-contemporain.com/

Animée par plusieurs bénévoles motivés, cette nouvelle plateforme bénéficie du professionnalisme de ses contributeurs, de la qualité informatique du domaine HistoQuiz, et ce au profit des internautes et de l'Histoire.

Sturmovik vous fait découvrir (ou redécouvrir !) l'univers captivant des armes, véhicules, navires, aéronefs des différentes nations, cette technologie militaire dont la flagrante évolution au cours du XXème siècle bouleversa tellement le Monde et l'humanité qu'il en changea la face à jamais.

Témoin, parfois même instigateur de l'Histoire contemporaine, la technologie militaire «culmine» durant le siècle passé, aboutissement d'une éternelle recherche de destruction, de supériorité, d'efficacité; c'est ce monde que Sturmovik tente d'expliquer, puisque avant que l'arme soit arme, il y a des mois, voire des années, de travaux, de recherches, il y a des hommes, des ingénieurs, des militaires ou de simples civils aux idées ingénieuses.

Il y a aussi de l'argent, des moyens, de la volonté; c'est bien durant la guerre que la science se montre la plus prolifique !

Sturmovik, sous l'égide de Pierre Chaput (HistoQuiz) et de plusieurs bénévoles, s'attèle ainsi à cette gigantesque tâche, avec inspiration et motivation ! A l'heure actuelle, le nombre d'articles reste restreint, mais il ne demande qu'à s'accroître, à proliférer, et ce, au nom de l'héritage historique et du savoir; quoi de mieux que d'utiliser la formidable plateforme d'information qu'est Internet pour ce projet, avec, quelque part dans l'esprit, la même volonté qui a, en leur temps, animé les auteurs de l'Encyclopédie, ou plus récemment, l'équipe d'Histomag'44, pour ne citer qu'eux !

Sturmovik est ouvert à TOUT contributeur, à tout bénévole cherchant à donner une réelle postérité, un réel avenir à ses travaux, et ce, sur une plateforme d'information résolument moderne ! Pour contribuer au «projet» Sturmovik, contactez-nous.

Après avoir découvert les batailles et les hommes qui ont marqué notre Histoire, venez maintenant découvrir avec «quoi» ils l'ont forgée !

Spécifications

Longueur : 864mm
Longueur canon : 251mm
Poids chargée : 4.5 kg (3.7 kg non-chargée)
Portée de 150 à 200 mètres, et cadence de 500 coups/minute.
Sélecteur de tir à deux modes : semi-automatique et automatique
Vitesse initiale de la balle : 380 m/s
Calibre : 9x19 mm Parabellum
Approvisionnement : chargeur de 32 balles
Système de tir : emprunt de gaz, culasse ouverte
Optiques : en acier

Dossier photographique



MP-41. On remarque l'ensemble en bois (servant à la fois de crosse et de fût), l'absence d'ergot sous le nez du canon (contrairement à la MP-40), et le sélecteur de tir au-dessus de la détente.
Néanmoins, la parenté avec la famille des MP-40 est visuellement indéniable !

Le mur de l'Atlantique en Bretagne

Par Jean Cotrez

Le sujet principal de ce numéro 75 de votre Histomag étant notre belle province de Bretagne, la rubrique BTP ne pouvait que relever le gant en vous parlant des défenses allemandes du secteur. Cependant le sujet, comme la région, étant vaste, il est hors de question de vous faire un énoncé des différents points forts du coin avec tous les blockhaus présents. En effet, sur les 1 200 km de littoral breton, l'organisation Todt a construit plus de 2 700 blockhaus de tous types. Cela représenterait une énumération longue et fastidieuse, à la limite soporifique. Nous allons donc faire une présentation générale de la région telle qu'elle se présentait en 1944, ainsi que des troupes y étant positionnées mais nous ne ferons que survoler les « Festungen », celles-ci méritant chacune un article dédié. Nous évoquerons les positions d'artillerie lourdes et les stations radar importantes et laisserons de côté les défenses de plage classiques dont le détail ne présente en l'occurrence guère d'intérêt. La description qui suit n'est bien sûr pas exhaustive.

GENERALITES :

Sur la côte Bretagne nord de la base ouest du Cotentin jusqu'à la pointe sud de la presqu'île de Crozon, c'est le Festung Pionner Stab 9 qui est en charge de l'édification des fortifications, le Festung Pionner Stab 17 s'occupant de celles situées entre la presqu'île de Crozon jusqu'au sud de l'estuaire de la Loire.

Au niveau infanterie, c'est la 7ème armée qui occupe les lieux (AOK 7) dont le PC est situé au Mans. Il est scindé en 2 corps d'armées, le 74ème sous les ordres du général Erich Straube, PC à Guingamp, et le 25ème aux ordres du général Fahrmbacher, PC à Pontivy. A ces effectifs s'ajoutent ceux des places fortes (Festungen) qui disposent de leurs propres commandements. Militairement, la péninsule est divisée en 5 secteurs KVA (1) :

KVA1 De Pontaubault à St Brieuc

KVA2 De St Brieuc à Porz ar streat

KVB De Porz ar streat au sud de la presqu'île de Crozon

KVC1 De Crozon à Etel

KVC2 D'Etel à Pornic

Chaque KVA est divisé en sous-secteurs, les KV Gruppen, KVG (2) suivis d'un nom de ville ou village, comme « KV Gruppe Rance ». Cela signifie que tous les Stützpunkt de ces KVG porteront les 2 premières lettres du nom qui lui sont rattachées. Exemple, RA128 (RA pour Rance) qui est la caserne de Dinard faisant partie du KVU Festung St Malo. Enfin dernier échelon, ces KV Gruppen sont eux-mêmes divisés en sous- secteurs appelés KVU Gruppen.

C'est quand même très clair !

LES SECTEURS :

KVA A1 : de Pontaubault (base ouest du Cotentin) à st Brieuc. Jusqu'à Cancale, rien de spécial à signaler au niveau fortifications car l'occupant a jugé que la baie ensablée du mont St-Michel et ses environs ne se prêtait guère à un débarquement de grande envergure.

Cette portion du littoral est occupée par la 77ème DI du Generalleutnant Stegmann composée de 2 régiments d'infanterie et d'un régiment d'artillerie composé de 6 batteries de 10.5 cm et 3 batteries de 88. Ce KVA est lui-même divisé en 2 KV Gruppen : le KVG Rance et le KVG Lamballe.

Pour compléter l'ensemble, on lui adjoint 2 bataillons d'Ost Truppen basés à Cancale et à Matignon. La forteresse St Malo est placée sous les ordres de l'Oberst Andreas von Aulock. Le KVG Rance est divisé en 3 KVU, Dol, Cancale et St Malo. Le KVG Lamballe est divisé lui aussi en 3 KVU, ceux de Matignon, Pléneuf et Yffiniac.

SAINT-MALO :

Afin de protéger efficacement St Malo, 3 batteries côtières sont implantées autour de la ville. La première sur **l'île de Cézembre** (Ra 277). Elle est équipée de 6 pièces de 19.4 cm KE 486(f) (3) en encuvements, dirigées par un Leitstand type M157 à 3 niveaux. Pour assurer la protection anti-aérienne, une batterie de flak de 6 x 7.5 cm flak M36 (f) ainsi que de plusieurs pièces plus légères de 4 et 2 cm sont réparties sur le site. La garnison s'élève à 300 hommes. Le STP abrite 5 R622 et 2 R635 pour la troupe, 6 soutes à munitions S302 et divers baraquements non fortifiés. De plus, un canon de 15 cm installé sur un abri M158 sert de pièce d'éclairage. Enfin on trouve 2 cuves pour projecteurs de 150 cm. 12 tobrouks pour Mg et 5 postes pour mortiers assurent la défense terrestre du site.

L'île ne tombera que le 2 septembre 1944.



Cézembre : encuvements pour canons de 194 mm

La deuxième batterie est installée sur **l'îlot du Grand Bé** (Ra 276) avec 4 canons de 10.5 cm sous casemate R671S et un pdt de type M162a. La troisième est située sur la **pointe de Bellefard** et comporte 3 canons de 12.2 cm en encuvements.

Autour de St Malo on trouve encore :

Les batteries des Ormeaux et de St Gilles Coulomb équipées toutes deux de 4 canons de 105 sous casemates R669.

De l'autre côté de la Rance, 4 autres batteries :

- **La Richardais :** 6 x 122mm sous casemate R669 et R611 et 2 encuvements pour canons de 15 cm.

- **La Ville-aux-Monniers :** au sud de Dinard, 6 x 155 dans blockhaus R611.

- **La Brousette :** 4 x 155 mm sous casemates R669, couvrant entre autre la plage de Dinard. Le tir de ces 2 batteries est commandé par un Po à cloche blindée type R120 situé sur la **pointe du Grouin.**

- **la pointe de Bellegard :** 4 x 100 mm installés sur plateformes.

A noter la présence de 2 Panzerwerk importants :

Celui du **fort de la Varde** (Ra109) qui couvre la plage de **Paramé** ne comporte pas moins de 15 blockhaus pour artillerie antichars, mitrailleuses et abris pour le personnel. Les armes antichars sont des canons de 4.7, 5 et 7.5 cm. Les principaux blockhaus de combat sont de type :

R120, R611, R667, R600, R112a, R653 et R506c.

Celui de la **cité d'Aleth** (Ra 230) à **St Servan** qui s'appuie sur le vieux fort français et qui protège le port contre une attaque qui viendrait soit de la mer, soit de l'intérieur des terres comporte, lui, 24 blockhaus de différents types. Les principaux blockhaus de combats sont :

2 x R680 pour canon de 75 mm

2 x R611 pour canon de 105 mm

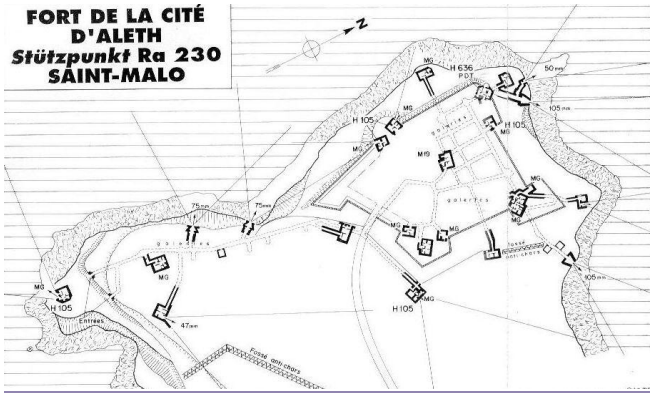
R633 pour mortier de 5 cm

4 x R112 avec cloche pour mg à 6 créneaux

R114a idem ci-dessus mais en type A (3 mètres d'épaisseur de murs et toit).

R504

R506b pour canon antichar de 4.7 cm



Plan du fort de la cité d'Aleth

Le feu des pièces est commandé par un PDT type R636. La garnison s'élève à 500 hommes.

De plus 1200 mètres de galeries ont été creusés dans la colline. La galerie principale est équipée d'une voie ferrée de 60cm permettant l'approvisionnement de tous les postes de combat, y compris 4 emplacements creusés dans la roche et abritant des canons de 75 couvrant la Rance et la mer. C'est ici que les Américains reçurent la reddition de la garnison allemande.

La protection anti-aérienne de la forteresse est répartie entre 2 zones. La zone rapprochée est protégée par 6 x 3 pièces de 2 cm flak 30 et la défense éloignée est confiée à 6 batteries lourdes de 6 x 88 mm flak 18 dont une près de la **cité d'Aleth**. Une dernière batterie aux **Cognets** à côté de Dinard est, elle, armée de 6 x 75 flak en encuvements type L4 et le tir est coordonné par un PDT L403.

Concernant la détection radar, le seul matériel sur la zone de St Malo est un Seetakt FuMO 2 de la Kriegsmarine implanté sur la **pointe du Grouin** (Ra 310a).

En se déplaçant vers l'ouest on arrive au **cap Fréhel** où se situe la grande station radar « Frosch » implantée à la **pointe du Jas** (La 318). C'est une station commune à la Luftwaffe et à la Kriegsmarine. Elle est équipée d'un radar type Mammut FuMG 52 « Caesar » sur abri L485. Ce radar est conçu pour la détection longue portée (300km) des avions. Il fournit la distance et le relèvement mais pas le site. Il est équipé IFF (4), pèse 150 tonnes et son antenne mesure 30m x 10m. Les données radar sont exploitées dans un PC chasse type L479 «Anton«. Autres radars en place :

2 Würzburg Riese FuSE65,

2 Freya FuMG 401 LZ,

1 Freya FuMG 450,

1 Würzburg Anton 39D Seetakt FuMO2 "Calais". D'autres stations radar plus légères existent (**Cap d'Erquy**) mais elles sont beaucoup moins étoffées que celle du cap Fréhel.

KVA A2 :

Ce secteur s'étend de **St Brieuc** à **Porz ar Streat** (à l'ouest de **Roscoff**). Cette région est une côte très découpée et peu favorable à un débarquement. Les ouvrages de défense des plages y sont peu répandus. Par contre les baies de Morlaix, Lannion et St Brieuc sont autant de lieux de mouillage pour la flotte allemande et leurs environs sont dotés de batteries d'artillerie puissantes afin d'interdire le trafic maritime allié. Ces batteries sont guidées par d'importantes stations radar.

Ce KVA est divisé en 2 KVG, Pontrieux (indicatif Po) et Morlaix (indicatif Mo). Le KVG Pontrieux est lui divisé en 3 KVU : Etables, Trieux et Tréguier. Le KVG Morlaix est lui aussi scindé en 3 KVU, Lannion, Lanmeur et Roscoff. La zone est occupée par la 266ème DI du Generalleutnant Karl Spang. Pour pallier le manque d'effectifs, deux régiments d'Ost Truppen complètent le tout.

La large baie de St Brieuc est protégée par 2 batteries situées, la première à **Pordic**, équipée de 4 canons de 15.5 cm SFH 414 (f) datant de la première guerre mondiale sous casemate R669. La seconde à **Etables** possède 3 canons de 12.2 cm également sous casemate R669.

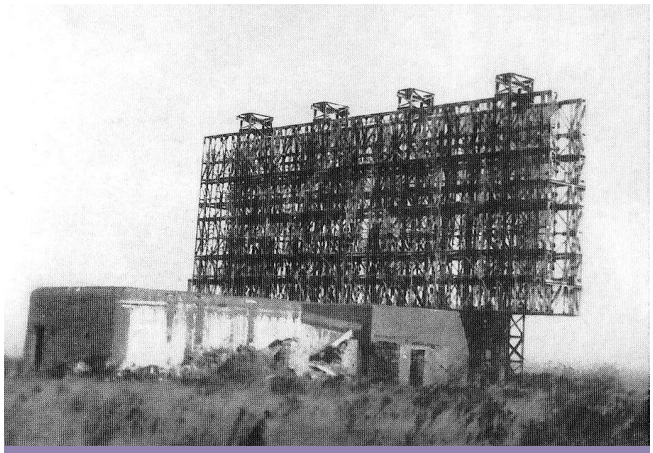
En arrière de Paimpol, à **Plounez** (Po27) les Allemands ont déployé leur batterie HKB 1272 sur voie ferrée, armée de 2 canons (sur 4 prévus initialement) de 20.3 cm K(E)SKC/34. (Voir l'article qui lui est intégralement consacré dans ce même numéro). Cette

batterie longue portée chargée de protéger le port de St Malo croise ses feux avec la batterie « Mirus » installée sur l'île de Guernesey. Elle s'appuie sur plusieurs stations de détection. Une sur la **pointe de Plouézec** (Po24), une autre au sémaphore du **Créach Maout** toutes deux équipées d'un radar Seetakt FuMO 2, une troisième enfin sur la **pointe de l'Arcouest** (Po32) équipée d'un seetakt FuMO 2 et d'un Mammut « Gustav » FuMO 51. Pour rappel le radar Mammut « Gustav » est un radar de détection longue portée (200 km) de buts marins. Il peut être installé sur blockhaus V143 ou L485.

L'anse de Paimpol quant à elle est protégée par 3 batteries comportant chacune 4 obusiers Schneider de 15.5 cm. Elles sont situées à **Landeby** (Po34a) et à **Pleumeur-Gautier** (Po51a). Sur ces 2 sites les canons sont sous casemates R669. Dans la troisième par contre, à **Lézardrieux** (Po39b), les obusiers sont sur plateformes.

Dans le KVU Gruppe Lannion, à noter la présence de la station radar « Pfauenauge » de **la Clarté** (Mo 309a). Elle est équipée de 2 radars Freya FuMG 401 A/LZ et FuMG 450 et de 2 Würzburg Riese FuSE 65. Un abri L486 assure l'alimentation des radars. La protection anti-aérienne de la station est assurée par un L410 et 2 L409 armés de 2 cm flak30. Un PC de chasse L479 assure l'exploitation des données radar.

Pour **Lannion**, on note la présence de 3 batteries hippomobiles de 4 pièces de 10.5 cm en place à **Lanmeur**, **Guimaëc** et **Plouezoc'h**. A **Plougasnou** la Luftwaffe installe une station radar nommée « Molch » équipée d'un Würzburg Riese FuSE 65, et d'un Mammut FuMO 52 ainsi qu'un Seetakt FuMO 2 (Kriegsmarine). Le terrain d'aviation de **Ploujean** est bien défendu par une batterie de flak lourde de 6 pièces sur blockhaus L422A, à laquelle s'ajoutent 3 pièces de 2cm flak 30 sur blockhaus L409a, L410a et L411. A **St Fiacre** et à **la Feuillée** aux environs de **Morlaix** se trouvent 2 stations radio de guidage (K11) pour les escadrilles allemandes partant vers l'Angleterre. La première est équipée d'un appareil See-Elefant et la seconde des appareils X-Gerät et Y-Gerät.



FuMO 52 « Mammut » de Plougasnou

Roscoff et son port sont défendus par un ensemble fortifié établi sur la pointe de **Sainte-Barbe**. Pour la protection lointaine, les Allemands déploient 3 batteries hippomobiles. Les 2 premières (Mo86c et Mo91c)) sont armées chacune de 4 x 15 cm sous casemate R669. La troisième (Mo92c) possède elle, 4 obusiers de 15.5 cm sous casemate R669.

KVA B :

Ce secteur s'étend de Porz Ar Streat à Pornic et inclut 3 forteresses : Brest, Lorient et St Nazaire. Le corps d'armée qui occupe la zone est commandé par le général W Fahrmbacher dont l'état major se situe à Pontivy. Il est constitué des 343, 265 et 275èmes divisions d'infanterie.

Le KVA B est divisé en 4 KVG :

Le KVG Aber Wrac'h, indicatif Av, le KVG St Renan indicatif Re, le KVG Brest indicatif B et enfin le KVG Camaret, indicatif C.

Le KVG **Aber Wrac'h** situé au nord de la zone possède 4 batteries côtières. La première à **Ranorgat le Carpont** avec 4 obusiers de 15 cm sous casemates R669, la deuxième à **Plouider** (Av55) avec 4 canons de 105 sous casemates R671, la troisième au **Flescou Lannilis** (Av66a) armée de 4 canons Schneider de 105 sous casemates R650 et enfin à **Landéda Cleus fos** (Av67) avec 4 obusiers de 150 dont 3 en encuvements et un sous casemate R669. A **Landéda Croaz Huella** est installée la seule batterie du secteur constituée de 4 blockhaus R650 armés de canons de 152 K 390/1 et 2 blockhaus à cuves type Fl243b pour pièces de flak de 7.5 cm. D'autre part le 4ème régiment d'artillerie de la 353ème DI déploie 3 batteries de 4 obusiers de 15.5 cm dans la région de **Plouescat** et le 3ème régiment d'artillerie de la 343 DI déploie 3 batteries de 4 x 7.62 cm FK39 sous casemates R669 dans la région de **Plouider**.

Les **Aber Wrac'h** et **Aber Benoit** qui s'enfoncent loin à l'intérieur des terres sont bien protégés. Le premier par 3 îles : **l'île Longue** (Av35), à ne pas confondre avec l'île Longue de Brest, **l'Ile Cezon** (Av36) et enfin **l'île d'Erch** faisant face aux deux premières et qui comporte 2 points d'appuis, Av32 et 45. Deux stations radar de la KM complètent la surveillance de l'estuaire du **Wrac'h**.

En continuant vers l'ouest puis le sud, on arrive au **Conquet**. Ce Stp est lourdement défendu, sa pièce maîtresse étant la presqu'île de **Kermorvan.** Ce Stp est lui-même divisé en 16 WN (Re104 à Re119) comportant 14 blockhaus sans compter les tobrouks. Son rôle est de protéger la plage nord du Conquet et son port au sud. Au sud du Conquet, la **Pointe des Renards** et un Panzerwerk situé près de l'anse d'**Illien** complètent le dispositif de défense rapprochée.

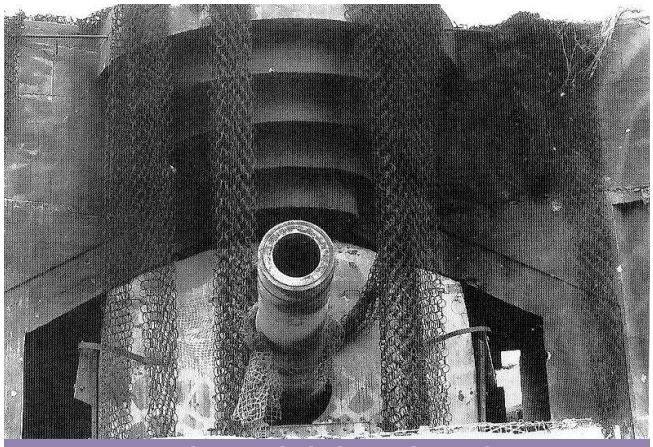
Dans le secteur couvrant l'entrée du goulet de Brest, de nombreuses stations de détection de la KM sont disposées le long du littoral. Notons celle installée à **Kerholic** (Re503), équipée d'un Mammut « Gustav » FuMO51 et d'un Seetakt FuMO 303 « Freiburg ». Les autres stations sont implantées à la **pointe St Mathieu**, à **St Marzin** et à **Kerveledan**. La LW quant à elle a construit la station « pinguin » à **St-Pabu**, équipée de 2 Würzburg Riese FuSE 65, de 2 Freya FuMG80 et d'un radar de tir Würzburg Anton 39 (Td) dirigeant les batteries de flak, d'un PC chasse L479A, d'un abri usine L486 ainsi que de 2 L410 armés de 2 cm flak 30 pour la protection anti-aérienne du site.

Enfin 2 batteries d'artillerie lourde vont être installées dans le secteur.

La première à l'est du village de **Lochrist**, Stp Re303 Kéringar. La MKB Graf-Spee (Marine Küsten Batterie) a pour rôle d'interdire l'accès à longue portée du port

de Brest mais aussi de couvrir l'entrée du goulet en croisant ses feux avec ceux des batteries de **Camaret** . Elle est équipée de 4 canons de 280 mm Krupp SKL/40 d'une portée de 29.5 km, provenant d'un navire déclassé de la classe « Braunschweig ».

Trois sont en encuvement, le quatrième sous casemate SK. Les emplacements sont reliés aux soutes munitions par des voies ferrées de 60cm. Le Stp est lourdement défendu aussi bien contre des attaques terrestres qu'aériennes. Pas moins de 12 pièces de flak de tous calibres protègent le site. L'effectif est de 250 hommes.



Canon de 280 de la batterie Graf-Spee sous casemate

Le tir des canons de la batterie est commandé par un Leitstand (poste de direction de tir) type S 414 situé à 1500m de la batterie. Ce blockhaus n'a été construit qu'à sept exemplaires dans toute l'Europe. Il est édifié sur deux étages et possède 2 observatoires sur 2 niveaux différents. Le tout est surmonté de la position télémètre et recouvert d'une dalle. Il nécessite 1000m3 de béton.

La batterie, lors de la bataille de Brest, est bombardée par l'USAF et l'artillerie US à coups de 155, 203 et 240, plus les 380 du Warspite. Le 9 septembre la garnison se rend aux Américains et aux FFI.

La seconde batterie « von Holtzendorf » (Re305) est située sur les falaises des **Rospects** sur l'emplacement d'une ancienne batterie française.

L'OT y construit 4 blockhaus M272 afin d'y mettre à l'abri les 4 canons de 15 cm S.K.C/28 qui arment la batterie (portée 22 km). Le PDT de la batterie est du type M150 avec 2 observatoires sous plaques blindées et une cuve télémétrique. Le but de cette batterie est de protéger l'approche de Brest très au large du goulet. La protection anti-aérienne du site est assurée par la batterie « Arnika » armée de 3 pièces de 7.5cm en cuve Fl243b et par la batterie « Erika » équipée pour sa part de 5 canons de 7.5 cm et d'un 2 cm flak 38.

La défense rapprochée du goulet de Brest est assurée par le **fort Toulbroc'h** (Re309) armé de 4 pièces de 7.5 cm sous casemate R671S. Le **fort du Minou** (B323) quant à lui est armé de 2 pièces de 88 S.K.C/35 sous casemate R671. Sur le même rivage en se rapprochant de Brest se trouve le **fort du Portzic**. A l'ouest de la position, 4 canons de 10.5 cm sont installés sous casemate R671s. En arrière 3 pièces de 15.2 cm sous casemate R669. A l'opposé 3 blockhaus R671s abritent des canons de 88. Le tir est coordonné par un Leitstand M157 à 3 niveaux d'observation.

Pour compléter le système, 2 batteries hippomobiles situées à **St Pierre Quilbignon** et l'autre dans **l'Arsenal** sont équipées de canons de 10.5 cm sous casemates R669.

Au titre de la défense anti-aérienne, il faut évoquer la batterie de **Kerdalez** qui était une batterie de la KM équipée de 4 pièces de 10.5 cm SKC 32 sous coupole blindée dont le tir était commandé par un PDT équipé d'un télémètre lui aussi sous coupole blindée. Cette batterie pouvait engager des buts marins.



Entrée principale de la BSM de Brest après la reddition

BREST :

Brest = base sous-marine des «Quatre Pompes«. Nous n'allons pas entrer dans les détails de la base mais simplement rappeler qu'elle abritait 15 alvéoles de différents types pouvant accueillir les sous marins de Dönitz. Pour mémoire, un des abris pour U-Boot mesure 332 mètres de long sur 192 mètres de large pour une hauteur de 17 mètres. Sa dalle de toit dépasse 6 mètres d'épaisseur et est couronnée par 3 encuvements pour canons de flak 40mm Bofors commandé par un PDT équipé d'un radar Würzburg Anton 39 T. Il a nécessité 508 000 m3 de béton !

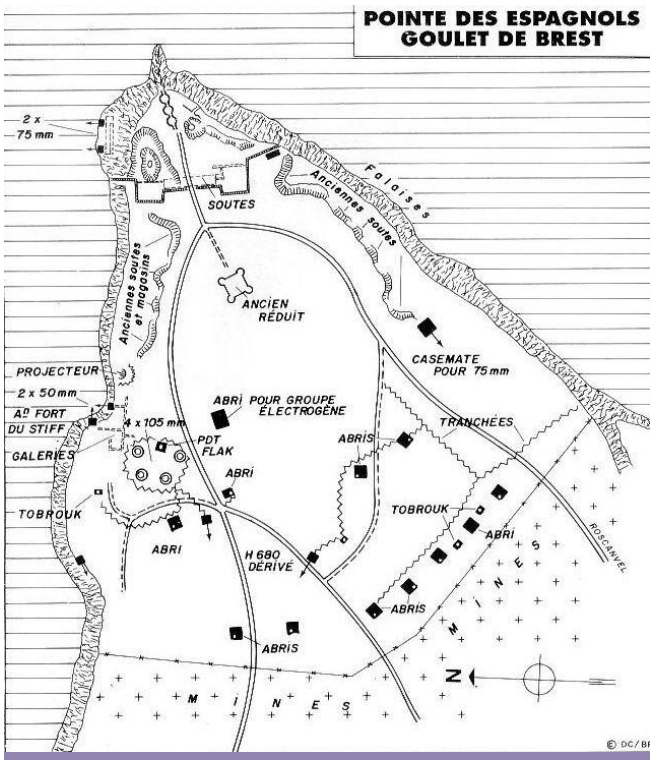
En août 1944 la base est attaquée par la RAF dont les avions sont équipés de bombes type « Tallboy » d'un poids de 5.5 tonnes. Cinq de ces bombes font mouche et percent effectivement la dalle de toit, sans toutefois que les sous-marins à l'abri dans les alvéoles ne soient endommagés.

Autour de la ville est construite une ligne de combat (Hauptkampflinie) s'appuyant sur les anciens remparts et forts de la ville. C'est une multitude de points d'appuis lourdement armés qui sont destinés à protéger le port contre n'importe quel type d'attaque. D'ailleurs ces défenses donneront du fil à retordre aux Américains lors de la bataille de Brest. Sur la presqu'île de **Crozon**, l'OT a construit 2 Torpedo batteries installées au **fort de Cornouaille** et au **fort Robert**. Comme le nom l'indique ce sont des batteries lance-torpilles dont l'embrasure des blockhaus est située quasiment à la surface de l'eau, et d'où sont expédiées les torpilles. La première batterie citée possède une galerie de 25 mètres creusée dans le roc servant de salle de stockage des torpilles. A noter également la présence de 2 R664 de type A (murs et toit de 3 mètres d'épaisseur) sur le Stp « **Marineschüle** »

(B116) (Ecole navale). Ce blockhaus nécessite 2280 m3 de béton et 123 tonnes de ferraillage. Il abrite un obusier de 10.5 cm sous cloche blindée type 81 P9 pesant la bagatelle de 100 tonnes. Son tir est donc possible sur 360° et sa cadence de tir de 8 à 10 coups/mn. Portée maximale 6 000 mètres.

Les bases sous-marines étant souvent la cible de bombardements aériens de la part des Alliés, les défenses anti-aériennes y sont particulièrement développées. Ainsi Brest est défendue par 12 batteries de flak de 4 x 10.5cm SKC/32, soit 48 tubes, 4 batteries de 4 x 10.5 cm SKC/33 (bitubes) soit 32 tubes, 2 batteries de 4 x 12.8 cm flak 40 soit 8 tubes, 1 batterie de 4 x 88 cm, 2 batteries de 4 x 7.5 cm. Voilà pour la flak lourde à laquelle il convient d'ajouter les unités de flak légères équipées de 2 cm flak 28, 3.7 cm flak 30 et 4 cm flak 28. Le tir des batteries de flak lourde est dirigé par radar.

La **pointe des Espagnols** faisant face au port de Brest est lourdement armée et constitue un Panzerwerk. Sur le plateau prend place la batterie « Eisenträger » équipée de 4 x 10.5 cm à laquelle on ajoute une position avec 4 x 4.7 cm Mle 85. Lez **forts Robert** et **de Cornouaille** sont équipés respectivement de 4 x 75 mm Mle 1908 et 3 x 100 mm Mle 1897.



Plan des fortifications de la pointe des Espagnols

Sur la **Pointe du grand Gouin** (C342) s'installe une batterie de la Heer de 4 x 22 cm K.532 (f) Schneider Mle 1917 en encuvements d'une portée de 22.8 km. De nombreux blockhaus dont plusieurs soutes à munitions entourent cette batterie dont le tir est commandé par un Leitstand R636a. Sa défense anti-aérienne est assurée par 6 pièces de 7.5cm flak M32 (f) en cuves et 3 pièces de 2 cm flak 30, plus bien entendu de nombreux Vf58c pour Mg pour la défense de proximité. La garnison s'élève à 200 hommes.

Sur la falaise orientale, 2 blockhaus R670 armés chacun d'un canon de 75 C/97 protègent l'entrée du port de **Camaret.** Le port par lui même est protégé par du matériel plus léger.

La **Pointe Pen Hir** par contre abrite une batterie (MKB Kerbonn) de 4 x 16.4 cm d'origine française sous casemate M270/SK. Son tir est commandé par un Leitstand M162a à 2 étages avec emplacement télémètre sur le toit protégé par une dalle.

Enfin le **Cap de la Chèvre** est équipé en 1944 de 4 x 15 cm SKL/40 qui protègent l'entrée de la baie de **Douarnenez**. En plus des 3 batteries citées plus haut l'EM allemand dépêche autour de **Crozon** 2 batteries armées chacune de 4 x 155 mm SHF 414(f) sous casemate R669. A l'intérieur des terres au **Menez Hom**, à **Plougastel**, la **Trinité** et **Tal ar Groas** sont installées des stations de transmission et de détection de la KM et de la LW.

KVA C1 :

Le KVA C1 est divisé en 3 KVG Le premier le KVG **Quimper** est divisé en 3 KVU : les KVU **Douarnenez**, **Plogastel-St-Germain** et **Fouesnant**. Tous les Stp sont codés Qu.

Le deuxième, **Lorient** est formé de 4 KVU : **Clohars**, **Le Puil**, **Plouhinec** et **Lorient**. Tous les stp sont codés Lo. Enfin l'île de **Groix** forme à elle seule le dernier KVG Groix, dont les Stp portent le préfixe Gx.

Le KVG **Quimper** s'étend de la plage de **Ste Anne la Palud** (Qu01) à **Pouldohan** (Qu500). Les hommes en place appartiennent à la 265ème ID du Generalleutnant Wahlter Duvert dont le PC se situe à **Quimperlé**. Les défenses allemandes les plus denses se concentrent essentiellement autour des ports de **Douarnenez**, **Audierne**, **Bénodet** et **Concarneau** qui abritent quelques flottilles de la KM. Elles sont sous la forme de Stp ou au plus de Panzerwerk. Aucune batterie d'artillerie côtière notable ne se trouve dans le secteur à l'exception de 3 batteries de 4 x 76.2 cm d'une portée de 12 km environ, sous casemate R669 avec tobrouk intégré, situées à **Lesnarvor**, **Tréogat** et **Plonéour-Lanven**. Chaque batterie compte environ 120 hommes.

La LW et la KM installent sur la **Pointe du Raz** deux stations radar. Celle de la LW baptisée « Renntier » est équipée d'un « Mammut » FuMO 52 monté sur abri L485, 3 Würzburg Riese FuMG 65 et 2 Freya. On trouve un PC chasse L479. La protection anti-aérienne est assurée par 6 pièces de 2 cm flak 30 installées sur des blockhaus L409a, L2, L419A et L410A. A l'extrémité de la pointe, la KM installe un Seetakt FuMO 2 et un Würzburg See Riese FuMO 214.

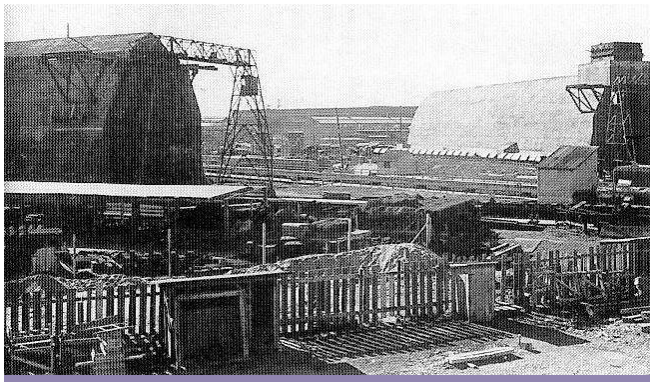
Au sud de la position, le port **d'Audierne** est protégé par 2 Panzerwerk situés de part et d'autre du **Goyen** et se faisant face. Le premier à **Lézongar** (Qu16) avec entre autres, 3 blockhaus type R634 à cloche blindée à 6 créneaux pour mg et le second à **Lézarouan** (Qu19). Ces 2 Stp ne sont armés que de mitrailleuses et de canons anti-chars Skoda de 4.7 cm, le tout dans des blockhaus.

LORIENT :

La Festung **Lorient** forme à elle seule un KVG. Les hommes en place sont toujours ceux de la 265ème ID. **Lorient** est la plus grande base sous-marine construite pendant la seconde guerre mondiale et de plus elle abrite le PC de l'amiral Dönitz, commandant en chef de la flotte sous-marine. Ce PC situé à **Ker-**

nevel dans le « château des sardines » abrite 300 hommes. A la fin du conflit, la garnison totale s'élève à 25 000 hommes. A son apogée elle peut accueillir 28 sous-marins simultanément dans ses abris Kéroman I, II et III ainsi que 2 Dombunkers. Ces 2 derniers ouvrages ont une longueur de 81 m x 16 m de large pour une hauteur de 15 m. Ils sont capables d'accueillir chacun 1 sous-marin type II de faible tonnage. Leur particularité est le toit qui ayant la forme d'une ogive d'obus est censé dévier les bombes qui tomberaient à la verticale sur le blockhaus. Pour protéger la base de sous-marins et les ateliers attenants, 600 blockhaus de combat seront construits dans la région Lorientaise. La poche tiendra tête aux alliés pendant 9 mois après la libération de la Bretagne. (Voir plus loin l'article de fond sur la base sous-marine de Lorient par Philippe Masse).

En face de la base, au milieu de la rade, **l'île St- Michel** a été transformée en Panzerwerk. Il est équipé de canons de 7.5 cm Pak 40, de 5 cm KwK 38 et de 4.7 cm Pak Skoda sous casemates R680, R667 et R631. De nombreuses mitrailleuses sont également installées sous casemates à cloche R634, R620 et R630. Cette île a la puissance de feu d'un navire de guerre ! De l'autre côté de la base est implanté le Stp de **Kernevel** (Lo322) lui aussi très lourdement armé.



Dom-Bunkers de Lorient

Sur le front de mer pour protéger l'entrée de la rade se trouve la batterie « Berlin » avec 2 canons de 10.5 cm dans blockhaus R650.

Afin de défendre le port contre les nombreux raids aériens, la flak dispose de 10 batteries de 10.5 cm SKC/32 soit 40 tubes, 4 de 10.5 cm SKC/33 bitubes soit 32 tubes, 2 batteries de 12.8 cm et enfin les batteries de 7.5 cm de **Groix** et **Belle-Ile**. A ceci s'ajoute les pièces légères de 2, 3.7 et 4 cm. Le tir des batteries lourdes est guidé par un radar FuMO 213.

Sur la côte au nord de Lorient les belles plages de **Guidel** sont défendues par 3 Panzerwerk à **la Falaise** (Lo 19), **Guidel plage** (Lo 22) et au **sémaphore de Guidel** (Lo 23) avec leurs blockhaus accueillant des canons de 7.5 cm PaK 40 et des blockhaus pour Mg R630 et R624. Le panzerwerk de **Locmiquelic** (Lo25) fort de ses 15 blockhaus et de ses canons PaK de 7.5 cm couvre la côte entre **le Pouldu** et **Courégan**.

Ces plages ainsi que l'embouchure de la **Laïta** sont couvertes par 2 batteries : l'une à **Kerhope** (Lo16) équipée de 4 x 15.5 cm sous casemates R611 et R669 et l'autre à **St Fiacre** (Lo39) équipée des mêmes canons sous casemate R669.

Plus au sud, au **Fort Bloqué,** deux autres batteries dont une armée de 4 x 15.5cm sous R669 et l'autre à **Croezhent** (Lo211). Ces batteries situées à l'intérieur des terres possèdent leurs observatoires sur la côte. Les plages au sud de **Ploemeur** qui donnent sur la passe d'entrée du port de Lorient sont sous le feu de 4 batteries toutes quatre armées de canons de 12.2 cm s.FH 396 sous blockhaus R669. Ces batteries sont situées à **Laude**, **Kerbernès**, **Keraude** et **Kerchaton**. En ce qui concerne l'artillerie de marine, l'entrée du port de Lorient est sous le feu croisé des batteries sises à la **Pointe du Talut** et au fort de **Locqueltas**. La première aligne 4 pièces Krupp de 17 cm SLK/40 d'une portée de 27 km en provenance du vieux croiseur de la KM « Brauschweig » sous casemate M270. Le tir est dirigé par un Leitstand avec télémètre sous coupole blindée. Des canons de 7.5 cm sous casemates R671 et R680 ainsi que quelques armes de calibres inférieurs participent à la défense rapprochée du site. Installée dans le **fort du Talut**, la garnison est composée de 150 hommes du 264ème groupe d'artillerie de marine. A proximité immédiate la KM a installé une station de détection baptisée « Möwe » qui assure la conduite de tir sur but naval en cas de météo bouchée, grâce à un Würzburg See Riese FuMO 214 et un Seetakt FuMO 303 « Freiburg ».

La seconde batterie est équipée de 4 x 16.4 cm d'origine française sous casemate M270 avec un PDT type M162a. Elle est occupée par 130 hommes.

La protection de la passe est assurée sur la rive sud par les batteries de **Port-Louis** et **Gâvres**. La batterie de la pointe de **Gâvres** (Lo335) est armée de 4 x 10.5 cm dans blockhaus M270 avec Leitstand M162a.

La plage sud de **Lorient** qui va jusqu'à **Etel** est protégée par 5 WN classiques de flanquement de plages avec des blockhaus R612, R667, R676 et R600b pour canons et anti-chars, R515 et R630 pour Mg et R633 pour mortier de 5 cm.

3 batteries hippomobiles de chacune 4 x 7.62 cm sous R669 assurent la couverture de cette partie du littoral. Enfin 2 stations radar de la KM et 3 de la LW assurent la veille dans le coin.

En face du chenal d'accès au port de Lorient, **l'île de Groix** avec ses 25 WN et ses 3 batteries côtières légères, une de 4 x 105 mm sur plateformes et deux de 4 x 75 dont 4 pièces sous blockhaus R669, deux batteries de flak et last but not least, la batterie MKB « Seydlitz » (Gx 322). Armée de 2 tourelles blindées de 2 canons chacune en provenance du croiseur du même nom d'un calibre de 20.3 cm SKC/34 d'une portée de 37 km sur 360° sur ouvrage type S473 baptisés « Turm Bruno » et Turm Cäsar ». Leur tir est commandé par un Leitstand type S446. A proximité de ce dernier un encuvement pour canon de 15 cm tirant des obus éclairants. La défense anti-aérienne de la batterie est assurée par 9 pièces de 40 mm Bofors et quatre pièces de 2 cm flak 29 Oerlikon. Enfin pour la recherche des cibles, la batterie est équipée d'un radar Würzburg See Riese et d'un projecteur de 150 cm.

L'île abrite également 2 stations radar. Une pour la LW avec un Würzburg FuMO 213 qui assure le guidage du tir des deux batteries de flak de 4 x 7.5 cm chacune qui assurent la protection de la station de détection de la KM équipée d'un Seetakt FuMO 2 et de 2 Würzburg FuMO 214. Une autre station de la KM est installée au **fort Surville** (Gx304).

KVA C2 :

Ce KVG est divisé en 3 KVG, à savoir Belle-île indicatif (I), Vannes indicatif (Va) et Loire indicatif. Ce dernier KVG est divisé en 3 KVU qui sont **La Turballe** (Tu), **St-Nazaire** (Nz) et **St-Michel** (Mi). La côte sud de la Bretagne est occupée par la 275ème DI sous les ordres du général Hans Schmidt

Belle-île en mer au large de la presqu'île de Quiberon forme le KVG « Insel ». Il est rattaché au KVA C2. L'île comporte 60 WN étalés sur les côtes mais aussi à l'intérieur des terres, six batteries côtières dont deux armées de canons de 2 x 7.5 cm, 3 x 7.5 cm et la dernière, la plus grosse avec 4 x 13.8 cm KM/93 (f) en encuvements sur **la pointe de Taillefer** face à **Quiberon**. Cette batterie est baptisée Thomas . Les 3 dernières alignent des pièces de 10.5 et 7.5 cm.

L'île possède 2 stations de repérage naval avec pour l'une un Seetakt FuMO 303 et l'autre à **Port-Coton** équipée d'un See Riese FuMO 214 et d'un Seetakt FuMO 2.

La flak Marine comprend quant à elle :

4 x 88 + 4 x 75 + 10 x 20 mm Flak 30

Peu de blockhaus permanents sont construits sur l'île à part des abris pour la troupe type R622.

Ce KVA inclut **Vannes** dont certes les plages sont propices à un éventuel débarquement mais ces mêmes plages étant bordées à l'arrière par le **Golfe du Morbihan** rendant toute opération délicate, les Allemands ne vont pas fortifier le secteur plus que nécessaire.

Au nord du secteur la rivière Etel est importante pour la KM car elle abrite plusieurs appontements pour U-boote. Trois Stp couvrent l'embouchure de la rivière. **Etel** (Va101), **Kerminihy** (Va102) et **Erdeven** (Va103) alignent des blockhaus R634 à 6 créneaux pour mitrailleuses, des armes antichars de 5 et 7.5cm Pak, un R633 pour mortier de 5cm, un R677 avec canon de 88 Pak et des blockhaus R105 pour Mg34.

La **presqu'île de Quiberon** de par sa situation géographique couvre à la fois les abords de Lorient, de Vannes et de Belle-île. Sa pièce maîtresse est la batterie « Hella » de **Plouharnel** (Va300). Cette batterie est équipée de 3 pièces de 340 Mle 1912 sur plateformes installées dans des encuvements de 36 mètres de diamètre. Chaque canon pèse la bagatelle de 162 tonnes et le tube mesure 16 mètres de long. La plateforme réside sur un pivot central et à l'avant 2 roues suivent un rail circulaire permettant la stabilité de la pièce lors des déplacements en rotation. Le tir des canons est dirigé par un Hochleistand S487 à 7 niveaux avec salle de télémétrie et cabine équipée d'un périscope. En avant de ce dernier est installé un radar Würzburg See Riese FuMO 214. La portée des canons est de 33 km.



Tir d'un canon de 340 de la batterie du Bégot

Le site est lourdement défendu par une flak dense dont une batterie de 8 pièces de 7.5 cm flak M17/34 (f) et plusieurs pièces 2 cm flak 28 Oerlikon sur blockhaus Fl242 et flak 38 Vierling. La protection terrestre repose sur 4 Stp (Va05 à 08). Sur la côte occidentale de **Quiberon** se trouve la MKB **Kergroix**, armée de 4 pièces de 16.47cm KM/93-96 (f). Cette batterie sera ensuite envoyée à Lorient. Enfin 3 batteries hippomobiles de 15 cm dont 2 sont installées à **Carnac**, la troisième étant à **Kergonan**.

Les plages du golfe de **Vannes** sont défendues par une enfilade de Stp sans particularités. Seule la plage de **Damgan** mérite qu'on s'y attarde avec ses 2 blockhaus R625 pour canon de 7.5 cm Pak 40. **Ambon**, légèrement à l'intérieur des terres possède un abri sanitaire R118b. A proximité, la **pointe de Kervoyal** (Va57) est armée de 2 pièces de 7.5 cm sous casemate SK et de 3 canons de 5 cm KwK 38 (portée jusqu'à 3000 mètres) dont 2 placés sous casemate R653 et le dernier sous casemate SK à double flanquement, couvrant l'embouchure de la Vilaine.

SAINT-NAZAIRE :

Le KVG **St-Nazaire** (Tu, Nz et Mi) s'étend de l'estuaire de la Vilaine au nord jusqu'au **Pornic** au sud-est et représente le dernier secteur de la région Bretagne. **St-Nazaire** représente un KVG à elle seule en tant que Festung. Le PC de la forteresse est enterré dans les carrières de **Millaux** (Nz132) et la Festung est sous les ordres du Generalmajor Hünten. Les troupes en place sont les mêmes que celles qui occupent Vannes. Bien entendu **St-Nazaire,** comme Brest ou Lorient, est avant tout une base de sous-marins. En outre son port est équipé du plus grand radoub de l'ouest capable d'accueillir les croiseurs lourds de la KM type Tirpitz. C'est d'ailleurs la présence de cette cale sèche qui avait entraîné le raid des commandos en mars 1942 afin de la rendre inutilisable. La poche de St-Nazaire se rendra le 11 mai 1945 après 9 mois de siège. Les quelques 900 blockhaus entourant la ville ne sont certainement pas étrangers à cette longue résistance. Les sous-marins devant passer une écluse avant de rejoindre leurs alvéoles et cette dernière étant sensible aux bombardements aériens, l'OT va construire une écluse « fortifiée » sous bunker de 155 mètres de long, 25 mètres de large et 14 mètres



BSM St Nazaire

http://www.u-boote.fr/base_sn.htm

de haut, surmonté d'une cloche blindée et de 4 encuvements pour canons anti-aériens de 20 mm. La base de sous-marins de St-Nazaire sera parmi celles dont les dalles de toit des alvéoles seront recouvertes partiellement du système Fangost, consistant en un ensemble de poutres en béton sous lesquelles est crée un vide entre ces dernières et la dalle proprement dite. Les bombes explosent au contact des poutres en béton, l'onde de choc se diffuse dans le vide laissé et la dalle de toit n'est que peu ou pas entamée par le souffle.

Le coin est protégé contre les raids aériens par 24 pièces de 88 flak 18, 12 pièces de 3.7 cm flak 36 et 18 pièces de 2 cm flak 30. Particularité de St-Nazaire, l'organisation des PC de flak marine. Toutes les informations issues des radars de la région étaient centralisées sur le PC situé à **St-Marc** dans une tour type FL250 de 4 étages plus un observatoire sur le toit d'une hauteur d'environ 20 mètres. De là, selon la menace, le PC alertait le ou les des PC secondaires au nombre de 5 qui eux commandaient les batteries qui leur étaient dédiées. Ces PC secondaires sont situés dans des blockhaus type FL241 eux aussi supportant une tour.

L'embouchure de la Loire et de ses plages est sous le feu de pas moins de cinq batteries côtières (dont deux lourdes sur voie ferrée) et onze batteries hippomobiles!



Le PDT S414 de Batz-sur-mer camouflé en maison...



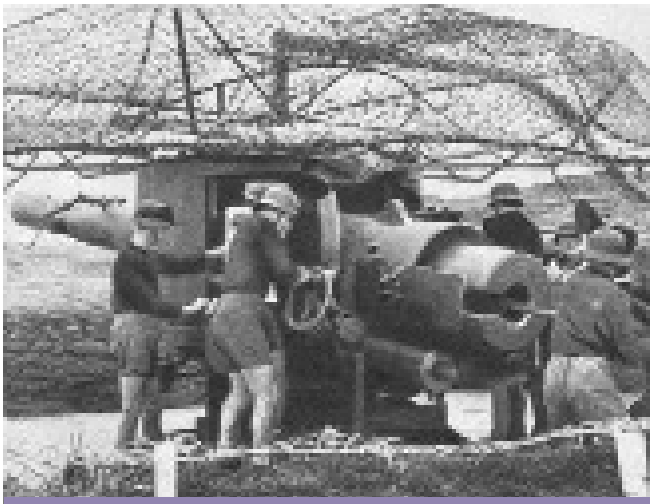
... est aujourd'hui un musée

http://oise-1939-1945.jed.st/phpBB2/viewtopic.php?p=364

La première (Tu301) est implantée à proximité de **Batz-sur-Mer** et de son célèbre poste de contrôle de tir type S414 construit sur le promontoire de **la Dillane**, devenu depuis un musée. La batterie est équipée de 2 canons de 240 mm Mle 93-96 M fabriqués par St-Chamond, montés sur voie ferrée. Ces canons datant de la première guerre mondiale pesaient 142 tonnes chacun et pouvaient grâce à un système hydraulique pivoter sur 360°. Le canon envoyait des obus de 162 kg à 22.7 km et la cadence de tir était de 2 coups toutes les 3 minutes. Les canons, grâce à une dérivation ferroviaire pourront être convoyés jusqu'à **Pontchateau** au nord-est de **St Nazaire** où ils seront mis à l'abri dans une galerie d'accès aux carrières, utilisées et réaménagées par les Allemands en centre de stockage de mines magnétiques. Plusieurs soutes à munitions dont 2 H607, ainsi que des blockhaus pour le logement de la troupe sont également édifiés. La garnison est de 188 hommes. On ajoute pour la défense arrière du site 2 R612 pour canon de 7.5 cm et plusieurs tobrouks pour Mg. La flak comporte 6 x 7.5 cm flak M33.

La deuxième batterie (MKB de **Préfailles**) est installée sur la rive sud de la Loire au lieu dit **la Raize** (Mi302). Elle est équipée des mêmes canons que celle de **Batz**, c'est-à-dire de calibre 240 mm sur voie ferrée. La flak est pareillement équipée. Le pdt est du type M178 à 2 niveaux d'observation, plus une salle de télémétrie sous dalle de béton. Modèle plus rare et moins connu que le pdt de Batz, il nécessite quand même plus de béton que le S414 (2100m3 contre 1800m3). Un radar FuMO 2 Seetakt assure la conduite du tir. Les arrières du site sont protégés par 1 R680 et 1 R612 équipés chacun d'un canon de 7.5 cm ainsi que plusieurs tobrouks. La défense anti-aérienne du site est assurée par 3 pièces de 2 cm flak 30 et une batterie de 6 x 7.5 cm flak M33 (f). Elle croise ses feux avec celle de Batz sur mer et interdit l'estuaire de la Loire.

Une troisième batterie semi lourde est installée au **Fort de l'Eve**. La MKB « Behncke » est armée de 4 pièces de 17 cm SKL/40 d'une portée de 27 km, sous blockhaus M170 dont le tir est commandé par un Leitstand type M157 à 2 étages d'observation plus une salle de télémétrie sur le toit protégée par une dalle de béton et 1 canon de 10.5 cm d'éclairage. La garnison de cette batterie s'élève à 150 hommes.



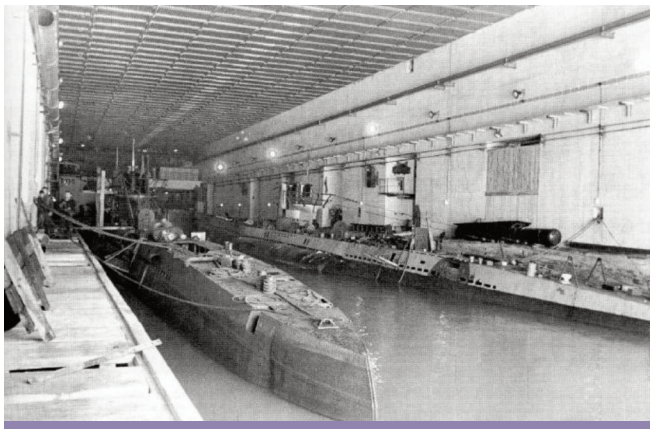
Canon de 170 type SKL/40

http://bunkers.voila.net/artillerie_marine.htm

Les 2 dernières batteries côtières sont implantées au **Pointeau** (Nz345) et à **la Pointe St-Gildas**. La batterie du Pointeau est équipée en 1944 de 4 x 10.5 cm SKC/32 sous M272 inachevées. Le site est protégé par

4 cuves L2/SK pour des 2 cm flak 28. Cette batterie est entourée d'un Panzerwerk

Celle de la **Pointe St-Gildas** est équipée de 4 x 7.5 cm KM/97 (f) sous casemates M272 également inachevées. Elle est contiguë à la batterie lourde de Préfailles. Le tir de nuit est commandé par un radar See Riese FuMO 214



Alvéole de la BSM de St-Nazaire

Du côté des batteries hippomobiles, la grande plage de **la Turballe** est protégée par 3 d'entre elles, équipées de 4 x 10.5cm sous R669. Ce sont les batteries « Adolph » à **Coispéan** (Tu43), « Bertha » à **Brézan** (Tu44) et « Cäsar » à **la Signolais** (Tu45). Trois autres batteries identiques en armes et blockhaus assurent la couverture de la plage de **la Baule** et du port du **Pouliguen**. Les dernières batteries sont la batterie « Dora » à **La Villeneuve** (Tu46), « Emil » à **Cannevé** (Tu 47) et « Fritz » à **la Lande** (Tu48), « Heinrich » aux **Rouallais** (Nz57), et « Gustav » à **l'Immaculée Ecobues** (Nz58). Ces deux dernières sont équipées de 4 pièces de 10.5 cm sous R669 et étant situées à l'intérieur du périmètre de la forteresse st-Nazaire, elles se voient adjoindre plusieurs blockhaus de logement et soutes pour munitions R607 et R674 et abri PC R119.

Pour compléter le plan de défense de l'estuaire de la Loire, deux batteries de corps d'armée sont déployées. La première baptisée « Ida » est installée à **Landreau** (Nz55) avec quatre blockhaus R611 armés d'obusiers de 15cm sFH25 (t), un PC de batterie type R610 et soutes à munitions type R607. La seconde sur la



Arrivée d'un U-Boot à St Nazaire

http://www.ww2incolor.com/german-navy/base04.html

pointe de la Lande est équipée des mêmes canons mais disposés en encuvements avec une soute à munitions M145 et plusieurs abris pour le personnel.

A noter encore le Panzerwek de la pointe de **Penchâteau** (Tu27) avec ses blockhaus R634 ainsi qu'un R654 avec canon de 5 cm Kwk, deux canons de 7.5cm et 2 cuves R600b pour canon 5 cm Kwk. La plage la **Baule-Pornichet** est elle aussi lourdement défendue par plusieurs casemates équipées d'armes antichars et mitrailleuses et la présence d'un mur antichars interdisant toute progression de véhicules vers l'intérieur des terres. Au sud de la Loire **la Pointe du «nez de chien« à Mindin** est à la fois un Stp et une position de flak lourde avec 4 pièces de 12.8 cm flak 40 (M). La LW est assez peu représentée dans le secteur hormis la station de détection « Nutria » formée de 3 maillons. Au **Croisic** (Tu500), 2 Würzburg Riese FuSE 65 et 2 Freya FuMG 401 LZ et FuMG 450. A **Kerqueslaud** (Tu507), un L479 et enfin au **camp de la Torpille** (Nz355) qui comme son nom l'indique abrite un dépôt de torpilles stockées dans 20 abris, possède également un L485 long pour radar « Mammut » FuMO 52. La KM quant à elle possède 3 sites de détection radar sur cibles marines. A noter aussi la présence à **Ville-ès-Martin** (Nz312) d'un centre de transmission longue distance capable d'entrer en contact avec Berlin. La plage est transformée en Panzerwerk et on note la présence au fort Vauban de Villes-Martin d'une batterie de flak de 4 x 105 SKC/32 et d'un télémètre blindé.

Ici prend fin cette description très simplifiée des défenses allemandes de l'AW en Bretagne. Je m'excuse par avance vis-à-vis de nos lecteurs résidant en Bretagne, si les vestiges de la batterie de leur lieu de résidence n'apparaissent pas dans l'énumération. Mais devant la multitude de constructions, il a fallu faire des choix, parfois cornéliens…

Sources :

« Atlantikwall mythe ou réalité » et « les batteries côtières en France » – Alain Chazette – éd. histoire et fortifications

« Le mur de l'Atlantique en Bretagne » – Patrick Andersen BÖ – éd. Ouest France

Rapport Pinczon du Sel

Toutes les illustrations non référencées de cet article sont issues de l'album mémorial « Atlantikwall » de Alain Chazette, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Merci à Patrick Fleuridas pour ses conseils avisés concernant St-Nazaire.



1 : KVA: Küsten Verteidigung Abschnitt : secteur de défense côtière, d'échelon divisionnaire.

2 : KVG: Küsten Verteidigung Gruppen : sous secteur de dé-fense côtière, d'échelon régimentaire

3 : (f) signifie d'origine française

4 : IFF identification friend or foe (ami/ennemi)

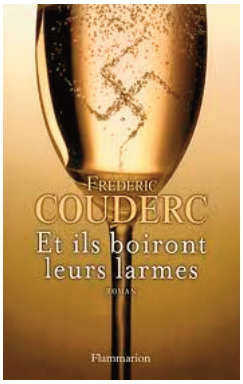
Le 1er salon du roman historique de Levallois-Perret

Par Vincent Dupont

Nous nous sommes rendus le dimanche 20 novembre dernier au 1er salon du roman historique de Levallois pour découvrir et faire partager à nos lecteurs les dernières sorties littéraires sur la période qui nous passionne tous. Dans le cadre particulièrement riche de l'hôtel de ville de M. Balkany, nous avons ainsi pu rencontrer de nombreux auteurs et/ou historiens plus ou moins connus comme Françoise Chandernagor, Régine Deforges, Jean Lacouture, Maurice Vaïsse, Patrick Pesnot, Olivier Todd ou encore André Julliard, et nous vous proposons donc de découvrir les récentes publications que nous avons jugé dignes de vous être présentées.

Plusieurs auteurs de romans ou de bandes dessinées sur la Seconde Guerre Mondiale étaient présents, leurs ouvrages portant sur des thèmes déjà connus comme l'Occupation et ses conditions très pénibles, la déportation ou encore le témoignage du soldat. Malgré cela nous devons dire que ces romans n'en sont pas moins agréables pour découvrir ou redécouvrir de manière romancée cette difficile période de l'Histoire.

Ainsi l'un des ouvrages qui nous a particulièrement frappé est un roman de Renée Bonneau intitulé *Requiem pour un jeune soldat*, dont nous avons déjà parlé dans notre magazine (Histomag'44 n°73) et qui, au travers de la relation entre un jeune blessé autrichien et un moine italien, nous invite à réfléchir sur l'horreur de la guerre, la fraternité, la compassion et la dignité des êtres face aux épreuves les plus extrêmes alors que le bruit des combats de Monte Cassino s'entend au loin. Restons dans la même région pour un autre roman qui restitue une page oubliée de l'Italie mussolinienne : *Cent seize Chinois et quelques*. A travers le récit des Chinois internés à Isola del Gran Sasso dans les Abruzzes, ce roman offre une métaphore de l'exil, de l'immigration, des menaces de l'intolérance et restitue ainsi fidèlement le climat étouffant et grotesque du fascisme italien. C'est une histoire particulièrement intéressante car très peu connue et pourtant véridique que nous offre ici Thomas Heams-Ogus pour son premier roman.



Pour une histoire plus particulièrement provinciale et campagnarde avec les thématiques qui en découlent, deux ouvrages sont à mentionner bien que de thèmes déjà éprouvés : *Et ils boiront leurs larmes* de Frédéric Couderc, ainsi qu'*Amères récoltes* de Jacques Mazeau. Le premier nous emmène dans l'univers d'une famille viticole champenoise déchirée par la guerre, dont le domaine est saisi pour fournir le Reich en bulles fines et légères, sur fond de collaboration dans la région entre Reims et Epernay. Nous y retrouvons l'image devenue classique de la fille revenue au pays qui doit faire face aux meurtrissures de l'Occupation sur fond de rapprochement avec un jeune Allemand.

Quant aux *Amères récoltes* de Jacques Mazeau, ultime volet d'une saga rurale qui aurait sans doute un certain succès porté à l'écran, il révèle une fois encore les évènements tragiques de l'Occupation allemande à travers la vie d'un domaine et de ses habitants, de son village, avec ses collaborateurs et ses résistants, de juin 1940 à la Libération.

L'Occupation parisienne quant à elle nous est également transmise par deux romans en particulier : *Ils attendaient l'aurore* de Claude Michelet, et *J'ai vécu en ces temps* d'Olivier Todd. Claude Michelet, tout en rendant quelque part hommage à son père Edmond Michelet, nous propose dans son roman de partir dans le Paris de l'Occupation pour suivre trois destins qui doivent se séparer, le parcours de trois amis dont l'un est irrésistiblement attiré par la Résistance, un autre qui choisit la collaboration et la dénonciation, et le dernier qui ne rejoint aucun des deux camps, trop préoccupé de vivre une vie insouciante, mais qui finit par devoir partir au STO. Le second roman qui a retenu notre attention, celui d'Olivier Todd, nous invite quant à lui à parcourir le Paris de l'Occupation en filigrane d'une histoire d'amour entre un officier allemand et une jeune résistante allemande. Entre trahisons, arrestations et dangers de mort constants, la narration est d'une intensité particulière et nous permet de croiser Picasso, Sartre, ou encore Robert Desnos...

Terminons notre promenade littéraire par les bandes dessinées. Outre la présence remarquée d'André Julliard venu présenter *Mezek* – l'histoire des quelques pilotes de l'Etat naissant d'Israël en 1948 – nous devons mentionner l'ouvrage de Tibery, Denis Lefebvre et Jean-Pierre Pécau, *l'Or de France*. Le sujet a d'ailleurs déjà été abordé sur notre forum : nous sommes en juin 1940, la France s'enfonce dans la défaite. À Brest, on se hâte de charger les dernières 254 tonnes d'or des réserves de la Banque de France à bord du croiseur Émile Bertin, qui appareille en catastrophe quelques heures seulement avant l'arrivée des premières colonnes allemandes. Une épopée incroyable en deux tomes, inspirée de l'histoire vraie du sauvetage de l'or français, et remarquablement dessinée. Enfin nous avons pu découvrir les dernières bandes dessinées de Jean-Christophe Derrien, *Résistances* et *Vivre libre ou mourir*, qui nous plongent dans le Paris de l'occupation ainsi que dans diverses histoires de résistants et de résistantes avec un talent particulier.



Nous espérons que ce reportage vous aura donné des idées de lecture pour vos soirées d'hiver au coin du feu, et n'oubliez pas que les romans ou les bandes dessinées historiques sont une littérature comme une autre qui mérite notre attention et notre intérêt !

Modélisme : Le U-1023

Par Michel Wilhelme et Alexandre Prétot

Quoi de mieux qu'un sous-marin allemand pour accompagner ce spécial Bretagne dans lequel les immenses bases construites par les Allemands entre 1940 et 1944 sont omniprésentes ?

Ironiquement, le U1023 que nous vous présentons n'a jamais trempé une barre de plongée à Lorient, Brest ou St Nazaire, il est né trop tard. Néanmoins, nous avons pensé qu'il méritait ce petit article.

U-Boot de classe VI-C/41

Le type VII est une évolution du type II construit durant les années 30. Les premiers modèles (type VIIA) étaient très compacts, sacrifiant le confort de l'équipage à un rapport poids/efficacité permettant d'en construire un maximum sans enfreindre les limites de tonnage définies par le traité de Versailles.



Le modèle évolua (type B) dans le but d'augmenter l'autonomie par une plus grande capacité d'emport de carburant pour aboutir en 1940 au type VII, véritable sous-marin océanique, capable de réaliser des croisières en Atlantique.

Le type VII constitua l'épine dorsale de l'arme sous-marine allemande, et fut construit tout au long de la guerre.

En 1941, la coque interne fut renforcée et certains allègements furent opérés sur la motorisation de manière à compenser l'augmentation de poids. Ces modifications donnèrent naissance au type VIIC/41 qui fut construit jusqu'en 1945 et produit à 91 exemplaires.

Avec l'évolution de la guerre sous-marine en faveur des Alliés et les modifications de tactiques que les marins allemands durent opérer, les sous-marins de type VII/C 41, comme les autres, virent la disparition de leur canon de pont et furent équipés de Schnorkel et d'un armement DCA renforcé.

Le U-1023

Construction et entraînement

La construction est décidée le 13 juin 1942, mis sur cales le 20 mai 1943 dans les chantiers Blohm und Voss de Hambourg. Il est lancé le 3 mai 1944 et entre en service le 15 juin suivant.

Placé sous le commandement de l'Oberleutnant zur See (enseigne de vaisseau) Wolfgang Strenger, il est affecté à la 31ème flottille d'entraînement de Hambourg de juin 1944 à février 1945.

Il rejoint ensuite la 11ème flottille basée à Bergen et le commandement au combat est confié au Kapitänleutnant (Lieutenant de vaisseau) Heinrich Schoeteler.



U-1023 à Portland



U-1023 à Portland.
Il est amarré à couple avec le U-249

Carrière opérationnelle

Les 2 premières croisières ont consisté à quitter Hambourg et à rejoindre Bergen via Horten du 9 février au 9 mars 1945.

Il quitte Bergen le 25 mars 1945, sous le commandemant du KL Schoeteler pour sa première (et dernière) patrouille active. Il gagne la zone de combat qui lui est assignée, au sud-ouest de l'Angleterre.



Le Riverton



Dragueur de type YMS indentique au NYMS 382

Le 23 avril 1945, il croise la route du convoi TB-135 (convoi Tamise – Bristol) et endommage le cargo britannique Riverton (7.345 tonnes) avec une torpille LUT (torpille à trajectoire zigzagante conçue pour augmenter les chances d'impact dans un convoi). Ce cargo sera réparé et connaîtra une carrière postwar.

Le 7 mai 1945 à 21h45, par 50° 22' N., 03° 09' W., il attaque et coule le dragueur norvégien NYMS 382 (ex-dragueur US transféré au titre du prêt-bail à la Norvège le 22 mars 1945). Cette attaque coûte la vie au commandant Sjovold et à 21 marins de cet escorteur.

Le NYMS 382 est le dernier navire de combat coulé par U-Boot.

Le 10 mai 1945, obéissant aux ordres de capitulation de l'amiral Doenitz, il fait surface et est conduit dans le port britannique de Portland.

Il est sabordé par les Anglais le 7 janvier 1946 au large de l'Irlande du nord, dans le cadre de l'opération Deadlight *

** Menée entre fin 1945 et février 1946, l'opération Deadlight a consisté au sabordage de 121 des 154 U-boot capturés à la fin de la guerre. Les navires ont été coulés au large de l'Irlande du Nord ou au large du Loch Ryan, en Ecosse.*



Caractéristiques du type U1023

Déplacement : 769 t (surface) 871 t (plongée)

Longueur : 67,10 m

Largeur : 6,20 m

Hauteur : 9,60 m

Tirant d'eau : 4,74 m

Motorisation : 3.200 cv (2 moteurs diesel) - 750 cv (2 moteurs électriques)

Vitesse : 17,7 nd (surface) - 7,6 nd (plongée)

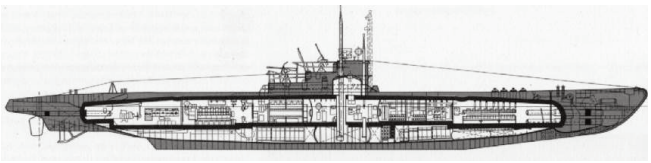
Rayon d'action : 15.725 km (surface à 10 noeuds) - 150 km (plongée à 4 noeuds)

Profondeur : 250 m (maximale)

Équipage : 44 à 52 hommes

Armement principal : 4 tubes lance-torpilles avant - 1 tube lance-torpilles arrière -
14 torpilles en magasin

Armement secondaire : 2 montages doubles de 20 mm et 1 affût 37mm AA



La maquette REVELL au 1/72

Le montage

Voilà le U-BOOT VIIC de chez REVELL. Kit au top, très bien protégé dans la boîte.

Le U-1023 est un VIIC de fin de guerre avec armement multiple anti-aérien, pas de canon de pont, et schnorkel de pont pour permettre de rester plus longtemps en immersion. Le pont est en bois.

La coque avec ses 97cm est superbe. Juste une petite chose : certaines petites pièces sont difficiles à dégrapper et d'autres manquent de finesse. Il faudra s'armer de patience, mais tout bon maquettiste le sait.

J'ai trouvé le plan de montage pas très clair pour le positionnement des pièces. Par exemple sur la phase 32, la pièce 168 n'est pas facile à positionner. En phase 35, le volant 193 ne va que sur la pièce 192. Ce sont de petites choses mais qui peuvent causer des catastrophes.

Le montage est simple mais fastidieux. Il faut chercher les pièces sur les différentes grappes.

De petites pièces ne sont pas simples à dégrapper, il faudra aussi affiner les pièces constituant les rambardes, pour obtenir un bon résultat une fois celles-ci mises en place.

J'ai découpé la coque pour pouvoir mettre le sous-marin en situation, comme à mon habitude.

J'ai choisi de réaliser un diorama où le bateau sera pratiquement en surface après une remontée rapide. Pour réaliser la découpe :

- Bien tracer au crayon la ligne de coupe. Attention ce n'est pas simple .

- Coller une bande de scotch, pour éviter d'attaquer trop le plastique avec la scie.
- Coller une bande de «dymo» sur le trait pour bien suivre la découpe à effectuer





Il est plus pratique de réaliser des sous-ensembles pour le montage et la mise en peinture. En l'occurrence, j'ai monté le kiosque et la coque.





Mise en peinture

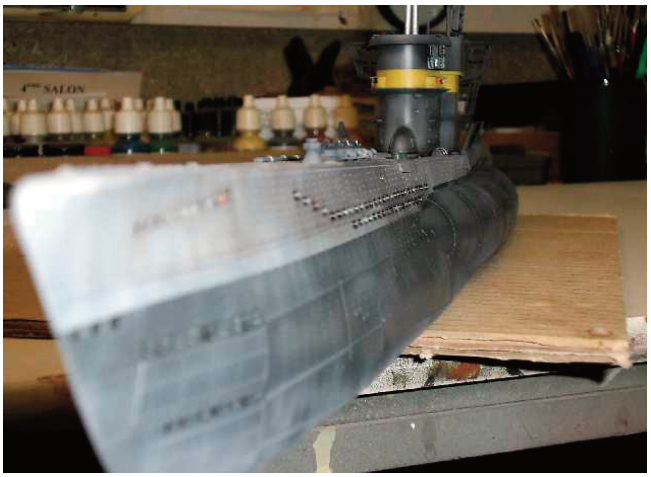
Passons à la peinture : je n'ai pas suivi le plan de chez Revell qui demandait environ une vingtaine de teintes pour peindre le sujet. J'ai utilisé 5 teintes et 8 pots de peinture pour terminer le travail. Bien évidemment, j'ai effectué un très grand nombre de mélanges pour arriver au résultat désiré.

Au final, j'ai utilisé les peintures «acryliques TAMIYA»

- teinte de base sur l'ensemble du kit : 2 pots de XF63
- kiosque : XF24
- pont : XF53
- coque : XF19 et XF53

Pour les nuances et mélanges, j'ai utilisé 2 pots de blanc XF2

Pour réaliser la bande jaune qui se trouve sur le kiosque et sur le pont, j'ai utilisé deux teintes Humbrol (80% de 24 et 20% de 34).



Le diorama

Pour réaliser le diorama, c'est encore de la manière la plus simple que l'on obtient le meilleur résultat.

La base est constituée d'une plaque en « agglo« sur laquelle on a fixé une moulure.

J'utilise ensuite de l'enduit de rebouchage (à mon goût le meilleur) très fin et qui sera facile à peindre.



Je l'étale avec une brosse plate sur un carton plume qui aura été collé sur le support bois du dio (aux mêmes dimensions) pour gagner du poids. Il servira également à maintenir la maquette en place. Il aurait aussi l'avantage de faire économiser l'enduit. Un cm suffira à former notre mer, il faudra ajouter de l'enduit pour former les vagues par endroits.



Je peins la mer avec des teintes acryliques, j'utilise 3 couleurs «prince august «, c'est mon choix, à vous de voir. J`ai souvent représenté ainsi la Manche ou l'Atlantique. Pour la Méditerranée, il faudra plus de nuance bleue.

Il ne reste plus qu'à former l'écume, avec du mastic silicone sanitaire. Je conseille de travailler par petites zones , car après 15 minutes à l'air libre, ce produit ne se travaille plus.



Une fois que l'ensemble est terminé, je passe au vernissage. Il faudra environ 7 couches de vernis brillant pour avoir un beau fini, là aussi, je préfère le vernis Tamiya, affaire de goût !

Pour donner une idée du prix de revient (à titre purement indicatif), un rapide calcul : 5 euros la planche d'agglo 1x2m ; 2 euros la moulure de 20x2,50m ; l'enduit 8 euros (mais il vous servira aussi pour la maison!!) ; le carton plume, du 5mm, à 5 euros la feuille 50x70cm ; la peinture prince august 3 pots à 2 euros pièce; le pot de vernis Tamiya 3 euros, le mastic sanitaire 5 euros la cartouche.

A vos maquettes, les amis, et, pour de nouvelles réalisations, je vous donne rendez-vous à la rubrique modélisme sur le forum «le monde en guerre».

Sources :

Encyclopédie des armes – Ed Atlas

Conway's all the world's fighting ships

Wikipedia

http://www.ubootwaffe.net

http://www.navsource.org

http://www.uboat.net









